LIVRES RARES
&
DOCUMENTS PRÉCIEUX

I DIECI LIBRI
DELL'ARCHITETTVRA DI M
VITRVVIO TRADVTTI ET
COMMENTATI DA MONSIGNOR
BARBARO ELETTO PATRIARCA
D'AQVILEGGIA.
Con due Tavole, l'una di tutto quello si contiene per i
Capi nell'Opera, l'altra per dechiaratione di tutte
le cose d'importanza.
IN VINEGIA PER FRANCESCO MARCOLINI CON PRIVILEGGI. M D LVI.

LIVRES PRÉCIEUX OU CURIEUX,
AUTOGRAPHES, MUSIQUE & PHOTOGRAPHIES

Michel Scognamillo
Librairie Métamorphoses

LIBRAIRIE MÉTAMORPHOSES
17 rue Jacob
75006 Paris
+33 (0)1 42 02 22 13
librairie.metamorphoses@gmail.com

Horaires :
Du mardi au samedi : 10h-13h & 14h30-19h.
Le lundi sur rendez-vous.

Michel Scognamillo
Expert agréé auprès du SFEP et de la CNE
+33 (0)6 77 13 92 76
scolivre@gmail.com

Alban Caussé
+33 (0)6 60 87 75 46
lancienne.librairie.paris@gmail.com

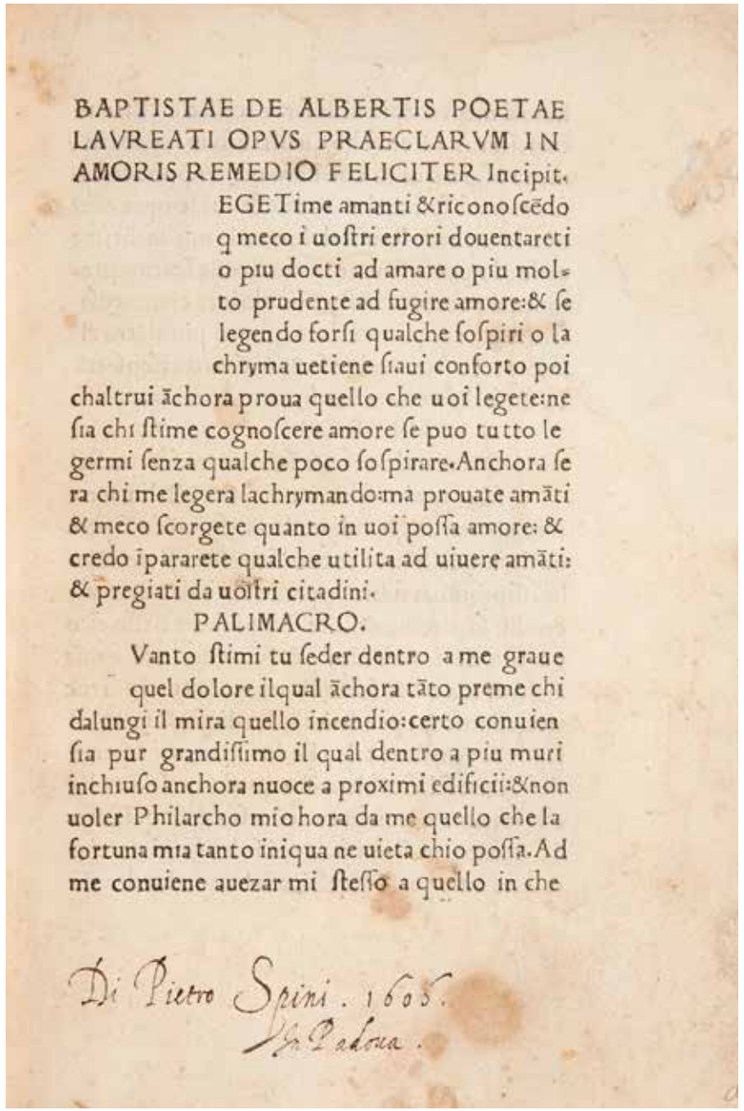
Eric Mouton
+33 (0)6 99 35 08 70
ericmouton@yahoo.com

Conditions de vente conformes aux usages du SLAM (Syndicat national de la Librairie Ancienne et Moderne) et de la LILA-ILAB (Ligue Internationale de la Librairie Ancienne). Prix nets en euros. Frais d'expédition en sus. Règlement à réception de la facture. Les livres sont garantis complets et en bon état sauf mentions contraires.

Voie lactée ô sœur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Guillaume Apollinaire

Ce catalogue est dédié à la mémoire de Jacques Houbert, amoureux d'Henri Beyle et de Guillaume Kostrowitzky.


BAPTISTAE DE ALBERTIS POETAE
LAVREATI OPVS PRAECLARVM IN
AMORIS REMEDIO FELICITER Incipit.
EGETime amanti &riconoſcēdo
q meco i uoſtri errori douentareti
o piu docti ad amare o piu mol-
to prudente ad fugire amore:& ſe
legendo forſi qualche ſoſpiri o la
chryma uetiene ſiaui conforto poi
chaltrui āchora proua quello che uoi legete:ne
ſia chi ſtime cognoſcere amore ſe puo tutto le
germi ſenza qualche poco ſoſpirare.Anchora ſe
ra chi me legera lachrymando:ma prouate amāti
& meco ſcorgete quanto in uoi poſſa amore: &
credo iparārete qualche utilita ad uiuere amāti:
& pregiati da uoſtri citadini.
PALIMACRO.
Vanto ſtimi tu ſeder dentro a me graue
quel dolore ilqual āchora tāto preme chi
dalungi il mira quello incendio:certo conuien
ſia pur grandiſſimo il qual dentro a piu muri
inchiuſo anchora nuoce a proximi edificii:&non
uoler Philarcho mio hora da me quello che la
fortuna mia tanto iniqua ne uieta chio poſſa.Ad
me conuiene auezar mi ſteſſo a quello in che
Di Pietro Spini. 1605.
in Padoua.

Un rarissime dialogue littéraire sur l'amour du grand humaniste italien Leon Battista Alberti, chef-d'œuvre de la typographie padouane

1.

ALBERTI, Leon Battista

Deifira.

Sans lieu, sans nom, [Padova, Laurentius Canozius, de Lendenaria], 1471.

In-4 (314 x 155 mm) de 20 ff.n.ch., lettres rondes, 25 lignes par page ; demi-chagrin marron, dos lisse orné du titre en long (« De Albertis – Del rimedio in amore »), plats de percaline de la même couleur, roulette intérieure, filet sur les coupes, tranches dorées *(reliure du XIXe siècle).*

Prix sur demande

Édition originale.

L'un des premiers écrits en vulgaire du grand humaniste, littérateur et architecte italien Leon Battista Alberti (Gênes, 1404 – Rome, 1472), figure emblématique de la Renaissance.

Ce singulier *Ars amandi* – ou plutôt *Ars non amandi* – a été rédigé entre 1428 et 1432, pendant la période la plus obscure de la vie de l'auteur, qui venait de soutenir son doctorat en droit canonique à Bologne et n'avait pas encore mis ses talents au service de la papauté.

C'est aussi – avec l'*Hecatomphila*, imprimé conjointement sur les mêmes presses – le premier livre d'un écrivain encore vivant au moment de sa publication.

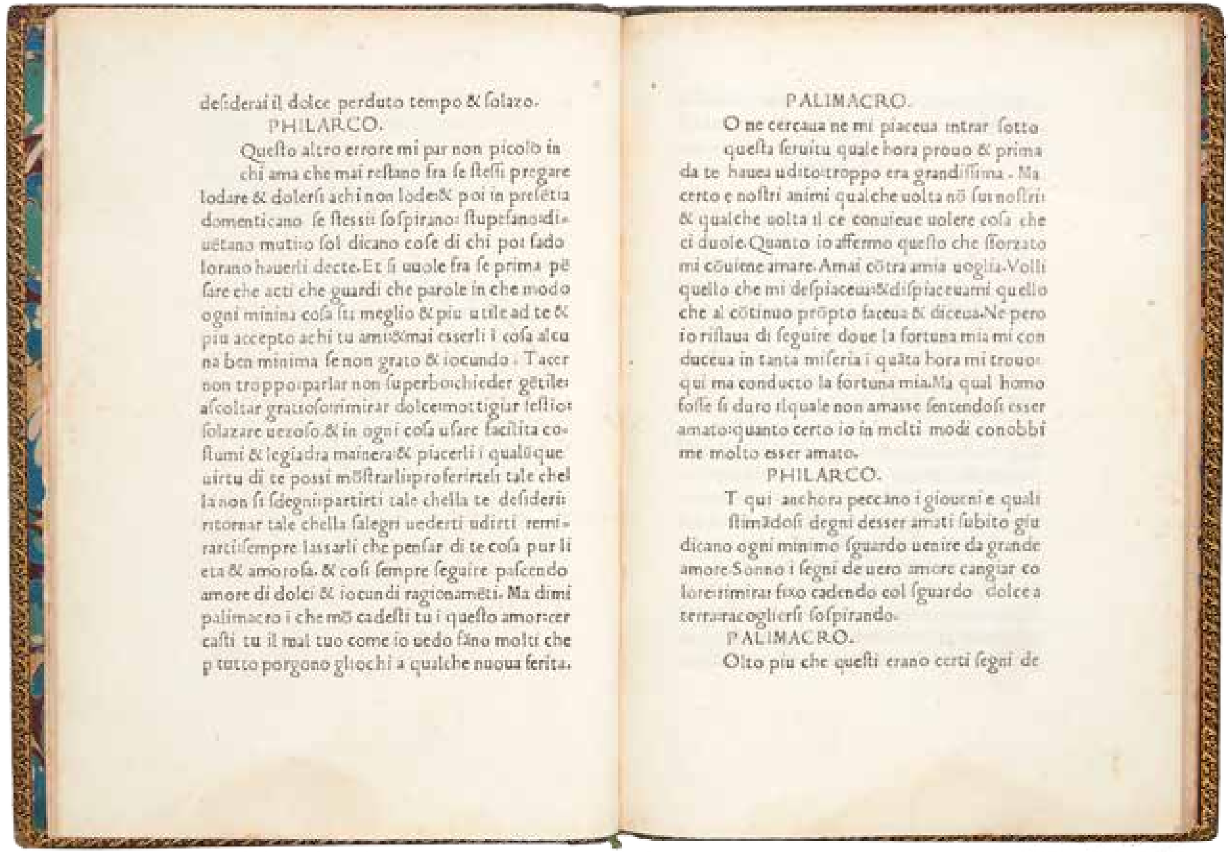
A l'époque de l'impression de *Deifira*, Alberti vivait à Rome et s'occupait essentiellement d'architecture tout en continuant à cultiver ses passions de toujours, la littérature et la philosophie. La rédaction, vers 1468, de sa dernière œuvre en vulgaire, le dialogue *De Iciarchia,* est sans doute à l'origine de l'exhumation et de la publication de *Deifira* et d'*Hecatomphila*, petits traités dialogués qui avaient longtemps circulé sous forme manuscrite avant d'être « avoués » par l'auteur à la fin de sa vie et d'être livrés aux presses.

Dans ces ouvrages rédigés par un écrivain qui, bien que très jeune, maîtrise parfaitement son style (un italien élégant et souple) apparaissent déjà certains concepts-clefs de l'humanisme albertien de la maturité – refus des passions, stoïcisme « doux », éloge de la vertu et de l'éducation, quête de la tranquillité de l'âme indispensable à l'exercice des lettres – exprimés ici au moyen d'une prose rythmée et ornée, encore tributaire de la rhétorique médiévale.

Les acrobaties linguistiques de l'humaniste amoureux.

Le dialogue de *Deifira*, un des plus illustres fleurons de ces « remèdes d'amour » hérités d'Ovide qui allaient connaître une si grande vogue au début du XVIe siècle, met en scène deux jeunes hommes : Filarco, victime de l'inconstante Deifira, et Pallimacro. Ce dernier prodigue à son ami malheureux des conseils sur la façon d'aimer – si l'on ne peut se passer d'amour – en pratiquant une *affectio* ascétique dépourvue de soupçon, qui seule garantit la tranquillité à l'amant idéal. La charge principale est portée contre l'amour *mal principiato* (mal commencé), placé sous le signe de la passion et de l'inquiétude.

Comme les autres textes d'Alberti consacrés à l'*ars amandi* – dialogues, poèmes ou nouvelles – cette critique de l'amour-passion ne vise qu'un but : favoriser la mission du lettré humaniste en dégageant de son chemin les obstacles sentimentaux susceptibles de troubler son esprit entièrement voué à l'étude. Ordre, beauté et calme, donc : le luxe et la volupté sont ici hors de propos.



desiderai il dolce perduto tempo & solazo.
PHILARCO.
Questo altro errore mi par non picolo in
chi ama che mai restano fra se stessi pregare
lodare & dolersi achi non lode:& poi in presẽtia
domenticano se stessi: sospirano: stupefanno:di-
uẽtano mutiro sol dicano cose di chi poi sado
lorano hauerli decte. Et si uuole fra se prima pẽ
sare che acti che guardi che parole in che modo
ogni minima cosa sti meglio & piu utile ad te &
piu accepto achi tu ami:& mai esserli ĩ cosa alcu
na ben minima se non grato & iocundo. Tacer
non troppo:parlar non superbo:chieder gẽtile:
ascoltar gratioso:rimirar dolce:mottigiar festio:
solazare uezoso.& in ogni cosa usare facilita co-
stumi & legiadra maniera:& piacerli ĩ qualũque
uirtu di te possi mõstrarli:proferirteli tale chel
la non si sdegni:partirti tale chella te desideri:
ritornar tale chella salegri uederti udirti remi-
rarti:sempre lassarli che pensar di te cosa pur li
eta & amorosa. & cosi sempre seguire pascendo
amore di dolci & iocundi ragionamẽti. Ma dimi
palimacro ĩ che mõ cadesti tu ĩ questo amor:cer
casti tu il mal tuo come io uedo fãno molti che
p tutto porgono gliochi a qualche nuoua ferita.

PALIMACRO.
O ne cercaua ne mi piaceua intrar sotto
questa seruitu quale hora prouo & prima
da te hauea udito:troppo era grandissima. Ma
certo e nostri animi qualche uolta nõ sun nostri:
& qualche uolta il ce conuieue uolere cosa che
ci duole. Quanto io affermo questo che sforzato
mi cõuiene amare. Amai cõtra amia uoglia. Volli
quello che mi despiaceua:& dispiaceuami quello
che al cõtinuo prõpto faceua & diceua. Ne pero
io ristaua di seguire doue la fortuna mia mi con
duceua in tanta miseria ĩ quãta hora mi trouo:
qui ma conducto la fortuna mia. Ma qual homo
fosse si duro ilquale non amasse sentendosi esser
amato:quanto certo io in melti modi conobbi
me molto esser amato.
PHILARCO.
T qui anchora peccano i gioueni e quali
stimãdosi degni desser amati subito giu
dicano ogni minimo sguardo uenire da grande
amore. Sonno i segni de uero amore cangiar co
lore:rimirar fixo cadendo col sguardo dolce a
terra:racoglierst sospirando.
PALIMACRO.
Olto piu che questi erano certi segni de

N'ayant pas encore mis au service de cet idéal une prose humaniste – ce style imperturbable qui caractérise les dialogues tardifs – le jeune Alberti se livre, dans *Deifira,* à l'expérimentation linguistique. Nostalgique des techniques médiévales, mais en quête d'un nouveau mode expressif, le prosateur a bâti, en architecte du raisonnement et de la langue, une structure rhétorique et stylistique de premier ordre, *« un tissu de clauses rythmiques et de concordances sonores qui s'entrecroisent en donnant naissance à une harmonie douce et caressante. Le résultat est une prose d'une grande hauteur et noblesse que sa richesse isole complètement des autres «traités d'amour» composés à la même époque »* (A. Cecere).

Même lorsqu'il expérimente en vulgaire, Alberti n'oublie pas la nature didactique et morale de son écrit (un traité de philosophie pratique). Il ne tombe pas non plus dans l'allégorie ou l'abstraction, bien au contraire ; dans *Deifira* mieux que dans *Hecatomphila*, Alberti multiplie *« les notes psychologiques poignantes et délicates, excellant dans l'expression de la pensée méditative qui accompagne la douleur, l'admiration pour les sages et les courageux, conscients de leurs possibilités et de leurs humaines limites »* (A. Cecere).

Un chef-d'œuvre typographique de l'Italie septentrionale.

Longtemps attribué à l'atelier milanais d'Antonius Zarotus, ce livre remarquablement imprimé – lettres rondes fines et élégantes, ordonnance typographique harmonieuse – a rejoint le petit groupe d'impressions (moins de vingt) réalisées par le typographe, peintre et marqueteur Lorenzo Canozio.

Né à Lendinara (Vénétie) en 1425, mort à Padoue en 1477, Lorenzo Canozio fut, avec son frère Cristoforo, l'un des plus illustres représentants de l'art de la marqueterie au milieu du XVe siècle. Les deux frères étaient en contact

avec Piero della Francesca, et probablement avec Alberti, qui a pu faire appel à eux en tant que décorateurs d'églises. Les Canozio ont d'ailleurs réalisé pour Federico da Montefeltro des panneaux en marqueterie représentant la « Cité idéale », travaux conçus d'après les peintures inspirées par les écrits d'Alberti. Lorenzo pratiqua aussi la peinture, ainsi que l'atteste Vasari, mais aucune de ses œuvres n'est parvenue jusqu'à nous.

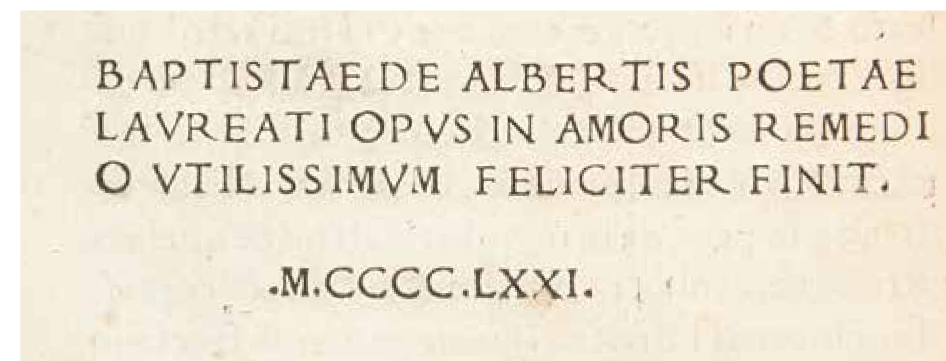
Lorenzo Canozio commença à imprimer vers 1470, mais *Deifira* et *Hecatomphila* sont, avec un autre ouvrage non daté d'Alberti, *Storia de Ippolito Buondelmonti e Leonora de' Bardi,* les premiers livres qui peuvent être attribués à son atelier. On a pu avancer que Lorenzo, en véritable artiste, soignait particulièrement le choix des papiers et allait jusqu'à graver et fondre ses propres caractères, une hypothèse que la typographie exquise de cette *Deifira,* imprimée sur vergé fort, tendrait à confirmer.

Cette première édition de *Deifira* est d'une grande rareté.

On ne recense que seize exemplaires de cet ouvrage dans le domaine public : quatre en Grande-Bretagne, deux en Allemagne, trois en Italie, un aux Pays-Bas, un en Autriche, deux aux États-Unis et trois en France (la BnF possède un exemplaire imprimé sur vélin). Mais, comme nombre d'incunables préservés très tôt dans les bibliothèques publiques, cette abondance relative ne doit pas masquer la rareté du livre en mains privées.

Exemplaire grand de marges et non lavé.

Premier et dernier feuillets légèrement roussis et tachés, auréoles et abrasions superficielles dans les marges inférieures; les mors ont été restaurés.



BAPTISTAE DE ALBERTIS POETAE
LAVREATI OPVS IN AMORIS REMEDI
O VTILISSIMVM FELICITER FINIT.
.M.CCCC.LXXI.

Provenance : *« Di Pietro Spini. 1605. In Padova »* (mention à la plume dans la marge inférieure du premier feuillet). Nous n'avons pas identifié ce personnage : il ne peut en tout cas s'agir du poète et historien italien Pietro Spini, ou Spino, originaire de Bergamo et mort en 1585, ni de son concitoyen homonyme, médecin et littérateur mort vers 1538. – Ex-libris aux initiales R R avec la devise « Otium sine literis *[sic]* mors est ». – Pierre Bergé, avec son ex-libris (cat. 11 décembre 2015, n° 2).

Références : Goff A-212. – H 422*. – Ridolfi pp. 29-48. – Ganda (*Zarotus*) 4. – CIBN A-110. – Hillard 42. – IGI 50. – Oates 2328. – Proctor 7346. – BMC VI, 616. – GW 576. – Sur le contenu et le style de l'œuvre, voir : Amalia Cecere, *Deifira. Analisi tematica e formale,* Naples, 1999.

Le bréviaire du philosophe des Lumières, offert par d'Alembert à l'abbé Mignot, neveu et légataire de Voltaire

2.

ALEMBERT, Jean Le Rond d'

Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie. Nouvelle édition.

Amsterdam, Zacharie Chatelain, 1773.

5 volumes in-12 ; veau fauve marbré, dos lisses, compartiments ornés de fleurons et petits fers dorés, pièces de titre et de tomaison de maroquin rouge et vert, filet sur les coupes, tranches rouges *(reliure de l'époque).*

5 000 €

Bonne édition, publiée du vivant de l'auteur.

Elle reproduit celle, très augmentée, publiée en cinq volumes entre 1759 et 1767 (la première, en deux volumes, avait vu le jour en 1753).

Le tome I contient un grand tableau hors texte dépliant : « Système figuré des connoissances humaines. Entendement. »

Cet important corpus, en partie conçu dans les années sombres de l'auteur – brouillé avec Diderot et les encyclopédistes, et souffrant de ses difficiles amours avec Julie de Lespinasse – renferme des écrits dont la réunion forme une sorte de manuel des Lumières. On y trouve bien sûr le « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie,* mais aussi l'*Essai sur les gens de lettres,* les *Observations sur l'art de traduire,* les versions d'après Tacite, les éloges des savants (Bernoulli, Terrasson, Montesquieu, Mallet, Du Marsais), les *Mémoires et réflexions sur Christine de Suède,* la *Lettre* à Rousseau, les Éléments de philosophie, les *Doutes et questions sur le calcul des probabilités,* les *Réflexions sur l'inoculation…*

Les *Mélanges* ne furent pas réimprimés au XIXe et au XXe siècle : la première édition moderne, par les soins de Martine Groult, est parue en 2018.

Précieux exemplaire offert par l'auteur à l'abbé Mignot, neveu de Voltaire.

Il porte en effet la mention manuscrite « Ex dono autoris », de la main de d'Alembert, au recto du premier feuillet de garde du tome I, et les grands ex-libris armoriés de l'abbé Mignot sur le premier contreplat de chaque volume.

Alexandre Jean Mignot (v. 1725-1791), également connu sous le nom de abbé Vincent Mignot, fut abbé de Sellières, conseiller du Roi et historien (ses travaux lui valurent l'estime de Diderot). Neveu et légataire de Voltaire, avec qui il entretenait une correspondance régulière, il joua un rôle majeur lors de la mort de son illustre parent en faisant inhumer son corps avant la publication de l'ordre interdisant la sépulture. Sa fidélité et son dévouement à la mémoire du grand homme lui ont valu le surnom de « gardien du temple voltairien ».

Excellent exemplaire, agréablement et uniformément relié à l'époque.

Petites restaurations aux coiffes.

3.

APOLLINAIRE, Guillaume

« Le Pont ». – Poème autographe signé.

[Paris, avril 1917].

1 page in-4 (320 x 213 mm) ; signé à la fin « Guillaume Apollinaire », encre noire, 28 lignes (titre et signature compris).

18 000 €

Superbe poème surréalisant, contemporain des *Calligrammes*.

Composé au printemps 1917, deux mois avant la première représentation du « drame surréaliste » *Les Mamelles de Tirésias,* il fut d'abord publié dans le n° 16 de la revue *SIC* (16 avril 1917), puis inséré dans le recueil posthume *Il y a,* publié par les soins de Jean Royère (Paris, Messein, 1925).

En mars 1917, dans une lettre à Paul Dermée, Apollinaire avait employé pour la première fois le néologisme « sur-réaliste » afin de qualifier le tournant qu'avait pris son art poétique. C'est peut-être en raison de son caractère original que ce texte précurseur – mi-poème « classique », mi-calligramme – n'a pas été inséré dans le dernier recueil publié du vivant d'Apollinaire.

Suite envoûtante d'images aquatiques, « Le Pont » prolonge, sur un mode énigmatique, onirique et syncopé, les métaphores fluviales déjà présentes dans *Alcools.* Écriture automatique, économie expressive, répétitions, suspension sémantique : ce poème sinueux et « blanc », soudainement taché de rouge – « c'est pour toi seule que le sang coule », crie en exergue un petit calligramme disposé en cascade – annonce les poèmes de Breton et d'Éluard composés

dans les années 20. La séquence « Un dieu / Tu reviendras / Hi ! oh ! Là-bas / Là-bas » semble un écho de la poésie métaphysique d'Hölderlin et de Nietzsche. Quant aux dames « bavardes » et « folles » dont les paroles forment un pont sur lequel « la foule passe et repasse », on serait tenté d'y voir une préfiguration joycienne : les lavandières qui, dans *Finnegans Wake*, caquètent au bord du Liffey en battant le linge mouillé (l'influence d'Apollinaire sur Joyce est attestée dès 1917).

Le poème présente une petite variante par rapport à l'édition définitive imprimée dans *Il y a* : « Bavardes » au lieu de « Dames » au dernier vers.

Notes au crayon rouge au-dessus du titre, sans doute relatives à l'impression du poème dans *SIC* : « Justifier / Aligner C. 20 », et « Sur deux pages ».

Plis marqués, petites réparations marginales.

Provenance : Pierre-Albert Birot, directeur de *SIC,* avec le petit timbre à ses initiales (encre rouge).

Références : G. Apollinaire, Œuvres poétiques, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, pp. 361 et 1118. – Sur Apollinaire et Joyce, voir : Catherine Flynn, « 'Circe' and Surrealism, Joyce and the Avant-Garde », in *Journal of Modern Literature,* Vol. 34, N° 2 (Winter 2011), pp. 121-138 : « Writing the 'Circe' episode of *Ulysses* in Paris, Joyce expressed interest in the play *Les Mamelles de Tiresias,* for which Apollinaire coined the term 'surrealist' ».

4.

APOLLINAIRE, Guillaume

Calligrammes. Poèmes de la paix et de la guerre (1913-1916).
Ondes – Étendards – Case d'Armons – Lueurs des tirs – Obus couleur de lune – La Tête étoilée.

Paris, Mercure de France, 1918.

In-8 (224 x 136 mm) de 205-(3) pp. : percaline turquoise à la Bradel, titre en lettres italiques dorées et superposées sur le dos, couverture et dos conservés, non rogné, tête dorée (*P.-L. Martin).*

30 000 €

Édition originale.

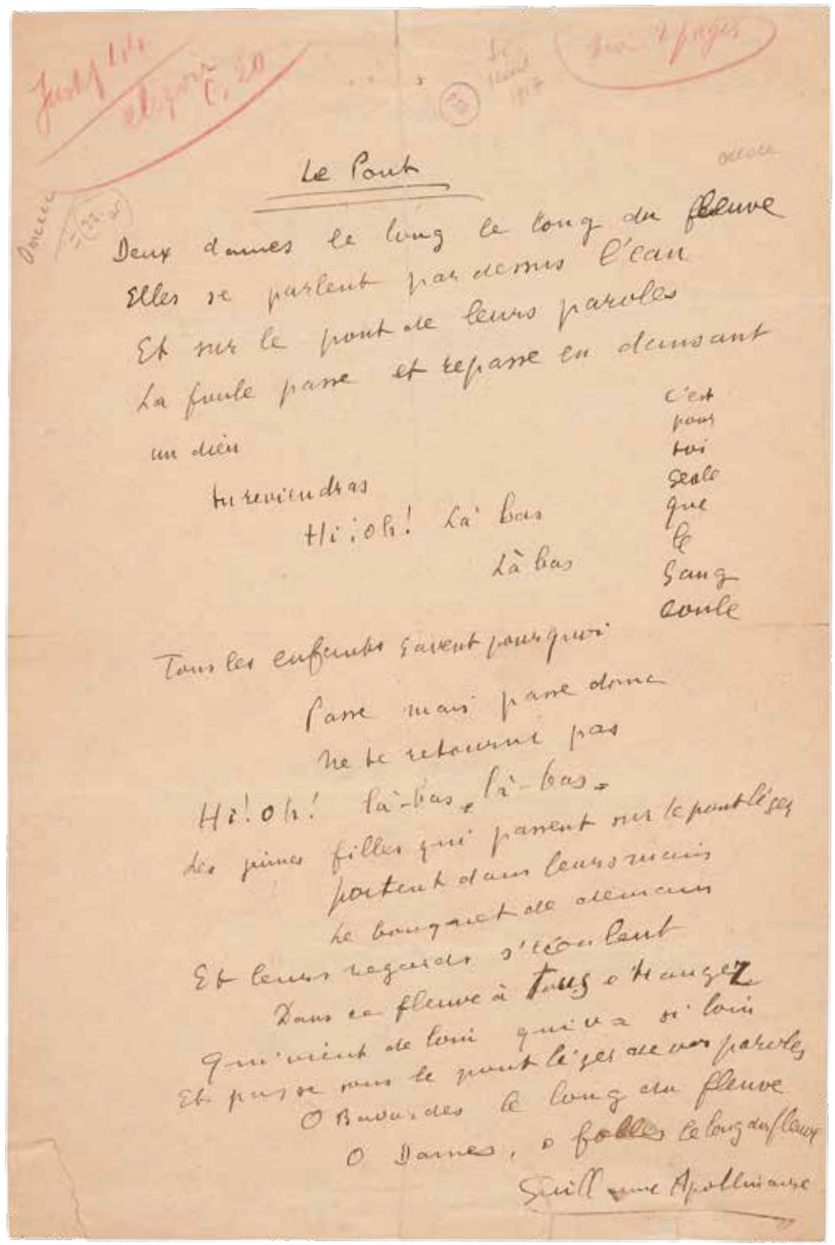
En frontispice : portrait de l'auteur par Pablo Picasso gravé sur bois par R. Jaudon.

Quatrième et dernier recueil publié du vivant d'Apollinaire : son testament littéraire et, avec *Alcools*, l'un des plus grands livres de poésie du XXe siècle.

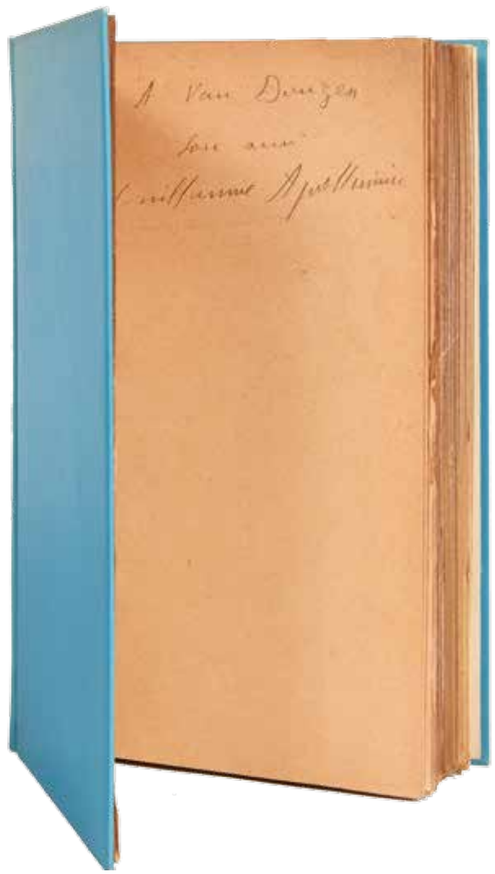
Plusieurs poèmes connurent une prépublication en revue. Les 21 pièces de *Case d'Armons* firent l'objet d'une édition autographiée et imprimée au front à la gélatine, en 25 exemplaires, par les maréchaux des logis Bodard et Bert (17 juin 1915). Ces vers n'ont d'égal, dans la poésie inspirée par la guerre, que ceux rapportés du front par un ami d'Apollinaire, Giuseppe Ungaretti

Envoi d'Apollinaire à Kees Van Dongen sur le premier feuillet blanc :

A Van Dongen
Son ami
Guillaume Apollinaire



3.



4.

Si, dans un premier temps, Apollinaire avait fustigé les « hontes citadines » de Van Dongen et son pinceau sensuel et brutal – tout en reconnaissant ses « dons de peintre » –, les choses changèrent en 1918. Apollinaire, qui se ravise devant la sélection de tableaux de Van Dongen destinés à être exposés en mars 1918 chez Paul Guillaume, rédige une remarquable préface au catalogue : « Cette peinture sent souvent l'opium et l'ambre. Les yeux immensément agrandis semblent les abîmes de la sensualité, où la joie se confond avec la douleur. »

Note manuscrite au crayon sur la première garde, de la main de Maurice Chalvet.

Papier jauni et cassant, comme toujours ; la reliure est légèrement passée par endroits.

L. Campa et P. Read (éd.), Apollinaire, *Correspondance avec les artistes. 1903-1918*, Paris, 2009, pp. 903-906. – C. Connolly, *Cent livres-clés de la littérature moderne,* n° 32.

5.

APOLLINAIRE, Guillaume

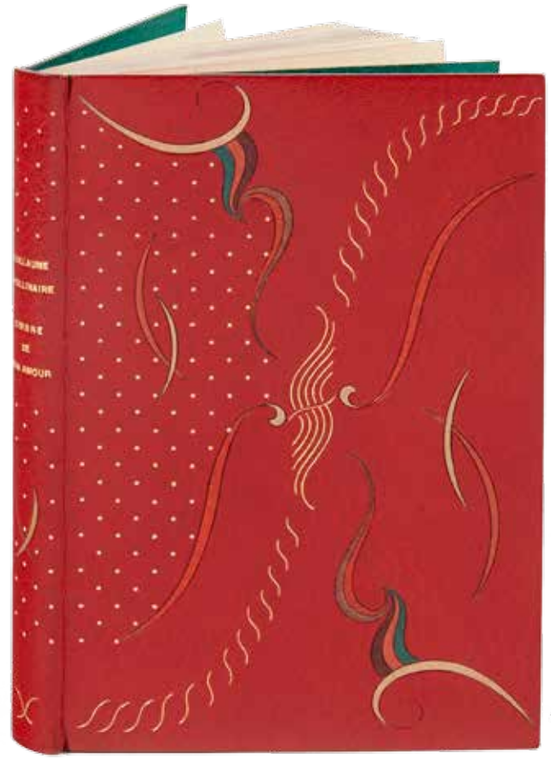
Ombre de mon amour.

Genève, Pierre Cailler, 1947.

In-12 (188 x 120 mm) de 1 double-frontispice (portrait photographique et portrait par Picasso), et 171-(5) pp. dont un cahier de 20 pp. sur papier couché (fac-similés) compris dans la pagination ; maroquin rouge ; dos et plats recouverts, en miroir, d'un décor abstrait mélangeant filets courbes et pointillés avec des listels courbes (simples ou accolés) mosaïqués de maroquin brun, crème, orange, havane et vert ; doublure bord à bord et gardes de maroquin émeraude, couverture et dos conservés, tranches dorées, étui-chemise demi-maroquin rouge à bandes *(Semet & Plumelle).*

4 500 €

Édition originale.



Publiée par les soins de Pierre Cailler, elle est d'une grande importance dans l'histoire de l'œuvre poétique d'Apollinaire car elle reproduit, pour la première fois, 76 magnifiques poèmes extraits des lettres que le poète écrivit entre 1914 et 1918 à Louise de Coligny-Châtillon, dite Lou. L'édition complète paraîtra en 1955 sous le titre de *Poèmes à Lou* ; elle sera suivie, en 1969, des *Lettres à Lou*.

Un des 50 exemplaires sur crème antique, après 20 pur fil ; il porte le n° XXXV.

On a relié en tête 2 feuillets sur vergé fin portant, sur trois pages, des notes visiblement destinées à nourrir une étude sur la poésie d'Apollinaire. Ce brouillon à l'encre brune et bleue, probablement écrit dans les années 1920, suggère la présence de deux mains (non identifiées).

Belle reliure mosaïquée de Semet & Plumelle, d'une exécution remarquable et en parfait état.

Provenance : « W. F. H. » (ex-libris).

6.

AYMÉ, Marcel

Contes du chat perché.

Paris, Librairie Gallimard, [1934-1946].

17 albums in-8 (232 x 185 mm), cartonnages de l'éditeur, couvertures illustrées en couleurs ; conservés dans une boîte moderne de présentation à deux compartiments avec couvercle ajouré et illustré en couleurs *(Julie Nadot).*

8 000 €

Très bel ensemble réunissant la totalité des contes pour enfants de Marcel Aymé.

Mis à part les deux derniers albums parus, *La Patte du chat* et *Le Problème* (le seul à bénéficier d'un tirage de tête), tous sont illustrés de lithographies de Nathan Altman, Madeleine Parry et Nathalie Parain tirées par Mourlot, puis Déchaux.

La publication des *Contes du chat perché* s'étale sur treize années. Tous publiés par la librairie Gallimard sous la forme de petits albums cartonnés, ils seront illustrés par trois artistes successifs : Nathan Altman, Madeleine Parry et Nathalie Parain.

Le premier recueil parut en 1934 à la *nrf* sous la direction de Jacques Schiffrin, éditeur-fondateur de « La Pléiade », rachetée par Gallimard qui avait alors confié à Schiffrin la direction du secteur « Livres pour enfants ». Ce premier album, le seul à regrouper plusieurs contes (par la suite ils seront tous publiés séparément), comprend quatre titres : *Le Loup*, *Les Bœufs*, *Le Petit coq noir* et *Le Chien*. Ils sont illustrés par Nathan Altman, peintre et décorateur de l'avant-garde russe cubiste-futuriste, qui illustrera également les deux albums suivants : *L'Éléphant* (1935) et *Le Mauvais jars* (1935).

En 1935, Altman retourne en URSS. L'illustration des deux contes suivants est alors confiée à Madeleine Parry : *La Buse et le cochon* (1936) et *L'Âne et le cheval* (1937).

Tous les autres contes sont ensuite illustrés par Nathalie Parain, artiste russe constructiviste (Natalia Tchelpanova), femme du philosophe Brice Parain : *Le Canard et la panthère* (1937), *Le Paon* (1938), *Le Cerf et le chien* (1938), *Les Cygnes* (1939), *Le Mouton* (1940), *Les Boîtes de peinture* (1941), *Les Vaches* (1942), *La Patte du chat* (1944), *Le Problème* (1946).

En 1941, deux contes du premier recueil sont édités séparément : *Le Loup* et *Les Bœufs*. Ils reprennent les illustrations d'Altman – dont le nom n'apparaît pas – et comportent des illustrations supplémentaires, qui ne sont pas de sa main. En 1943 paraît *La Buse et le cochon* avec des illustrations nouvelles de Nathalie Parain.

« *Les Contes du chat perché* constituent, sans aucun doute, un des grands moments de la littérature enfantine. Ils se situent à mi-chemin entre le conte merveilleux, où les animaux ont la parole, et la fantaisie sur le langage, devenu assez subversif pour transgresser l'ordre du réel » (C. A. Parmegiani).

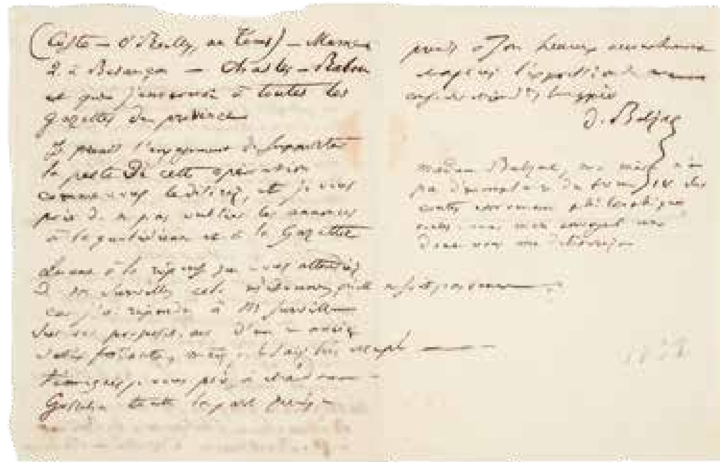
On peut discuter des mérites respectifs des trois artistes – Altman est sans conteste le plus inventif et le plus talentueux, Parry la moins douée, Parain a eu la possibilité de s'investir sur une longue durée et, ainsi, de créer une œuvre homogène qui s'est identifiée au texte (c'était l'illustratrice préférée de M. Aymé) –, mais ils ont contribué à établir un ensemble qui constitue la plus belle réussite du livre pour enfants du XXe siècle, adéquation parfaite du texte, de l'illustration et de l'édition.

Cet ensemble complet des dix-sept plaquettes – quatorze en édition originale et trois avatars – se rencontre rarement ; il est ici présenté dans une superbe boîte de Julie Nadot.

Nous remercions notre confrère Thierry Corcelle de nous avoir autorisé à reprendre sa description des *Contes du chat perché*.

7.

BALZAC, Honoré de



Lettre autographe signée
[à Charles Gosselin].

S.l.n.d. [28 janvier 1833].

2 pages et demie de format in-12.

4 200 €

Intéressante lettre relative à la publication de *Louis Lambert*.

Après avoir félicité l'éditeur pour l'accouchement de son épouse et compati pour les « *tracasseries (…) suscitées par L. Lambert* », Balzac coupe court aux dernières observations de son correspondant : « (…) *si je sens vivement les choses qui me blessent, je puis parfois les oublier aussi* ».

Il aborde alors l'objet de sa lettre, à savoir l'aspect pratique de l'envoi de son livre. Il dresse la liste des personnes à qui il compte envoyer un des « *125 exempl. pap mécanique* » et rappelle à Gosselin « *les annonces à la Quotidienne et à la Gazette* ».

Balzac évoque aussi une affaire en suspens avec Surville (son beau-frère) et ajoute, en post-scriptum, qu'il souhaite qu'on adresse à sa mère « *le tome IV des contes et romans populaires* ».

L'éditeur Charles Gosselin (1793-1859) publia, entre autres, les œuvres de Balzac et d'Hugo. On notera qu'en 1833, année de la présente lettre, il s'associa à Ch. Furne et H. Fournier pour lancer un journal illustré, *Le Magasin universel*. Gosselin et Balzac se connaissaient depuis 1826. Leur première publication en commun se fit en 1831, avec la première édition de *La Peau de chagrin.* Cependant, leurs relations se détériorèrent rapidement et prirent fin en août 1834. *L'Histoire intellectuelle de Louis Lambert* est évoquée dans une autre lettre de Balzac, datée du 26 novembre 1832, dans laquelle l'écrivain annonce à Gosselin son souhait de voir réédité l'ouvrage à « 750 exempl. in-18 ». Quant à Eugène de Surville, il faisait à cette époque fonction d'intermédiaire entre l'écrivain et son éditeur, notamment pour la transmission de documents.

Références : Balzac, *Correspondance,* Bibliothèque de la Pléiade, I, p. 727.

8.

BAUDELAIRE, Charles

Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains : VIII. Pierre Dupont ; IX. Leconte de Lisle.

[Paris, Revue fantaisiste, août 1861].

Épreuves corrigées, 8 feuillets interfoliés et montés sur onglets en un volume in-8 (235 x 154 mm) ; chagrin aubergine, dos lisse muet, nom de l'auteur et titre en lettres dorées au centre du premier plat, listel d'encadrement à froid sur les deux plats *(René Aussourd).*

25 000 €

Précieux jeu d'épreuves corrigées par Baudelaire.

Charles Baudelaire fut l'un des collaborateurs des plus assidus de l'éphémère *Revue fantaisiste* (15 février-15 novembre 1861), fondée par Catulle Mendès. Il y publia principalement des poèmes en prose et neuf notices destinées aux *Poètes français* que préparait Eugène Crépet (reprises dans l'édition posthume de *L'Art romantique*).

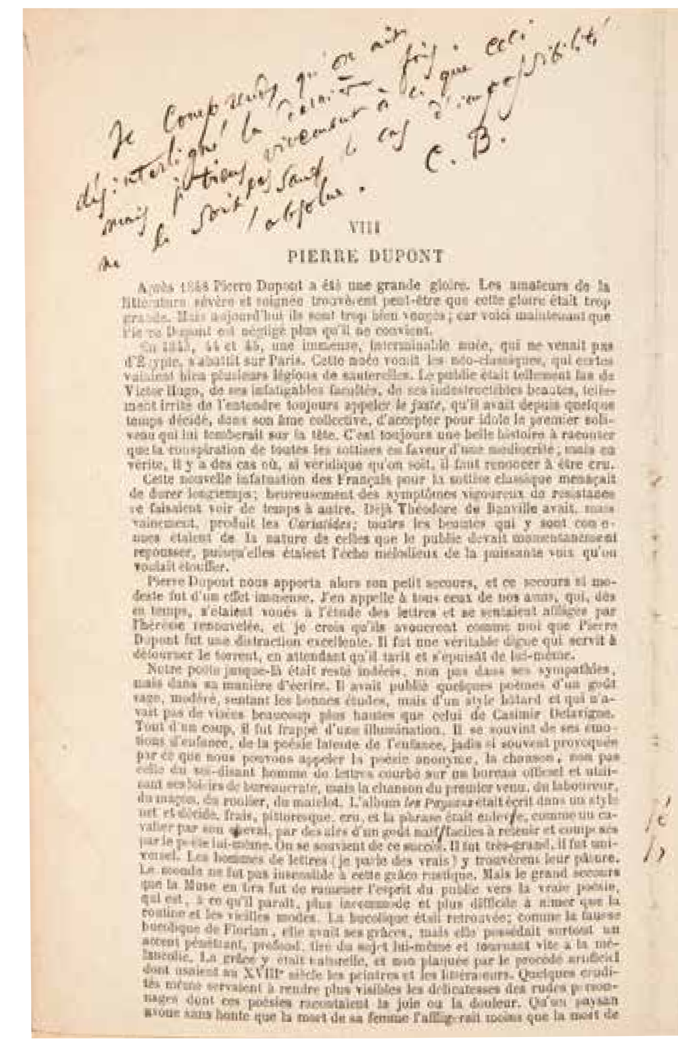
Les deux notices parues dans la treizième livraison traitent du poète ouvrier Pierre Dupont (1821-1870) et de Leconte de Lisle (1818-1894) – tous deux liés à Baudelaire par une solide amitié littéraire.

Les épreuves comportent 18 corrections typographiques de la main de Baudelaire et, sur la première page, cette note autographe signée adressée au prote : *Je comprends qu'on ait désinterligné la dernière fois. Mais je tiens vivement à ce que ceci ne le soit pas, sauf le cas d'impossibilité absolue. C. B.*

Charnières et coiffes restaurées. Les feuilles ont été anciennement doublées.

Provenance : Pierre Bergé (deuxième vente, 2016, n° 388).

Références : Pichois, *Charles Baudelaire*, Paris, 1996, pp. 174-177, 346 et 404. – Graham, *Passages d'encre,* 2008, n° 41 pour la *Revue fantaisiste.*



VIII

PIERRE DUPONT

Après 1848 Pierre Dupont a été une grande gloire. Les amateurs de la littérature sévère et soignée trouvèrent peut-être que cette gloire était trop grande. Mais aujourd'hui ils sont trop bien vengés ; car voici maintenant que Pierre Dupont est négligé plus qu'il ne convient.

En 1843, 44 et 45, une immense, interminable nuée, qui ne venait pas d'Égypte, s'abattit sur Paris. Cette nuée vomit les néo-classiques, qui certes valaient bien plusieurs légions de sauterelles. Le public était tellement las de Victor Hugo, de ses infatigables facultés, de ses indestructibles beautés, tellement irrité de l'entendre toujours appeler *le juste*, qu'il avait depuis quelque temps décidé, dans son âme collective, d'accepter pour idole le premier soliveau qui lui tomberait sur la tête. C'est toujours une belle histoire à raconter que la conspiration de toutes les sottises en faveur d'une médiocrité ; mais en vérité, il y a des cas où, si véridique qu'on soit, il faut renoncer à être cru.

Cette nouvelle infatuation des Français pour la sottise classique menaçait de durer longtemps ; heureusement des symptômes vigoureux de résistance se faisaient voir de temps à autre. Déjà Théodore de Banville avait, mais vainement, produit les *Cariatides* ; toutes les beautés qui y sont contenues étaient de la nature de celles que le public devait momentanément repousser, puisqu'elles étaient l'écho mélodieux de la puissante voix qu'on voulait étouffer.

Pierre Dupont nous apporta alors son petit secours, et ce secours si modeste fut d'un effet immense. J'en appelle à tous ceux de nos amis, qui, dès ce temps, s'étaient voués à l'étude des lettres et se sentaient affligés par l'hérésie renouvelée, et je crois qu'ils avoueront comme moi que Pierre Dupont fut une distraction excellente. Il fut une véritable digue qui servit à détourner le torrent, en attendant qu'il tarît et s'épuisât de lui-même.

Notre poète jusque-là était resté indécis, non pas dans ses sympathies, mais dans sa manière d'écrire. Il avait publié quelques poèmes d'un goût sage, modéré, sentant les bonnes études, mais d'un style bâtard et qui n'avait pas de visées beaucoup plus hautes que celui de Casimir Delavigne. Tout d'un coup, il fut frappé d'une illumination. Il se souvint de ses émotions d'enfance, de la poésie latente de l'enfance, jadis si souvent provoquée par ce que nous pouvons appeler la poésie anonyme, la chanson, non pas celle du soi-disant homme de lettres courbé sur un bureau officiel et utilisant ses loisirs de bureaucrate, mais la chanson du premier venu, du laboureur, du maçon, du roulier, du matelot. L'album *les Paysans* était écrit dans un style net et décidé, frais, pittoresque, cru, et la phrase était enlevée, comme un cavalier par son cheval, par des airs d'un goût naïf, faciles à retenir et composés par le poète lui-même. On se souvient de ce succès. Il fut très-grand. Il fut universel. Les hommes de lettres (je parle des vrais) y trouvèrent leur pâture. Le monde ne fut pas insensible à cette grâce rustique. Mais le grand secours que la Muse en tira fut de ramener l'esprit du public vers la vraie poésie, qui est, à ce qu'il paraît, plus incommode et plus difficile à aimer que la routine et les vieilles modes. La bucolique était retrouvée ; comme la fausse bucolique de Florian, elle avait ses grâces, mais elle possédait surtout un accent pénétrant, profond, tiré du sujet lui-même et tournant vite à la mélancolie. La grâce y était naturelle, et non plaquée par le procédé artificiel dont usaient au XVIIIe siècle les peintres et les littérateurs. Quelques crudités même servaient à rendre plus visibles les délicatesses des rudes personnages dont ces poésies racontaient la joie ou la douleur. Qu'un paysan avoue sans honte que la mort de sa femme l'affligerait moins que la mort de

Deux photographies inconnues d'Hippolyte Bayard (1801-1887), pionnier de la photographie française

Longtemps qualifié de « précurseur malchanceux » ou d'« inventeur maudit », Hippolyte Bayard (1801-1887) est aujourd'hui considéré comme l'un des pères de la photographie, au même titre que Niépce et Daguerre en France, ou Talbot en Angleterre. On lui doit notamment l'invention du procédé positif direct sur papier dès 1839 et le développement de la technique négatif/positif dans la première moitié des années 1840.

Si les positifs directs constituent la majorité de son corpus identifié, il n'existe que très peu d'épreuves positives obtenues à partir de négatifs. On ne recense à ce jour qu'à peine plus de 100 photographies qui lui sont attribuées, toutes conservées dans des institutions publiques.

L'extrême rareté d'épreuves des années 1840 en main privée rend d'autant plus précieuse la découverte de ces deux photographies inconnues, toutes deux signées et datées dans le négatif.

Références : Lo Duca, *Hippolyte Bayard*, Paris, Prisma, 1943. – Otto Steinert & Pierre G. Harmant, *Hippolyte Bayard. Ein Erfinder der Photographie*, Essen, Museum Folkwang, 1959. – André Jammes, *Hippolyte Bayard. Ein verkannter Erfinder und Meister der Photographie*, Luzern und Frankfurt/M, C. J. Bucher, 1975. – Jean-Claude Gautrand & Michel Frizot, *Hippolyte Bayard. Naissance de l'image photographique*, Amiens, Éditions Trois Cailloux, 1986. – Michel Poivert, *Hippolyte Bayard*, Photo Poche n° 91, Paris, Nathan, 2001.

9.

BAYARD, Hippolyte

Nature morte, grappes de raisins.

Septembre 1847.

Épreuve sur papier salé d'après négatif papier (175 x 133 mm), signée dans le coin inférieur gauche : « H. B. 7embre 1847 ».

Épreuve inconnue.

30 000 €

10.

BAYARD, Hippolyte

Portrait d'un homme sur le perron d'une porte fenêtre.

Octobre 1847.

Épreuve sur papier salé d'après négatif papier (133 x 170 mm), signée dans le coin inférieur gauche : « H. B. oct. 1847 ».

Épreuve inconnue.

35 000 €

9.

10.

11.

BECKMANN, Max

Ebbi. Komöedie.

[Wien], Zweiter Drucke der Johannes-Presse, [1924].

In-folio (331 x 242 mm) de 46-(2) pp. et 6 planches hors texte ; demi-vélin ivoire, plats recouverts de papier rouge, fer doré reproduisant la signature de l'auteur sur le premier plat *(reliure de l'éditeur).*

25 000 €

Édition originale.

Illustrée par Max Beckmann de 6 pointes sèches tirées sur beau papier vélin crème dans les ateliers de Rudolf Lauterbach.

Imprimé à Vienne par H. Engel & Sohn à 33 exemplaires destinés à la société de bibliophiles « Gesellschaft der 33 », plus quelques exemplaires hors commerce réservés à l'auteur. Celui-ci, justifié à la plume et signé au crayon par Max Beckmann, porte le numéro XXXII.

Dans cet exemplaire, toutes les planches ont été signées au crayon par l'artiste.

La première pièce de l'auteur, une des plus heureuses réalisations de l'expressionnisme allemand dans le domaine théâtral, par le peintre Max Beckmann (1884-1950), illustre représentant de la « Nouvelle Objectivité » *(Neue Sachlichkeit).* Les six pointes sèches réalisées par Beckmann – des tableaux au trait élémentaire et gras, tout à tour grotesques et cruels, violents et humoristiques – restituent l'atmosphère étouffante de cette pièce satirique au cours de laquelle des bourgeois en mal de frissons visitent un bordel de bas étage, partagent de la cocaïne et flirtent dangereusement avec le crime. Mais le protagoniste, un jeune poète qui se voudrait maudit, renonce à la dernière minute et retourne, héroïquement, à la vie bourgeoise.

« *In six penetrating drypoints, Beckmann drew out the conflicting emotions underlying his first play, Ebbi, which he described as a "modern Hamlet". The sharply rendered comedic scenes and absurdist hallucinations express his simultaneous disdain and desire for the comforts of middle-class life. (…) In addition to Ebbi, Beckmann wrote two other plays, neither of which was a theatrical success. Ebbi itself was not performed until 1980. After Beckmann's frequent publisher Reinhard Piper declined to publish the play, Otto Nirenstein agreed to issue a small edition of thirty-three copies through his Johannes Presse in 1924, and commissioned the illustrations from the artist* »
(H. Hess, *German Expressionism,* MoMA).

Bel exemplaire de ce remarquable illustré expressionniste allemand.

Bords supérieurs des plats faiblement insolés ; coins du cartonnage très légèrement émoussés.

Références : James Hofmaier, *Max Beckmann. Catalogue raisonné of his prints,* 306-308 II. – *Artist and the Book* 22.

12.

BOUDDHISME – MANUSCRIT THAÏLANDAIS

[Voyage aux enfers du moine Phra Malai].

Sans lieu, vers 1860-1870.

Manuscrit illustré en couleurs, réalisé en Thaïlande ; calligraphié recto-verso sur papier fort (écorce de mûrier) et replié en accordéon, il se compose d'une couverture peinte dans les tons prune et de 101 volets (format replié : 142 x 672 mm) présentant le texte et 24 miniatures polychromes (290 x 130 mm), dont 16 au recto et 8 au verso ; tranches dorées ; le second plat de couverture est absent.

7 500 €

Très beau manuscrit illustré décrivant le voyage aux enfers du moine Phra Malai.

Écrit en khom – variante littéraire du khmer, employée en Thaïlande, au Laos et au Cambodge pour rédiger les textes sacrés – ce manuscrit bouddhiste (courant theravāvada) contient un récit légendaire dont le protagoniste est un moine connu sous le nom de Phra Malai ou Phra Mali.

Le vénérable Phra Malai, que la méditation a doté de pouvoirs surnaturels, parvient à survoler l'enfer (naraka) et le paradis (nirvana). De retour sur terre, il retrace aux vivants son parcours dans l'inframonde et leur indique le comportement à suivre pour échapper aux tourments des damnés et atteindre le nirvana (générosité, fidélité, tempérance et méditation).

Belle calligraphie à l'encre noire (plume de bambou) en grandes lettres rondes, sur papier couleur crème. Le texte compte 5 lignes par page.

Le montage en accordéon (« salut khoi ») permet de déployer le manuscrit entier sur plusieurs mètres, l'épaisseur et la solidité du papier en écorce de mûrier facilitant sa manipulation.

L'illustration, vivante et colorée, est le principal attrait de cet ouvrage monumental.

Phra Malai, qui tient un éventail, y est représenté vêtu d'un drapé rouge vif noué à la poitrine par une ceinture dorée. Les bonnes actions, peintes dans des couleurs vives et chatoyantes (offrande de lotus, vie de famille, l'arbre de la méditation), contrastent avec les peintures de l'enfer, particulièrement violentes (corps squelettiques des damnés, mi-hommes et mi-araignées, torturés ou immergés dans une marmite bouillante). Une scène montre un homme et une femme adultères, dénudés, contraints de grimper dans un arbre épineux ; un homme muni d'une lance et chevauchant un cochon noir s'apprête à les tuer ; au pied de l'arbre, un corps décapité.

La légende de Phra Malai occupe une place importante dans l'art, les traités religieux et les rituels associés à la vie dans l'au-delà. Le récit de son voyage, très populaire en Thaïlande, est souvent le sujet des manuscrits illustrés produits dans ce pays au XIXe siècle. Sous prétexte que les moines interprétaient parfois le texte avec trop de zèle lors des cérémonies funéraires, l'usage religieux de ces manuscrits sera interdit à partir de la fin du XIXe siècle.

« The production of illustrated folding books ranks as one of Thailand's greatest cultural achievements. They were produced for different purposes in Buddhist monasteries and at the royal and local courts, as well. First of all, such books served as teaching material and handbooks for Buddhist monks and novices. Classical Buddhist literature, prayers (Sutras) and moral teachings were also read to the lay people during religious ceremonies. The production of folding books – and even sponsoring their production – was regarded as a great act of merit making. Therefore, folding books quite often are a kind of 'Festschrift' in honour of a deceased person. » (British Library)

Références : H. Ginsburg, *Thai manuscript painting*, British Library, 1989. – B. P. Brereton, *Thai Tellings of Phra Malai : Texts and Rituals Concerning a Popular Buddhist Saint*, Arizona State University, 1995.

13.

BUTOR, Michel

L'Emploi du temps.

Paris, Les Éditions de Minuit, 1956.

In-8 (225 x 140 mm) de 299-(4) pp. plus 1 frontispice et 1 planche dépliante ; reliure « classique » en box blanc légèrement teinté gris perle et poudré d'œser argent, estampée d'une eau-forte librement inspirée des motifs géométriques du frontispice, doublure bord à bord et gardes en papier gris clair imprimées de la même eau-forte, dos lisse, titrage en long au palladium par Claude Ribal, couverture et dos conservés, chemise et étui en papier gris perle et chèvre-velours gris tempête *(Louise Bescond, 2014).*

7 000 €

Édition originale.

Un des 30 exemplaires de luxe sur BFK de Rives, seul grand papier.

Il est orné d'une eau-forte en couleurs de Roberto Matta Echaurren, dit Matta (1911-2002), signée et justifiée à la mine de plomb par l'artiste (n° 14 pour l'eau-forte, comme pour l'exemplaire).

Bien complet de la planche dépliante sur papier glacé montrant le plan de la ville (imaginaire) de Bleston-on-Slee, cadre de ce récit-gigogne emblématique du *Nouveau Roman*.

Suggestive, évanescente reliure de Louise Bescond : blanche comme neige, elle est subtilement « tramée », à l'eau-forte, d'un réseau géométrique mais bien peu euclidien.

14.

[CABINET DES FÉES] – MARILLIER, Clément-Pierre

[Suite de gravures pour illustrer le *Cabinet des Fées*].

[Amsterdam et Paris, Rue et Hôtel Serpente, 1785-1786, puis : Genève, Barde, Manget et Cie, et Paris, Rue et Hôtel Serpente, 1788-1789 et Cie, et Paris, 1785-1789].

In-8 (211 x 137 mm) de (121) planches gravées sur cuivre et signées au burin ; demi-maroquin rouge, dos à nerfs orné ; à toutes marges, nombreux témoins *(reliure moderne* à *l'imitation).*

3 500 €

Premier tirage.

Réunion des 120 figures de Marillier gravées sous la direction de Nicolas Delaunay et tirées sur vélin fort pour illustrer les 41 volumes du *Cabinet des Fées,* dernière grande publication illustrée d'Ancien Régime, et l'une des plus célèbres collections consacrées au merveilleux et au fantastique.

Les personnages et les situations des principaux contes de fées et récits fantastiques des XVIIe et XVIIIe siècles – composés, entre autres, par Perrault, Mme d'Aulnoy, Fénelon, Mlle Lhéritier de Villandon, Mme Leprince de Beaumont, Hamilton, Caylus, Rousseau, mais aussi Galland avec ses *Mille et Une Nuits* et leurs avatars – sont évoqués dans cette suite.

Le volume renferme, outre les 120 figures classiques, une des deux figures supplémentaires – signalées par Cohen – gravées pour illustrer les *Contes* de Perrault, légendée « Le Petit Poucet s'étant approché de l'Ogre » (cette figure très rare, rognée au trait, a été remontée).

Agréable reliure réalisée à l'imitation de celles du XVIIIe siècle.

15.

CATON, VARRON, COLUMELLE & PALLADIUS

Libri de re rustica (…) Georgii Alexandrini enarrationes priscarum dictionum, quae in his libris Catonis: Varronis: Columellæ [avec les commentaires de Giorgio Merula].

[Venise, Aldo Manuzio & Andrea Torresano, 1514].

In-4 (215 x 135 mm) de 33 ff.n.ch. (sur 34 : le dernier feuillet liminaire, blanc, a été supprimé par le relieur), 308 ff. ; caractères italiques ; maroquin rouge, dos lisse, compartiments ornés de fleurons et petits fers dorés, pièce de titre de maroquin havane, trois filets en encadrement sur les plats, roulette intérieure, filet sur les coupes, tranches dorées *(reliure du XVIIIe siècle).*

4 500 €

Première édition aldine rassemblant les traités des grands agronomes latins.

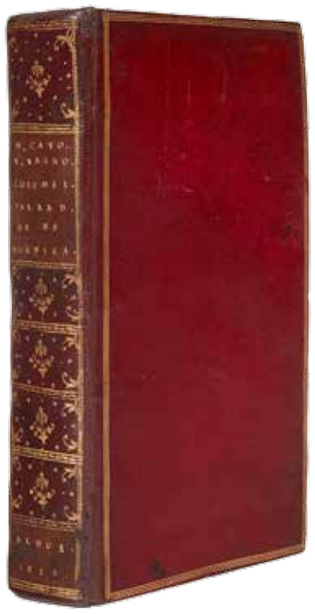
Un premier recueil de ces mêmes textes, connus sous le nom de *Scriptores rei rusticæ* avait été imprimé à Venise, par Nicolas Jenson, en 1472.

Le volume est orné de quelques figures et diagrammes gravés sur bois et insérés dans le texte.

Il contient en outre une préface de Pietro Bembo (Rome, novembre 1513), une épître de l'éditeur Giovanni Giocondo à Léon X, et une note de Alde au lecteur au sujet de la division en jours et en heures d'après Palladius. Pour l'établissement du texte de cette édition, Giovanni Giocondo (1433- vers 1515) reçut dix ducats et dix exemplaires de l'ouvrage.

Excellent exemplaire, avec de bonnes marges, agréablement relié au XVIIIe siècle.

Quelques pages comportent des soulignures et annotations anciennes à l'encre bistre.



LIBRI DE RE RVSTICA

M. CATONIS LIB. I.

M. TERENTII VARRONIS LIB. III.

L. IVNII MODERATI COLV-
MELLAE LIB. XII.

PALLADII LIB. XIIII.

Taches et rousseurs marginales, faibles et très éparses ; deux taches brunes prononcées aux ff. 227*v* et 228*r* ; infime réfection à la coiffe supérieure.

Provenance : Robert Adby (ex-libris anonyme imprimé en blanc sur fond vert).

Références : Renouard *(Alde),* 66-2. – Ahmanson-Murphy, 103.

Dans le cabinet médical et littéraire du docteur Destouches
Un brouillon du mémoire de Céline sur l'hygiène

16.

CÉLINE, Louis-Ferdinand Destouches dit

Mémoire pour le cours des Hautes Études [sur l'hygiène]. – Manuscrit autographe.

S.l.n.d. [1932].

18 pages et demie de format in-4 (270 x 225 mm) ; cuir de Russie cerise à la Bradel, dos muet, pièce de titre de chagrin rouge imprimée en noir au premier plat *(reliure moderne).*

9 000 €

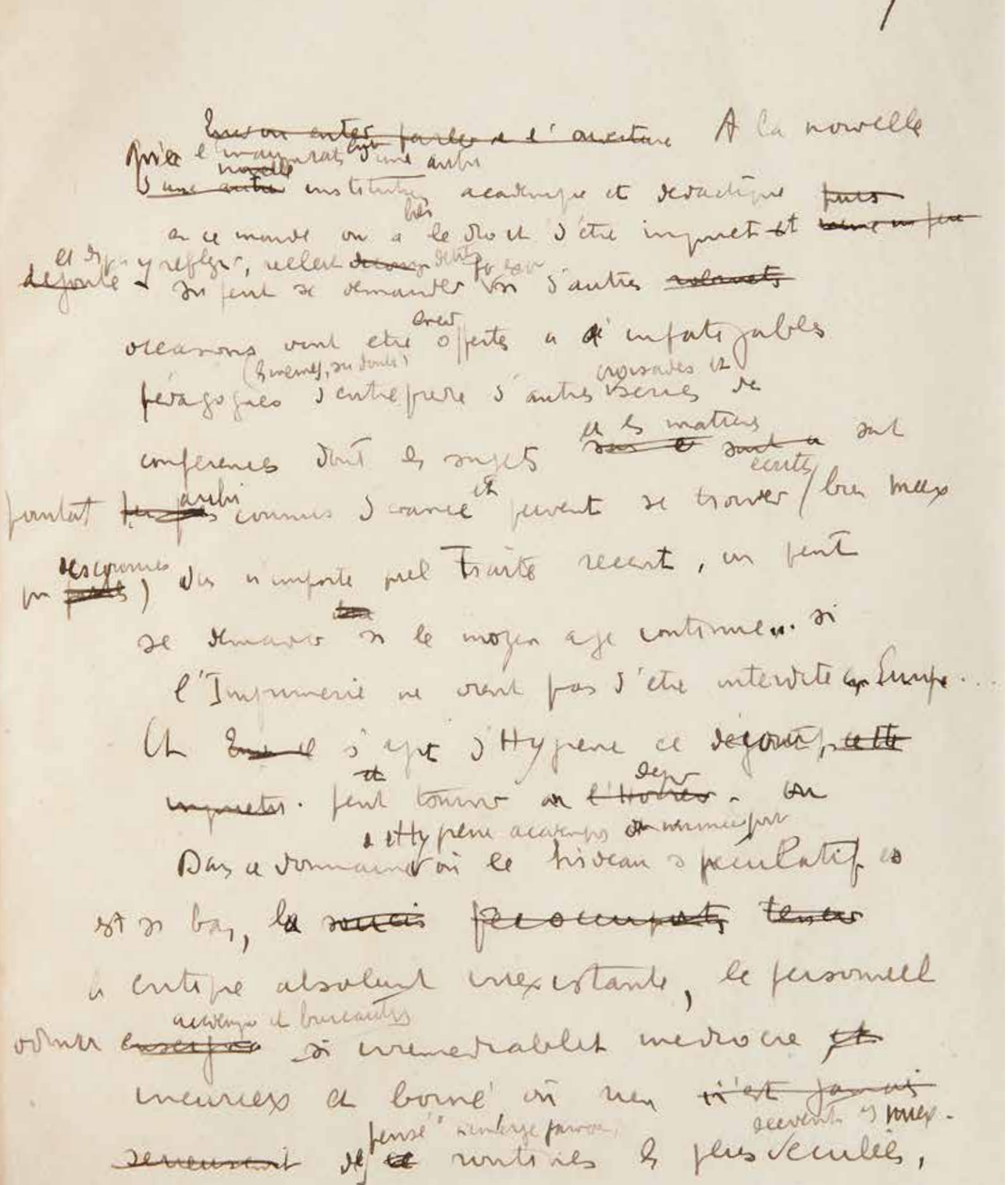
Précieux brouillon, vraisemblablement de premier jet, très corrigé.

Il s'agit d'un important fragment du mémoire écrit en 1932 pour servir d'introduction à un enseignement international de l'hygiène (projet qui ne vit jamais le jour).

Ce texte critique et programmatique, écrit d'une plume alerte, expressive et par moments enfiévrée, « présente les réflexions spontanées, émotives » (Davis Lebreure) d'un Céline/Destouches dont le pessimisme médical et social ne cesse de croître. Alcoolisme, alimentation, travail, efficacité : voilà les principaux thèmes sur lesquels se déploie le « nihilisme thérapeutique » de l'auteur de *Mort à crédit,* qui fut toujours un « petit prescripteur » davantage tourné vers l'éducation et la prévention que vers l'acharnement pharmaceutique.

Comme d'habitude, l'auteur de *Semmelweis* emprunte moins au registre médical qu'au style littéraire. Le ton, les tournures et même les idées font écho à la « petite musique » du *Voyage au bout de la nuit*, auquel Céline travaille depuis plus de cinq ans et dans lequel il a consigné son expérience médicale en dispensaire. Le *Mémoire* est d'ailleurs contemporain de la publication du grand roman de Céline.

> *A la nouvelle de l'inauguration d'une autre institution académique et didactique en ce monde, on a le droit d'être inquiet (…) ; on peut se demander si le Moyen-Age continue… Si l'Imprimerie ne vient pas d'être interdite en Europe… Quand il s'agit d'Hygiène, ce dégoût peut tourner à l'horreur. Dans ce domaine où le niveau spéculatif est si bas, la critique absolument inexistante, le personnel académique et bureaucratique si irrémédiablement médiocre, (…) et borné, où rien de pensé n'émerge jamais que les routines les plus éculées, où les pratiques les plus ahuries ne sont jamais remises en question, on peut se demander ce qu'on va bien trouver encore à redire, sous un nouveau jour plus solennel, encore plus affirmatif, de nul, d'incroyablement inutile et ennuyeux (…) sans rabâcher ces petits « crédos » sanitaires, pour la mille et unième fois…*



On peut tous les prendre, absolument tous les chapitres de l'Hygiène contemporaine. Lutte contre ceci, cela. Cancer, tuberculose, alcoolisme, mortalité infantile (…). Un ensemble dégoûtant de simulacres et de singeries aux sons d'une vague musique de (…) 'Salvation Army'. Rien de sérieux, de positif, de prouvable dans toutes ces pages, une impasse bordée de phraseurs plus ou moins bureaucratiques et académiques, impasse qui aboutit dans le vide. On ne va jamais jusque-là, on s'en gave, on parlotte chemin faisant avec les petits phraseurs sur les chemins du vide et on est bien content. Pas difficile. D'ailleurs on s'en fout. A chaque jour suffit sa peine. Ruelles-refuges pour impuissants, médecins impuissants, savants ratés, bureaucrates inavouables, préfets en disgrâce, minuscules prébendiers, petits et gros curés anonymes de la santé publique.

On agite aussi pour la galerie les 'graves questions' comme on dit. Tous les raseurs de ce monde fondent sur les 'graves questions' comme les fourmis sur la langouste pourrie. Rien de tel qu'une grave question pour dissimuler une radicale inaptitude à saisir les humbles choses des réalités de la vie-même. C'est l'abri naturel de tous les ratés, les grandes questions…

L'Hygiène est actuellement le jardin préféré, privilégié des gagas savants et débiles mentaux administratifs. Peut-on faire changer cet état de chose, cet état de faits, cet état mental ? Il est peu de couillons dont le cas soit absolument désespéré.

Nous avons une idée de derrière la tête. Faisons connaître notre plan pour réveiller cette torpeur séculaire. Sans ambages, voici notre idée : l'Hygiène telle qu'elle se pratique actuellement dans les bureaux, les Facultés (…) ne sert à rien ou presque et ne peut servir à rien. Ce n'est qu'une mozaïque [sic] *absurde de grimaces pompeuses, de simagrées optimistes, une série de génuflexions (…) devant une muraille d'impossibilités, muraille presque aussi haute, aussi inexpugnable que la mauvaise volonté des hommes, leur crasseux conservatisme, leur narcissique myopie, leur inépuisable jemenfoutisme du bien commun, leur (…) intérêts économiques et (…) des pouvoirs publics…*

L'Homme pratique actuellement la fraternité avec ennui tandis qu'il pratique au contraire le pillage et l'assassinat avec passion et frénésie…

Les Hygiénistes pensent aux autres hommes comme on pense à des poissons, et encore à des poissons qui ne leur appartiennent pas. Avec la même glaciale indifférence. C'est entendu que les hommes sont beaucoup moins bien soignés que les cochons. Qu'une porcherie tenue comme une République aurait fait faillite depuis longtemps. Tout cela se sent bien, se répète au café, mais ce qui est terrible c'est que cela se sache depuis si longtemps sans que rien ne change. Pourquoi ? Tout véritable progrès sanitaire est entravé par presque toutes les forces économiques, commerciales, traditionnelles qui régissent en communauté, cœur, corps, commerces et budgets…

Un document passionnant, très bien conservé.

Références : Cahiers Céline, III, *Semmelweis et autres écrits médicaux,* Paris, Gallimard, 1977. – David Lebreure, *Louis-Ferdinand Céline, une pensée médicale,* Paris, 2009, p. 57 *passim*.

17.

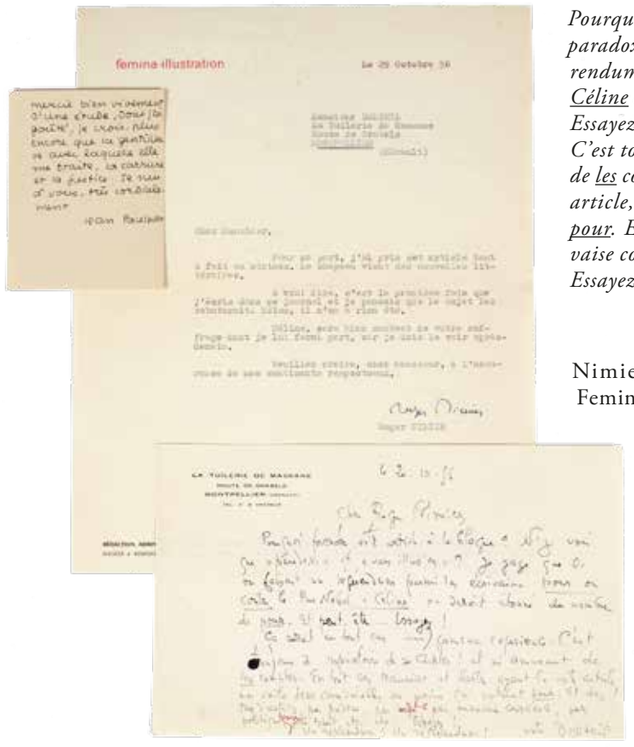
[CÉLINE]. - DELTEIL, Joseph & NIMIER, Roger

Échange épistolaire à propos de Céline et du prix Nobel.

1 lettre autographe signée de Joseph Delteil, datée de *Montpellier, 20 octobre 1956,* 1 page in-8 oblong ;
1 lettre dactylographiée de Roger Nimier, datée de *[Paris], 29 octobre 1956.* 1 p. in-4.

750 €

C'est Delteil qui prend la parole le premier, à propos d'un article de Nimier sur Céline :



Pourquoi prendre votre article à la blague ? N'y voir que paradoxe et sans illusion ? Je gage que si on faisait un référendum parmi les écrivains pour ou contre le Prix Nobel à Céline on serait étonné du nombre de pour. Et peut-être… Essayez ! Ça serait en tout cas une fabuleuse expérience. C'est toujours si respiratoire de se compter ! Et si amusant de les compter. En tout cas Mauriac et Sartre ayant lu votre article, en voilà deux considérables au moins qui voteront pour. Et des tas d'autres, par pudeur, par chic, par mauvaise conscience, par politique, voire par esprit, etc., etc… Essayez ! Un référendum ! Un référendum !

Nimier répond sur papier en-tête du magazine Femina-Illustration :

Pour ma part, j'ai pris cet article tout à fait au sérieux. Le chapeau vient des nouvelles littéraires. A vrai dire, c'est la première fois que j'écris dans ce journal et je pensais que le sujet les rebuterait. Hélas, il n'en a rien été. Céline sera bien content de votre suffrage dont je lui ferai part, car je dois le voir après-demain…

C'est à partir de 1956 que Roger Nimier, conseiller éditorial pour Gallimard, entre en correspondance avec Céline. « *Donnez à Céline le prix Nobel* » est le titre de l'article qu'il publia dans *Les Nouvelles Littéraires* du 18 octobre 1956.

On joint :

Lettre autographe signée de Jean Paulhan relative à Céline *(Paris, 12 juin 1948, 2 pages in-16)* :

C'est Alain, c'est Valéry (c'est aussi Montaigne), enfin ce sont les meilleurs qui nous avouent qu'ils n'ont guère cessé de se tromper. Qui refuserait à Céline ce qu'il accorde à Valéry ? …

18.

[CHASSE] – ENGELBRECHT, Martin

Presentation einer Par Forçe Jagd.

Augsburg, Martin Engelbrecht, [vers 1740].

Recueil de 6 planches sur papier fort gravées sur cuivre et coloriées à l'époque, dont 5 ajourées (155 x 197 mm) et 1 servant de fond (160 x 212 mm), conservées dans une pochette en papier vergé (216 x 295 mm), avec titre en noir dans un encadrement gravé sur cuivre et colorié à l'époque.

3 000 €

Ravissant théâtre d'optique consacré à la chasse à courre.

Les six planches dessinées et gravées à Augsbourg par Martin Engelbrecht (1684-1756) – il s'était spécialisé, avec son frère Christian (1672-1735), dans la publication de gravures coloriées et en trompe-l'œil – permettent, lorsqu'elles sont placées en perspective, de suivre le déroulement d'une chasse au cerf dans un grand parc germanique, avec force cavaliers et chiens en meute ou isolés.

La série porte le n° 55 imprimé sur la pochette de protection, qui comporte en outre, dans la marge supérieure, le numéro 365 (la planche de fond porte, en haut, le numéro 371).

La pochette illustrée est très rare : elle montre deux joueurs de cor de chasse et deux chiens sous un encadrement végétal couronné d'un massacre de cerfs. En bas, la mention du privilège (« C. Pr. Maj. ») et le nom du graveur (« Mart. Engelbrecht excud. A.V. »).

Petits défauts à la pochette (salissures et bords effrangés, habile réfection), n'affectant pas la gravure ; les planches, massicotées, ont presque entièrement perdu la signature et les numéros de série gravés au burin dans la marge inférieure.

19.

[CHASSE] – ENGELBRECHT, Martin

Præsentation einer Fürstlichen Wasser Jagd mit Reh und Hirschen.

Augsburg, Martin Engelbrecht, [vers 1740].

Recueil de 6 planches sur papier fort gravées sur cuivre et coloriées à l'époque (160 x 200 mm), dont 5 ajourées et 1 servant de fond, conservées dans une pochette en papier vergé fort (215 x 278 mm), avec titre en noir dans un encadrement gravé sur cuivre et colorié à l'époque.

3 000 €

Beau théâtre d'optique montrant, simultanément, une chasse à courre et au fusil.

Les six planches dessinées et gravées à Augsbourg par Martin Engelbrecht (1684-1756) – il s'était spécialisé, avec son frère Christian (1672-1735), dans la publication de gravures coloriées et en trompe-l'œil – permettent, lorsqu'elles sont placées en perspective, de suivre le déroulement d'une chasse forcée et au fusil dans un beau paysage germanique, avec chevreuils et cerfs pris dans un lac, pavillon de tir, chasseurs à pied et à cheval, chiens, etc.

La série porte le n° 60 imprimé sur la pochette de protection, qui comporte en outre, dans la marge supérieure, le numéro 400.

La pochette illustrée est très rare : elle montre un beau portique architectural et végétal, avec vases et stucs rococo dans la partie supérieure. En bas, la mention du privilège (« C. Pr. Maj. ») et le nom du graveur (« Mart. Engelbrecht excud. A.V. ».

Petits défauts à la pochette (salissures et bords effrangés), n'affectant pas la gravure ; les planches, massicotées, ont presque entièrement perdu la signature et les numéros de série gravés au burin dans la marge inférieure.

18.

19.

De Mozart au Biedermeier : une rarissime suite de gravures théâtrales coloriées par le concepteur des costumes de « La Flûte enchantée » en 1816

20.

[COSTUMES] – STÜRMER, Johann Heinrich

Sammlung von National-Trachten und andern Charakter-Masken passenden Kostümen.

Berlin, L. W. Wittich 1821-[1826].

In-8 (248 x 170 mm) de 64 planches gravées et coloriées (8 livraisons de 8 planches chacune) et (1) f. de texte pour la dernière livraison ; demi-veau bleu à la Bradel avec coins, titre et filets or au dos, plat supérieur de la première livraison imprimé sur papier bleu conservé en guise de titre général *(reliure de l'époque).*

15 000 €

Précieux recueil de costumes de théâtre.

Publié à Berlin par L. W. Wittich entre 1821 et 1826, il se compose de 64 planches gravées à l'eau-forte et délicatement coloriées, la plupart signées « *Stürmer fecit* ou *del.* » et portant l'adresse et le nom de l'imprimeur, « Berlin bei L. W. Wittich ».

Ces planches suggestives et minutieuses, gravées avec un remarquable souci du détail et de l'expression, montrent 64 types théâtraux, féminins et masculins, revêtus de leurs costumes et accessoires caractéristiques, avec une préférence pour les rôles ethniques et les masques de la *Commedia dell'arte* : costumes de ballet, Turcs, Tsiganes, Suisses, Russes, Hongrois, Grecs, Polonais, Africains, Italiens, Persans, Corses, Pantalon, Arlequin, Lysander, Colombine, Brighella, Pierrot, Scaramouche, Scapin, magiciens, jardiniers, etc.

Les huit planches formant la dernière livraison sont entièrement consacrées aux costumes dessinés pour un drame, récemment représenté à Berlin, sur la vie de Dimitri Donskoï (1350-1389), le fils d'Ivan II. Le feuillet imprimé accompagnant cette livraison est signé des initiales G.B.

Toutes ces figures (à l'exception de la suite de masques italiens et des costumes de la pièce sur Donskoï) montrent un personnage féminin et un personnage masculin pour chaque type théâtral.

Il règne une atmosphère à la fois grave et sereine dans cette galerie de types finement gravés et coloriés, représentés dans les poses gracieuses et pleines de modestie typiques des premières années du style Biedermeier et encore teintées des dernières lueurs du néoclassicisme.

La tendance féerique, caractéristique de l'opéra et du théâtre germaniques au tournant du siècle, est particulièrement sensible dans les costumes orientaux, ou encore dans ceux du magicien et de la magicienne. Johann Heinrich Stürmer (v. 1774-1855) n'était pas un novice en la matière : en 1816, l'Opéra royal de Berlin lui avait confié la conception des costumes de *La Flûte enchantée,* représentée le 18 janvier 1816 dans des décors dessinés par Karl Friedrich Schinkel. Les planches de notre suite montrant des couples de bergers et de jardiniers sont singulièrement proches de celles gravées par Karl Friedrich Thiele montrant Papageno et les autres rôles de l'immortel chef-d'œuvre de Mozart.

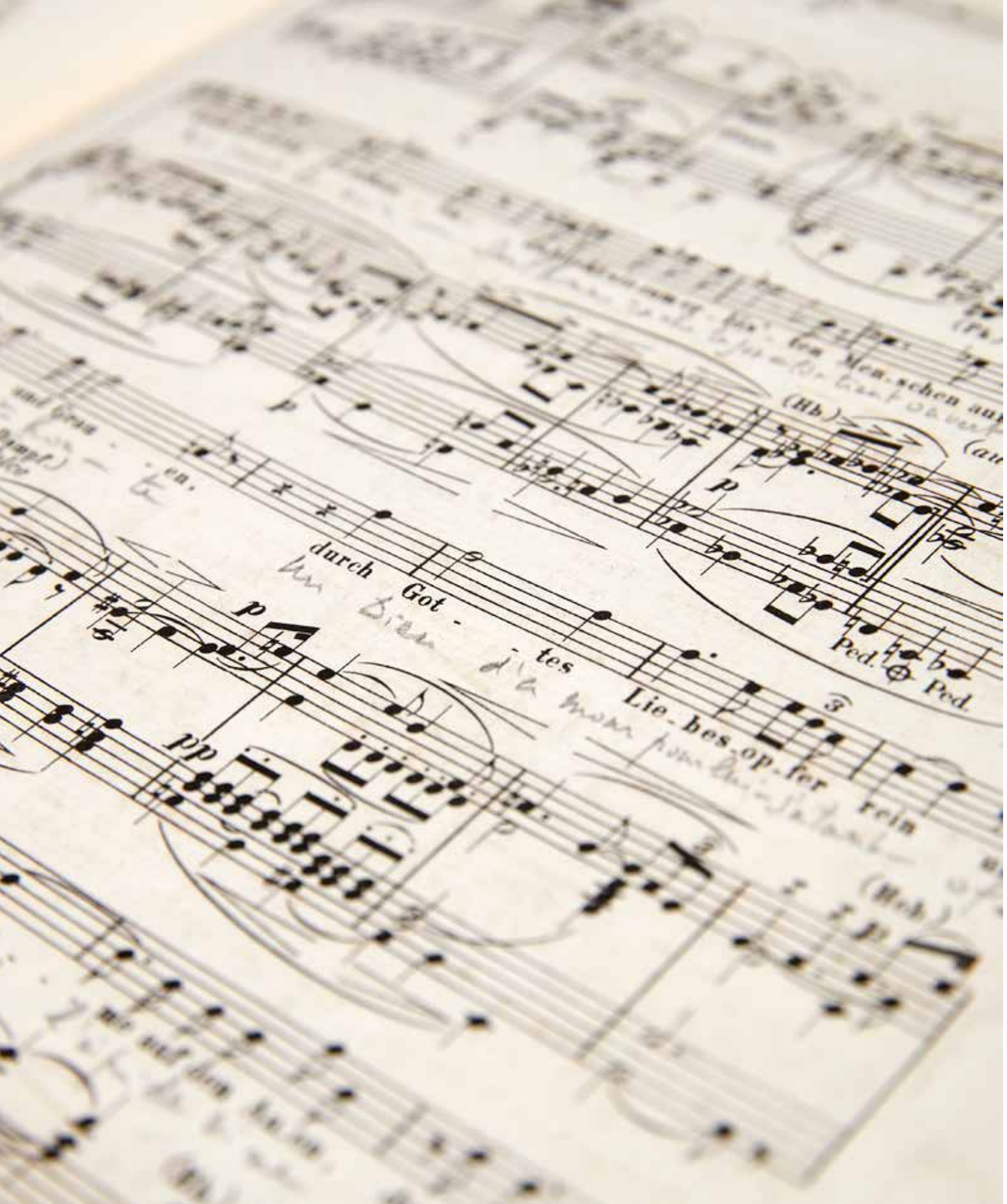
Ensemble d'une extrême rareté, surtout complet de toutes les planches.

Lipperheide, repris par Colas et Hiller, ne décrit que les trois dernières livraisons et, à l'exception de l'exemplaire conservé à la bibliothèque de Weimar, nous n'avons pu trouver la trace d'une série complète de cette luxueuse publication.

Exemplaire très bien conservé.

Quelques planches très légèrement et uniformément brunies ; coupes de la reliure un peu frottées.

Références : Lipperheide 3213. – Colas 2637. – Hiller 775.



De Klingsor à Pelléas, de Kundry à Mélisande : la partition pour piano et chant de « Parsifal » annotée par Claude Debussy

21.

[DEBUSSY, Claude] – WAGNER, Richard

Parsifal. Ein Bühnenweihfestspiel.

Mainz, B. Schott's Söhne, [1882].

In-folio (342 x 276 mm) de (2)-261 pp. ; partition pour chant et piano (pp. 2-261), texte en allemand, titre et musique lithographiés portant le numéro de planche 23406 ; demi-chagrin prune, dos à nerfs orné de filets à froid, initiales E. C. [Ernest Chausson] en lettres dorées frappées au bas du dos, non rogné *(reliure de l'époque).*

80 000 €

Édition originale de la réduction pour piano et chant du *Parsifal* de Richard Wagner.

L'adaptation de ce chef-d'œuvre – couronnement mystique de l'édifice mytho-poétique de l'auteur du *Ring,* pièce maîtresse et incontournable des « messes » de Bayreuth – est l'œuvre du pianiste russe Joseph Rubinstein (1847-1884), élève de Liszt et « pianiste de maison » de Wagner, qui l'admit dans son petit cercle en surmontant son propre antisémitisme.

La transcription de *Parsifal* fut achevée par Rubinstein le 1er mai 1882, soit moins de deux mois après que Wagner eut complété l'orchestration de son opéra. Tombé en dépression après la mort du compositeur (13 février 1883), Rubinstein se suicida le 22 août 1884 à Lucerne.

Très précieux exemplaire annoté au crayon par Claude Debussy vers 1894.

Ces notes autographes – pour la plupart des traductions du texte allemand en français destinées à « caler » la prosodie française sur la musique de *Parsifal* – occupent les premières scènes de l'Acte II (à partir de l'entrée de Klingsor) et de l'Acte III, courent sur environ 80 pages (pp. 97-116, 130-157, 204-238 et 241) et apportent quelque 120 altérations rythmiques à la portée vocale. Quelques passages (pp. 123-137) montrent l'intervention d'une autre main. Le texte français est celui de la traduction de Victor Wilder, publiée en 1886.

Le volume a appartenu au compositeur Ernest Chausson (1855-1899), dont il porte l'ex-libris illustré et gravé en bistre sur le premier contreplat, ainsi que les initiales dorées au bas du dos de la reliure. C'est probablement pour préparer un concert privé dans le salon de Caroline Gracien-Escudier – dont une des filles, Jeanne, avait épousé Chausson en 1883 –, que Debussy emprunta à son ami cette partition de *Parsifal* (Wagner étant encore, au milieu des années 1890, une passion commune aux deux musiciens français).

La première de ces séances, qui comprenait une exécution de l'Acte I de *Parsifal,* eut lieu le 5 février 1894 : Debussy reçut une rémunération de 1 000 francs (voir la description de sa performance dans la *Correspondance,* p. 192*n*). Cinq concerts wagnériens privés furent donnés (sur les dix planifiés) avant que la brouille définitive avec Chausson – ce dernier reprochant à Debussy la rupture de fiançailles avec sa protégée, Thérèse Roger – ne mette fin à ce mini-festival. Debussy continua néanmoins à donner des performances wagnériennes. En octobre 1896, Pierre Louÿs lui adressa une lettre évoquant les corrections contenues dans ce volume, mais sans lien apparent avec une représentation précise (*Correspondance,* p. 331).

Un témoignage exceptionnel sur la réception de Wagner en France et le wagnérisme de Debussy.

Les liens complexes et parfois contradictoires entre la musique de Wagner et celle de Debussy ont fait couler bien trop d'encre pour que l'on puisse les résumer ici. Debussy, qui avait découvert *Parsifal* à Bayreuth en 1888 (en même temps que *Tristan* et *Les Maîtres chanteurs*) avait reçu un tel choc esthétique qu'il renouvela l'expérience

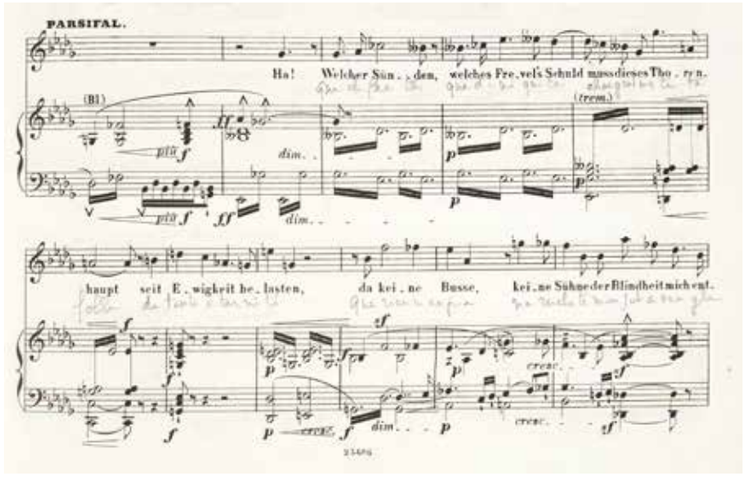
l'année suivante. De son côté, Chausson avait assisté en 1882 à la première de *Parsifal,* qu'il accueillit avec le même enthousiasme que son confrère. Au cours des années 1890, Debussy continua à diffuser la musique de Wagner par des concerts privés, mais il faudra attendre 1914 pour qu'il puisse enfin assister, avec une admiration demeurée intacte, à la première française de *Parsifal*.

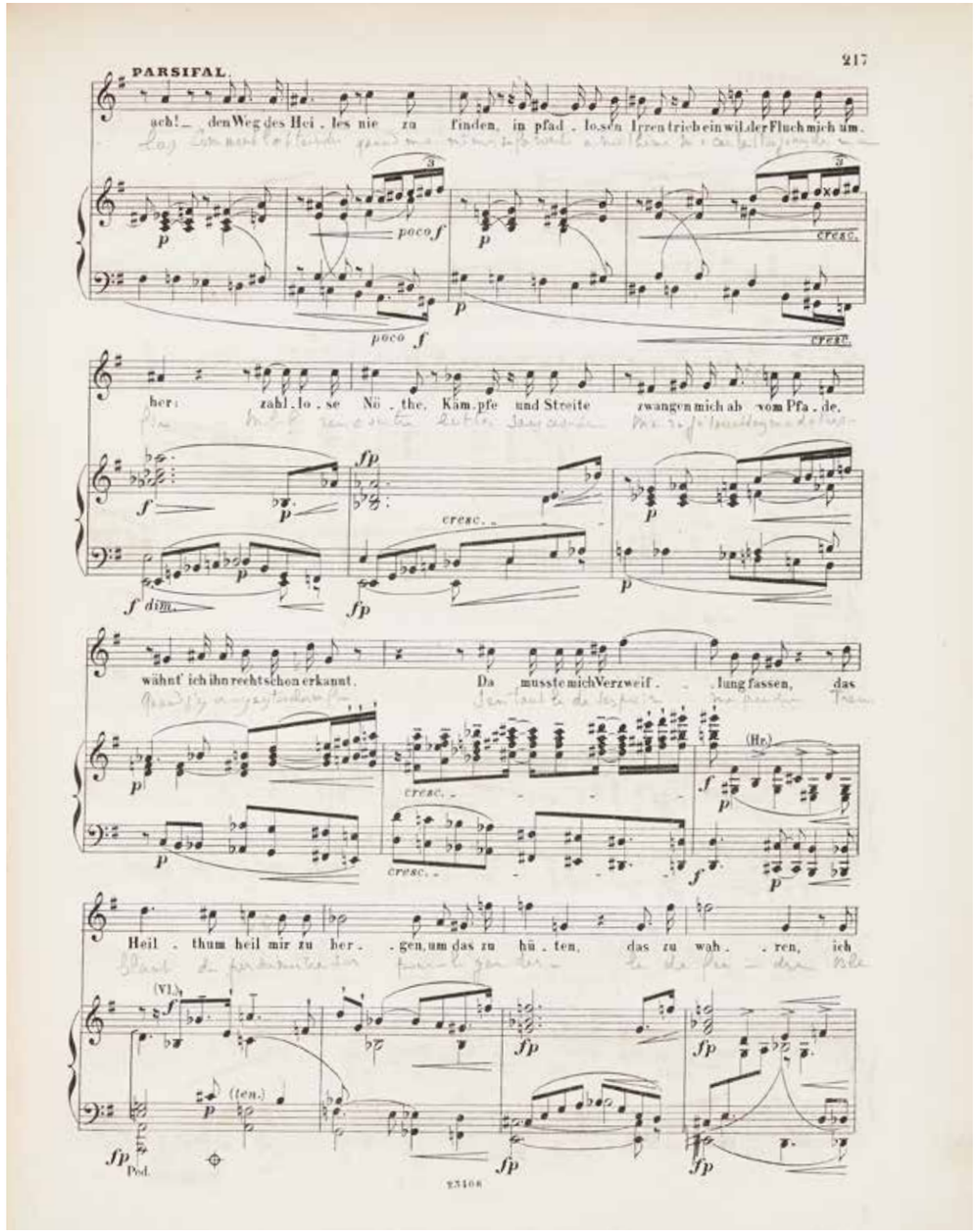
Ce culte avait tout de même subi, au cours des années, d'importantes variations. Bien que fasciné par les splendeurs orchestrales wagnériennes – celles de *Parsifal* en particulier –, Debussy avait bien perçu le danger que représentait, pour les musiciens français, une trop grande dévotion à l'égard de l'œuvre du Magicien de Bayreuth. Dès 1893, alors qu'il venait de commencer la composition de *Pelléas et Mélisande,* et tout au long de l'élaboration de son immense chef-d'œuvre achevé en 1902, Debussy essaiera d'exorciser l'influence du fantôme du « vieux Klingsor » – ainsi surnommait-il Wagner dans une lettre à Chausson datée du 2 octobre 1893 –, qui venait le hanter à chaque page de sa propre partition.

Cette prise de conscience fut aussi le signal d'un nouveau départ : Debussy déchira sa première ébauche de *Pelléas et Mélisande* et commença une nouvelle version, imposant sa propre vision de la mélodie continue et du chant parlé. On peut dire que *Pelléas* s'est ainsi construit contre – ou comme disait Guitry « tout contre » – Wagner et *Parsifal,* et que Debussy, pour reprendre les mots de Robin Holloway, « doit être reconnu, dans les limites d'une relation subtile et spécialisée, le plus profondément wagnérien de tous les compositeurs ».

Provenance : Ernest Chausson (1855-1899), ex-libris et initiales au dos de la reliure. – Claude Debussy (1862-1918), annotations autographes au crayon.

Références : C. Debussy, *Correspondance,* éd. D. Herlin et F. Lesure, Paris, 2005. – Wagner, *Parsifal* (livret en français), Paris, Schott, 1886. – R. Holloway, *Debussy and Wagner,* London, 1979. – R. Orledge, *Debussy and the Theatre,* Cambridge University Press, 1982.





22.

DESCARTES, René

Geometria (…) Operâ atque studio Francisci à Schooten…

Amsterdam, Ex Typographia Blaviana, 1683.

In-4 (200 x 152 mm) de 10 ff.n.ch. y compris le portrait de Descartes d'après Frans van Schooten et le titre imprimé rouge et noir, et 8-520 pp. ; veau fauve marbré, dos à nerfs, compartiments ornés de monogrammes et de fleurons d'angle, pièce de titre de maroquin rouge, trois filets en encadrement des plats, monogramme répété aux angles, armes frappées au centre, roulette sur les coupes et sur les coiffes, tranches mouchetées rouge et noir *(reliure de l'époque).*

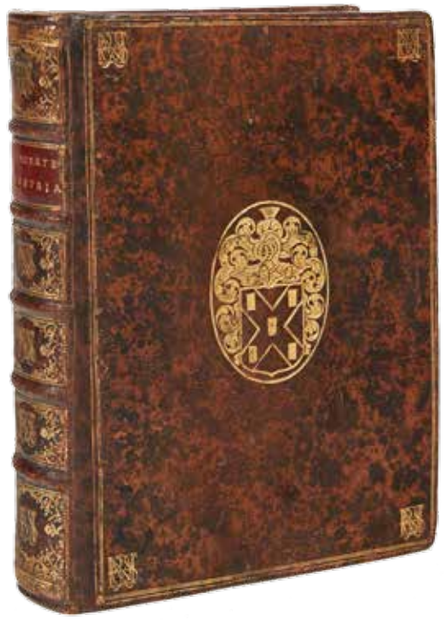
6 000 €

Troisième édition latine.

Elle reproduit les commentaires de Florimond de Beaune (1601-1652) et de Frans van Schooten (1615-1660) – les deux premiers admirateurs et propagateurs de la géométrie cartésienne – au traité publié originellement en français en 1637 : le premier ouvrage proposant de réunir l'algèbre et la géométrie dans une même discipline.

L'édition est ornée de très nombreuses figures géométriques et diagrammes gravés sur bois. « L'impression est d'une qualité parfaite tant pour la netteté des dessins que pour la finesse des caractères d'imprimerie utilisés » (Guibert).

Exemplaire relié au chiffre et aux armes de Hélie Dufresnoy, l'un des plus illustres bibliophiles français du « siècle de Louis XIV ».



Hélie Dufresnoy, ou Élie Du Fresnoy (1641-1698), fils d'apothicaire, devint premier commis du secrétaire d'État à la Guerre, François Sublet de Noyers, puis de ses successeurs : le chancelier Michel Le Tellier, le marquis François-Michel Le Tellier de Louvois et Louis-François-Marie Le Tellier de Barbezieux. Il termina sa carrière comme trésorier de l'Ordre militaire de Saint-Louis. Sa femme, Marie Colot, fille du contrôleur des Postes de France, célèbre pour sa beauté et son raffinement, est souvent citée dans la correspondance de Madame de Sévigné et de Madame de Maintenon.

L'importante bibliothèque de classiques latins et français rassemblée par Hélie Du Fresnoy renfermait des volumes reliés en veau écaille ou en maroquin rouge portant ses armes et son élégant monogramme répété. Ses relieurs attitrés étaient Gilles Dubois (mort en 1671) et probablement Éloy Levasseur (mort vers 1700).

Mors et coiffes restaurés, quelques reprises sur les coupes.

Références : Guibert, *Bibliographies de œuvres de René Descartes publiées au XVIIIe siècle*, p. 33-34, n° 5. – Jérôme Pichon, *Mémoire sur M. Du Fresnoy, bibliophile du XVIIe siècle, et sur sa famille*, Paris, 1893. – Jean-Marc Chatelain, « La politesse des livres », in : *La Bibliothèque de l'honnête homme*, 2003, pp. 121-124 : « On pense que c'est à partir de 1660 [que Dufresnoy] entreprit de se constituer une bibliothèque réduite par le nombre des volumes, mais remarquable pas leur condition ».

Jean Dubuffet à la croisée des chemins : Adolf Wölfli, l'Art Brut et l' « Hourloupe » à la Biennale de Venise en 1964

23.

DUBUFFET, Jean

Correspondance à Henri-Pol Bouché au sujet de sa traduction française du livre du Dr W. Morgenhalter consacré à Adolf Wölfli.

Paris, 18 janvier 1963-14 septembre 1964.

8 lettres autographes signées, 2 lettres dactylographiées signées, 1 télégramme et 1 très important fragment de lettre dactylographiée signée ; soit 12 pages in-8 (env. 210 x 135 mm) ou in-4 (env. 270 x 210 mm), du simple billet à la lettre très développée (plus de 50 lignes), encre bleue et noire, versos blancs.

20 000 €

Belle correspondance, du plus pur style « dubuffétien », tournant autour de l'Art brut et de l'un de ses plus célèbres représentants, Adolf Wölfli (1864-1930).

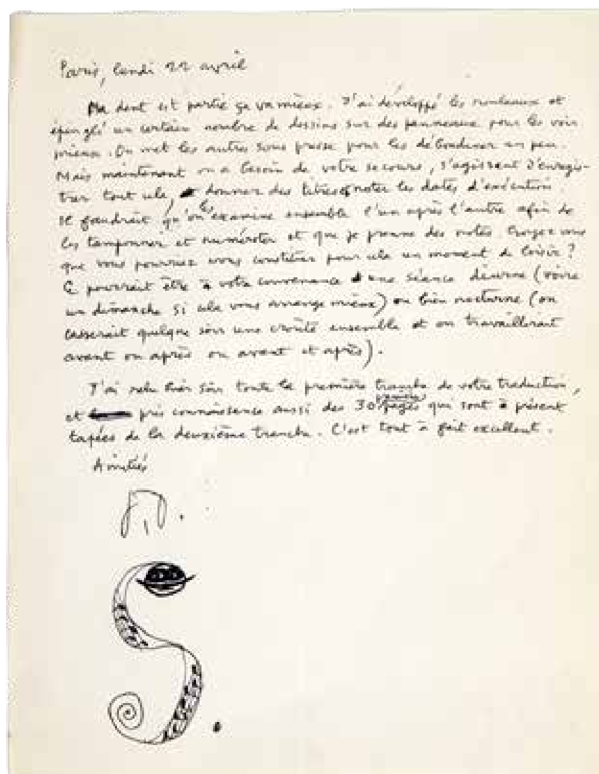
Elle s'insère dans la deuxième phase de l'activité de Dubuffet consacrée à l'Art brut, après la première époque héroïque des années 1940, lorsque l'artiste (qui aurait détesté qu'on le qualifie d'artiste) avait repris ses travaux de peinture. L'année 1964 est justement celle de la grande exposition Dubuffet au Palazzo Grassi, dans le cadre de la Biennale de Venise.

Peintre iconoclaste et irrévérencieux, écrivain et pamphlétaire aussi estimé que craint par les milieux culturels *mainstream* – ceux des « *professionnels de la profession* », dirait Godard –, Dubuffet est aussi, depuis les années 20, un collectionneur acharné d'artistes irréguliers et psychopathes. Ses premiers maîtres à penser dans ce domaine furent, dès 1923, deux psychiatres hors normes : l'Allemand Hans Prinzhorn et le Suisse Walter Morgenhalter, les pionniers incontournables de ce que l'on nommera ensuite Art brut.

Mais revenons à cette correspondance. Après un long exil américain, la collection Dubuffet s'installe à Paris, en 1962, au 137 de la rue de Sèvres, siège de la Fondation Dubuffet. Dès l'année suivante, les achats reprennent et une nouvelle série de publications prend son essor.

C'est dans ce cadre que Dubuffet décide de faire enfin traduire en français la monographie que le Dr Morgenhalter avait consacrée en 1921 à Adolf Wölfli, ouvrage qui avait fortement contribué à susciter la vocation « brutiste » avant la lettre du jeune peintre autodidacte.

Wölfli, c'est la légende de l'*Art brut* à lui tout seul : une œuvre puissante et obsessionnelle traversée par l'alcool, la maladie, le crime et un mysticisme délirant qui font du peintre-graphomane suisse le plus emblématique des « comédiens-martyrs » de l'anti-art.


Paris, lundi 22 avril

Ma dent est partie ça va mieux. J'ai développé les rouleaux et épinglé un certain nombre de dessins sur des panneaux pour les voir mieux. On met les autres sous presse pour les déboudiner un peu. Mais maintenant on a besoin de votre secours, s'agissant d'enregistrer tout cela, donner des titres et noter les dates d'exécution. Il faudrait qu'on les examine ensemble l'un après l'autre afin de les tamponner et numéroter et que je prenne des notes. Croyez-vous que vous pourrez vous constituer pour cela un moment de loisir ? Ce pourrait être à votre convenance une séance diurne (voire un dimanche si cela vous arrange mieux) ou bien nocturne (on casserait quelque soir une croûte ensemble et on travaillerait avant ou après ou avant et après).

J'ai relu bien soin toute la première tranche de votre traduction, et pris connaissance aussi des 30 premières pages qui sont à présent tapées de la deuxième tranche. C'est tout à fait excellent.

Amitiés

J.D.

Mais les temps ont changé. Herr Morgenhalter, qui vit à Berne, n'est pas bien vaillant – il est né en 1882 et mourra en avril 1965, peu de temps après la publication de la traduction française de son livre –, Dubuffet a mal au dos, aux dents, et ne fait que travailler à ses toiles et à ses sculptures, si nouvelles, qui lui prennent tout son temps… C'est Henri-Pol Bouché qui s'y colle.

C'est là que la correspondance trouve tout son intérêt. Débordé et ankylosé, mais passionné, maculé de peinture, sautant d'un correspondant à l'autre, Dubuffet rédige, de janvier 1963 à septembre 1964, un « Bulletin de la Grande armée art-brutienne » occupée sur le front Wölfli, front de la plus grande importance, car Dubuffet tient beaucoup à ce que le livre fondateur de Morgenhalter paraisse en français (ce sera chose faite en octobre 1964).

Dans ces missives, Dubuffet définit les taches de son traducteur-collaborateur, marque les positions conquises et celles à atteindre, organise les voyages et les séances de travail, met au point des questions de chronologie et d'iconographie, s'inquiète des progrès de la maquette confiée à l'excellent Louis Barnier de l'Imprimerie Union, encourage le pauvre Bouché – pour lequel il invente des affectations et des surnoms désopilants – par des pitreries germanophones ponctuées de petites anecdotes sur son quotidien de peintre, sculpteur, écrivain, animateur et collectionneur surmené. Il y a d'ailleurs des allusions aux activités de la *Compagnie de l'Art brut,* rebaptisée pour l'occasion « Gross gross klan de l'Art Brut… »

Le tout composé au fil de la plume ou du clavier avec cette langue inimitable, simple, gaie, souple, inventive, gouailleuse, humoristique, gourmande, si française – mais du côté de Rabelais –, qui fait de Dubuffet l'un de nos écrivains les plus précieux et les plus secrets.

9 petits dessins à la plume de Jean Dubuffet émaillent cette correspondance.

Il s'agit toujours d'un monogramme historié apposé à la signature, un *S* gidouillé, *S* comme *Satrape* – car Dubuffet est encore pataphysicien : élu par le Collège le 23 mars 1960, il démissionnera en janvier 1966 –, initiale pourvue tour à tour d'une partition, d'un petit animal affectueux, d'une lune zoomorphe, d'un serpentin musical… Le *S* qui achève la lettre datée du 27 avril 1964, plus large et gras, est entièrement hachuré et facilement identifiable : c'est déjà l'*Hourloupe*, qui va défrayer la chronique à Venise quelques semaines plus tard.

On joint :

1 carte postale et 4 lettres autographes signées du Dr Morgenhaler à Henri-Pol Bouché. – 1 lettre dactylographiée signée des organisateurs de la Biennale de Venise invitant Bouché à l'exposition de *L'Hourloupe,* à Palazzo Grassi. – 2 reproductions photographiques de l'écriture d'Adolf Wölfli (probablement réalisées par Bouché à Berne). – 3 exemplaires du catalogue des Publications de la *Compagnie de l'Art brut* annonçant l'ouvrage, imprimés par *Union* sur papier jonquille. – Le petit livret publicitaire remis à Bouché à l'Hotel Savoy lors de sa première visite au Dr Morgenhalter à Berne en 1963 (28 francs, chambre 116). – Un exemplaire de la version française de la monographie du Dr Morgenhalter, préfacée par le traducteur (*Compagie de l'Art brut,* 1964, fasc. 2).

24.

DU HALDE, Jean-Baptiste

Description (…) de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise.

Paris, P. G. Le Mercier, 1735.

4 forts volumes in-folio (427 x 282 mm) ; vélin rigide ivoire, dos à nerfs, pièces de titre et de tomaison de veau marron, tranches rouges *(reliure de l'époque).*

28 000 €

Édition originale du premier ouvrage exhaustif consacré à la Chine.

L'auteur, le père Jean-Baptiste Du Halde (1674-1743), fut chargé par ses supérieurs de recueillir, ordonner et publier le contenu des lettres écrites par les missionnaires de la Société de Jésus envoyés dans les pays étrangers, et notamment en Chine.

Sa vaste compilation, remarquablement illustrée, renferme une masse impressionnante d'informations géographiques, historiques, chronologiques, politiques et physiques sur l'Empire chinois et les contrées limitrophes.

L'illustration, très riche et finement gravée, se compose de 65 grandes planches hors texte, soit : 43 cartes doubles ou dépliantes (dont 3 avec limites coloriées), 15 planches (dont 8 doubles et 2 dépliantes) et 7 plans de villes (numérotés I-VII).

Les cartes donnent la description de la Chine et de ses provinces, de la Tartarie, de la Corée, de la Sibérie et du Tibet. Les planches évoquent différents aspects de la nature et de la civilisation chinoises : cérémonies officielles, botanique, pêche, sceaux, costumes, industrie, etc.

L'ouvrage contient la première description de l'Alaska.

« First book describing any part of Alaska, containing a synopsis of Bering's unpublished report of his first voyage of 1728 » (Howes). – « The first French folio edition of 1735 is the most desirable and significant » (Lada-Mocarski).

Agréable exemplaire en vélin du temps.

Vélin un peu taché, des cahiers roussis, taches et piqûres éparses, galeries de ver dans la marge supérieure de quelques feuillets du tome II ; sans le faux-titre du tome IV.

Provenance : Michel Joseph Hyacinthe Lallemant de Betz (1693-1773), fermier général ; sa collection d'estampes est entrée au Cabinet des estampes de la Bibliothèque royale en 1753.

Références : Cordier *(Sinica),* 46-48. – Lust 12. – Sommervogel IV, 35-36. – Howes D-546. – Lada-Mocarski *(Alaska),* n° 2. – Alden & Landis 735/87.

24.

24.

25.

DUTOURD, Jean

Les Taxis de la Marne.

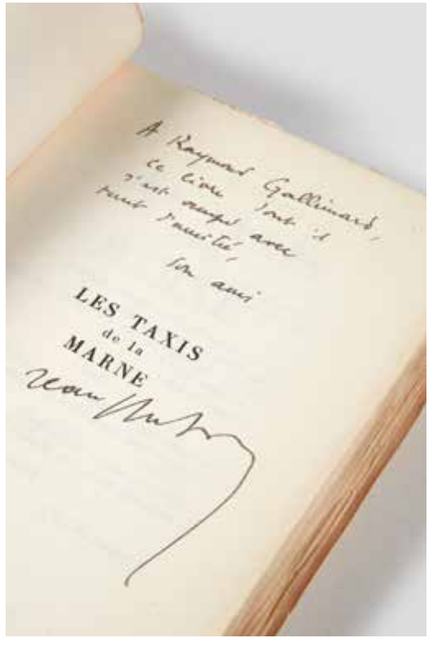
Paris, Gallimard, 1956.

In-12 (187 x 121 mm) de 275-(5) pp. ; broché, couverture imprimée en rouge et noir, non rogné, en grande partie non coupé.

1 800 €

Édition originale.

Célèbre et brillant essai littéraire dans lequel l'auteur restitue et prolonge ses réflexions de prisonnier de guerre (capturé pendant la débâcle, il s'évada du stalag après un mois d'emprisonnement) par une analyse impitoyable du « caractère gaulois » et de la décadence de la quatrième République, instruisant ainsi le procès de plus d'un demi-siècle de vie nationale.



Un des 15 exemplaires de tête sur Hollande, celui-ci un des 5 hors commerce (justifié « C »).

Envoi de Jean Dutourd sur le faux-titre :

A Raymond Gallimard,
ce livre dont il
s'est occupé avec
tant d'amitié,
son ami
Jean Dutourd

Raymond Gallimard (1883-1966), responsable commercial et financier de la célèbre maison d'édition à partir de 1921, est le frère de Gaston Gallimard (1881-1975), et par conséquent le grand-oncle d'Antoine Gallimard, qui dirige toujours le groupe familial.

Prière d'insérer joint (septembre 1956).

Dos légèrement ridé, deux infimes déchirures en bordure du premier plat.

26.

FABRIS, Salvatore

De lo Schermo, o vero, Scienza d'arme. Di Salvator Fabris Capo dell'Ordine dei sette cori.

Copenhague, Heinrich Waltkirch, 1606.

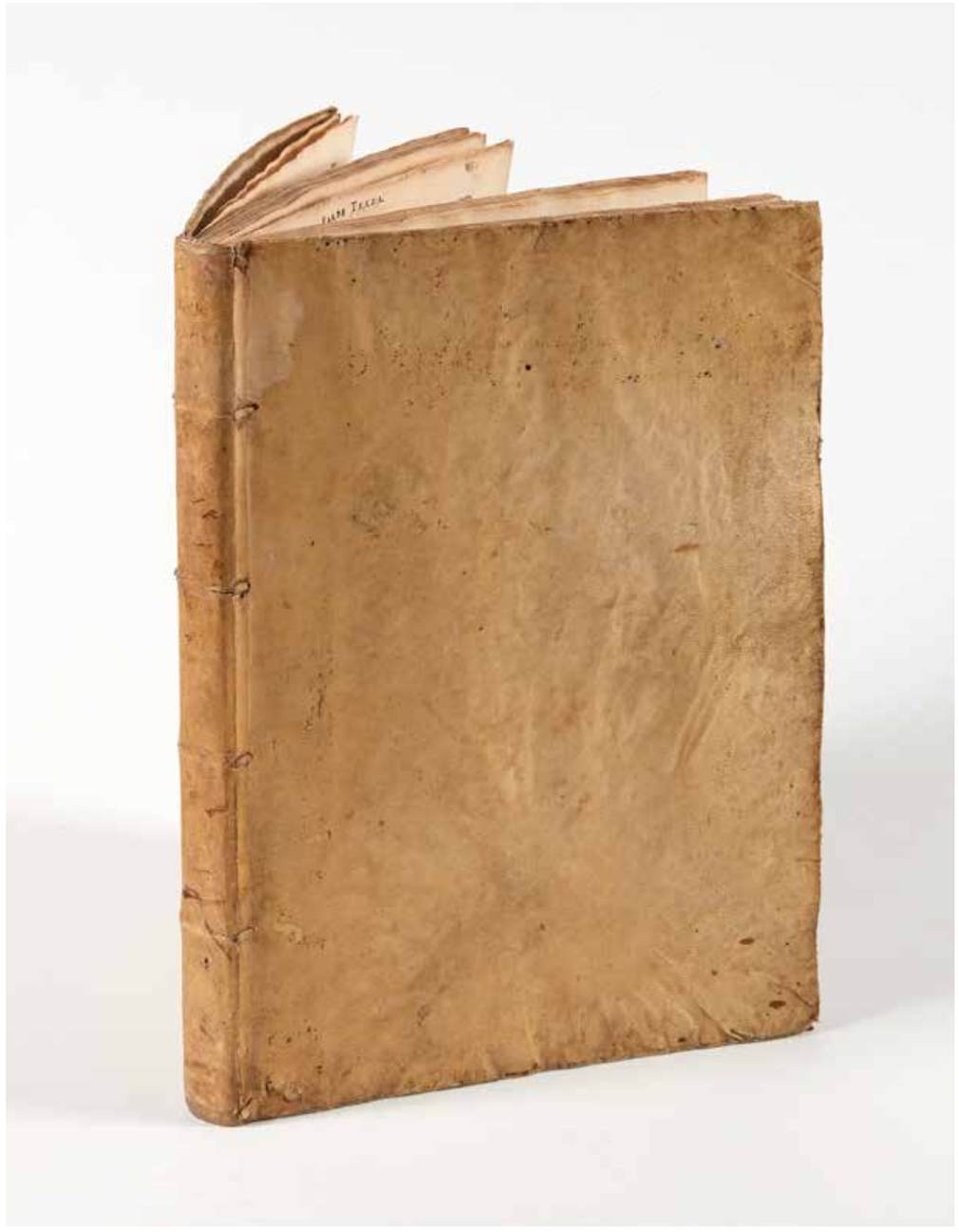
In-folio (330 x 222 mm) de (6), 256, (2) pp. ; vélin souple ivoire, dos muet *(reliure de l'époque).*

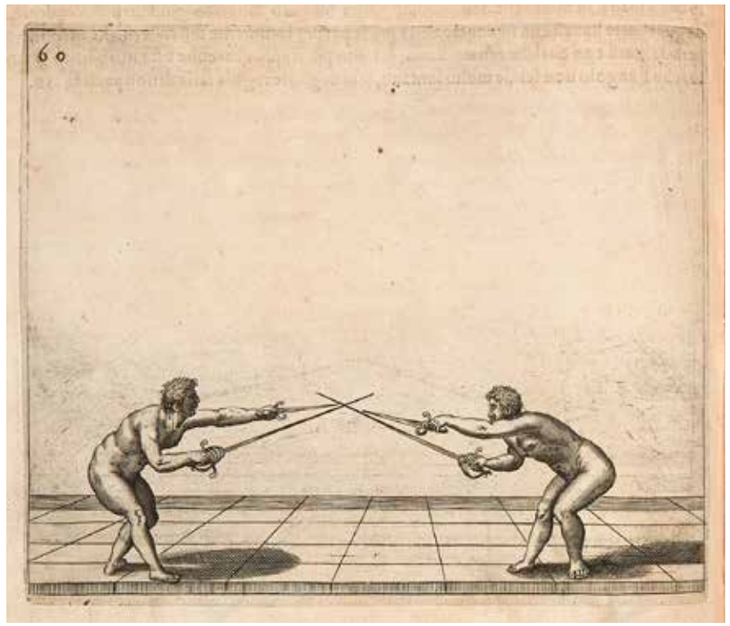
15 000 €

Édition originale.

Un classique de l'âge d'or de l'escrime italienne, somptueusement illustré.

Il est orné de 194 figures gravées sur cuivre, soit : un titre avec encadrement grotesque, une grande planche d'armoiries richement encadrée, un portrait en ovale de Christian IV du Danemark entouré de figures allégoriques et un portrait de Salvatore Fabris, le tout gravé par Nicolaus Andrea de Flensburg (titre et portraits) et Jan van Haalbeeck (armoiries). Les 190 figures techniques à mi-page, gravées par Francesco Valesio, montrent autant de positions pratiquées par des escrimeurs représentés dans leur plus simple appareil. Des lettrines et des bordures gravées sur bois complètent l'illustration.





« *Il Seicento fu l'epoca della più vasta applicazione dei precetti schermistici. Basta leggere le cronache di tale secolo per constatare come ovunque si duellasse ; onde non fa meraviglia che nel 1617 Padova decretasse splendidi funerali a Salvatore Fabris, e nel 1676 gli erigesse nella chiesa del Santo, nella quale era stato sepolto, un ricco monumento. Il Fabris, padovano, aveva trascorso gran parte della sua vita alla corte di Copenaghen, come maestro d'armi di Cristiano IV. A 62 anni pubblicò De lo Schermo ovvero scienza d'arme (Copenaghen 1606), con meravigliose incisioni su rame… Il Fabris non fu un innovatore, ma un continuatore preciso dei migliori teorici della scherma italiana. Ammaestrato dall'esperienza, egli tende a far scomparire nell'esercizio della spada, arma destinata a colpire più di punta che di taglio, tutte le azioni che sul taglio si basano, e le riduce a due. Segue il «segno» secondo i precetti del Marozzo ; precisa i gradi della spada, adibendo la parte verso il tallone alle parate ; considera la parte mediana inefficace contro i tagli, mentre giudica cattiva la punta per la difesa, eccellente, invece, nell'offesa, ecc.* » (Enciclopedia italiana).

Les spécialistes et bibliographes de l'escrime ont souligné l'importance et la qualité du traité de Salvatore Fabris (1544-1618), tout comme l'excellence de son iconographie.

« Salvator Fabris a été un chef d'école très répandu : son ouvrage, dont on connaît cinq éditions et traductions, est remarquable, tant par ses gravures que par le développement important qu'il a su donner à ses théories » (Vigeant). « *The extraordinary work which he published towards the end of a life devoted to his profession, embodies practically the whole of the science of fence as it was understood in the latter part of the sixteenth century* » (Egerton Castle).

Quelques rousseurs, réparation au coin inférieur droit du premier feuillet (titre), petits manques de papier au même coin des trois feuillets suivants, quelques feuillets légèrement froissés ou effrangés (le papier, un vergé fin, est très fragile). Annotations anciennes en italien, à l'encre brune, dans la marge extérieure de la page 3.

Séduisant exemplaire dans son élégante et sobre reliure en vélin, contemporaine de l'ouvrage.

Vigeant, *La Bibliographie de l'escrime ancienne et moderne*, 1882, pp. 55-56.

27.

FERRY, Jean

Fidélité. Scénario précédé d'une lettre de H.-G. Clouzot.

Paris, Arcanes, Collection « Ombres blanches », 1953.

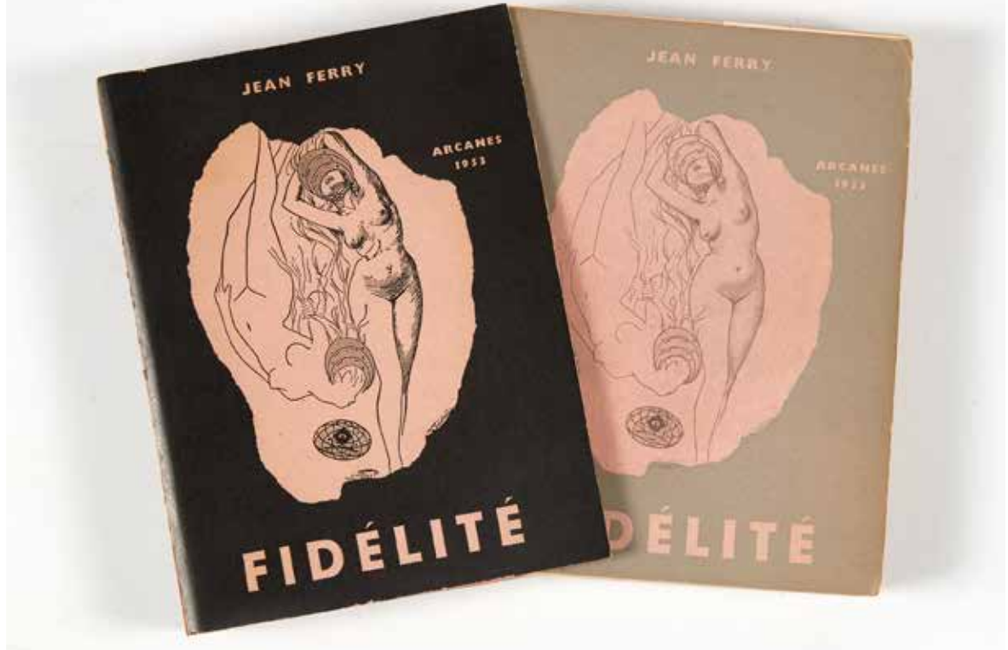
In-8 (190 x 140 mm) de 172-(4) pp. et 7 planches hors texte ; broché, couverture illustrée dans les tons gris et rose, non rogné.

2 000 €

Édition originale.

Ce scénario dû à Jean Ferry (1910-1974), l'inimitable auteur du *Tigre mondain* et de l'irremplaçable Étude sur Raymond Roussel, ne fut jamais tourné.

La préface de Henri-Georges Clouzot reproduit en fac-similé la lettre que le réalisateur envoya à Jean Ferry du Carlton (Cannes). Les photographies hors-texte sont les portraits d'acteurs et d'actrices qui auraient pu interpréter *Fidélité*, dont Pierre Fresnay, Stroheim et Alain Cuny. Au cinéma, Ferry fut notamment le collaborateur de Carné, Clouzot *(Quai des Orfèvres),* Freda, Buñuel *(Cela s'appelle l'aurore),* Malle *(Vie privée)* et Franju *(La Faute de l'abbé Mouret).*



Un des quelques exemplaires sur arches réservés à l'auteur, à ses amis et à ses collaborateurs, celui-ci nominatif, imprimé pour Claudie et Charles Spaak, et enrichi de cet envoi :

A Claudie et Charles Spaak,
est-il besoin de dire avec
quelle amitié ?
J. Ferry
7/53

On a monté au début du volume la lettre autographe signée de Jean Ferry à Charles Spaak (1903-1975) accompagnant l'envoi de *Fidélité,* datée de « Mardi 21 [1953] » (1 page in-8 à l'encre verte, comme l'envoi). Le célèbre scénariste belge Charles Spaak venait d'écrire, avec Jacques Feyder, le scénario du *Grand Jeu* de Robert Siodmak (ce dernier est d'ailleurs cité dans la lettre comme un des futurs destinataires de l'ouvrage).

La belle couverture de Max Ernst et Dorothea Tanning est en double état.

Cette composition surréalisante est en effet doublée d'une épreuve comportant des variantes par rapport à l'état définitif, et recouvrant le volume à la manière d'une chemise.

Traces d'usure et petites fentes à la couverture supplémentaire.

28.

FLAUBERT, Gustave

Trois contes. Un cœur simple. La Légende de Saint-Julien l'Hospitalier. Hérodias.

Paris, G. Charpentier, 1877.

In-12 (183 x 115 mm) de (4), 248, (1) pp. et 1 f. blanc ; demi-percaline prune chinée de blanc, pièce de titre de basane verte, non rogné *(reliure légèrement postérieure).*

10 000 €

Édition originale.

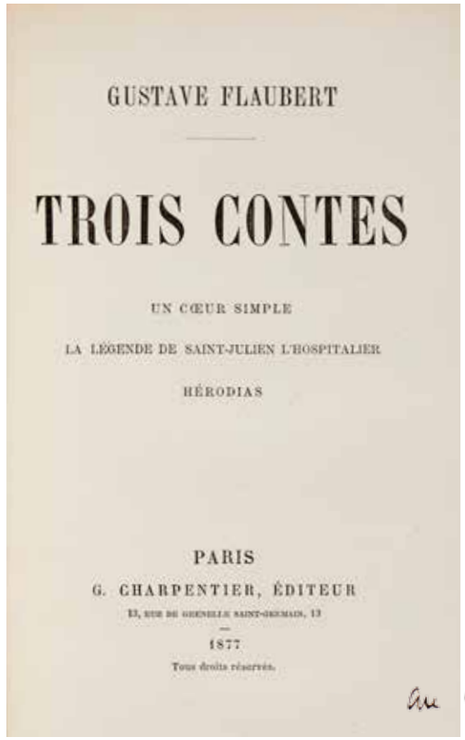
Intéressant envoi de Flaubert à Jules Massenet.

Au compositeur Massenet
Gustave Flaubert
amicitiae cupidus

Bien que ce « désir d'amitié » ne se soit apparemment pas concrétisé par une relation suivie, cette brève dédicace marque une date importante dans l'histoire des correspondances entre la littérature, la musique et les arts scéniques à la veille de la révolution symboliste.

C'est à la fin de l'année 1877 que l'éditeur musical Tito Ricordi proposa à Massenet d'adapter le dernier des *Trois contes* de Flaubert, publiés peu de temps auparavant. Le sujet se prêtait mieux que le réalisme sévère de « Un cœur simple » ou la tapisserie médiévale de la « Légende de Saint-Julien l'Hospitalier » à l'élaboration d'un opéra dans lequel les feux du romantisme finissant se teinteraient des nuances délicates de l'aube décadente.

Dès le mois d'août de l'année suivante, Massenet entreprit de mettre en musique le livre de Paul Milliet et Henri Grémont (pseudonyme de l'éditeur musical Georges Hartmann). La version originelle, en trois actes et cinq tableaux – entrecoupés de nombreuses danses – fut représentée pour la première fois à Bruxelles, au Théâtre de la Monnaie,


GUSTAVE FLAUBERT

TROIS CONTES

UN CŒUR SIMPLE

LA LÉGENDE DE SAINT-JULIEN L'HOSPITALIER

HÉRODIAS

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

1877

Tous droits réservés.

Au compositeur Massenet
Gustave Flaubert
amicitiae cupidus.

le 19 décembre 1881. Une version italienne fut donnée à la Scala de Milan le 23 février 1882. Ce n'est que pour la représentation parisienne de 1884 que Massenet modifiera la structure de son œuvre, qui atteindra dès lors son format définitif : quatre actes et sept tableaux.

La voie était désormais ouverte : Huysmans, Mallarmé, Oscar Wilde et le duo Strauss-Hofmannsthal, entre autres, pouvaient désormais donner corps à leur propre *Salomé* en surfant sur la vague engendrée par Flaubert, qui, mort le 8 mai 1880, ne put assister au triomphe du premier opéra inspiré par son petit chef-d'œuvre.

Il reste tout de même une trace écrite de l'intérêt de Flaubert pour Massenet : le 12 février 1877, l'auteur de *Trois contes* écrit à son ami Tourgueneff : « N. B. Y aurait-il un moyen d'assister à la répétition de *Massenet* ? ». Il s'agissait du *Roi de Lahore,* opéra en cinq actes et six tableaux, sur un livret de Louis Gallet, créé à l'Opéra le 27 avril 1877 (*Correspondance,* V, Bibliothèque de la Pléiade).

Agréable exemplaire, grand de marges ; l'envoi est inscrit au recto d'un feuillet blanc précédant le faux-titre ; la pièce de titre est un peu frottée.

29.

FLAUBERT, Gustave

Lettre autographe signée [à Edmond Laporte].

Datée : « Concarneau, Hôtel Sergent, samedi 2 octobre 1875. 6h. » ; 3 pages in-8, tampon aux initiales d'Edmond Laporte.

4 500 €

Belle lettre, à la fois intime et littéraire.

Flaubert, qui s'adresse à son grand ami Edmond Laporte (1832-1906), évoque en premier lieu la liquidation de la société Commanville et Cie dont il était commanditaire à hauteur de 150 000 francs. Créée au début de l'année 1875, la société venait d'être mise en liquidation le 1er octobre de la même année.

> *Bien que plus calme, je ne suis pas encore fort gai. D'hier, seulement, la liquidation est signée et jusque-là, je n'étais pas sans inquiétude. Enfin, c'est fini. Reste à savoir comment vivre ? Mais vous connaissez aussi bien mes chagrins puisque vous les avez partagés. Il est donc inutile que je vous en re-embête de nouveau.*

Après avoir évoqué son quotidien, Flaubert parle travail, et annonce notamment la reprise de la rédaction du premier des *Trois contes* :

> *Mes travaux littéraires se bornent à la lecture du « Siècle » & « Le Temps ». La semaine prochaine, cependant, je veux me mettre à écrire un petit conte, pour voir si je suis encore capable de faire une phrase ! – Sérieusement, j'en doute. Je crois vous avoir parlé de St Julien l'hospitalier. C'est cette histoire-là que je me propose de coucher par écrit. Ce n'est rien du tout & je n'y attache aucune importance.*

Il revient ensuite sur la société qui l'entoure et la vie provinciale :

> *J'ai des voisins qui ne parlent absolument que chasse et sardines. (…) Avant-hier, j'ai vu durer l'examen d'un fusil pendant deux heures. Un de ces messieurs venait de l'acheter, & tout le monde l'a manié & épaulé. A un moment, la servante est entrée. Alors on l'a couchée en joue. « Je vais te tuer ». C'était charmant. Ils sont ici une société de sardineurs qui passent régulièrement au moins 6 heures par jour au café. La Bêtise humaine est un gouffre sans fond, & l'océan que j'aperçois de ma fenêtre, me paraît bien petit à côté. Renseignement sur le cimetière de Concarneau. Les gens pieux déposent au bord des tombes des vases d'eau bénite, que l'on recouvre avec des coquilles. J'ai vu parmi ces vases un pot à l'eau, un bol à café au lait & un moutardier. C'est derrière le cimetière qu'ont lieu les rencontres obscènes. On ne m'y rencontrera pas, pour bien des raisons. Les femmes sont atroces et mon Laporte serait obligé de rengainer sa betterave. Cependant les grands bonnets et les collerettes plissées donnent à quelques-unes un aspect monacal qui ne manque pas de grâce. Votre patriotisme apprendra avec plaisir que sur « ces bords » on est, contrairement aux idées reçues, libres penseurs & républicains. On y déteste Badinguet – à propos vous avez vu de près notre « Bayard ». Est-il vrai que R[aoul] Duval se fâche avec les bonapartistes ? …*

Il conclut en confiant à Laporte qu'il redoute son retour à Paris et l'hiver qu'il devra y passer.

Les premières ébauches de plan de la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* datent de janvier 1844, lorsque Flaubert, qui séjourne chez son père à Rouen, découvre à la fois les vitraux de la cathédrale de Rouen retraçant les épisodes de la légende de Julien et une statuette en pierre du saint dans l'église de Caudebec-en-Caux. Il reprend ses travaux sur saint Julien en mai 1856, après la publication de *Madame Bovary* et les premières corrections de *La Tentation de saint Antoine*, qui devait former un diptyque avec la *Légende*. Cependant, le procès de *Madame Bovary* empêche la réalisation de ce projet, et la *Légende* est remise à plus tard. Ce n'est qu'en 1875, lors d'un séjour estival à Concarneau, alors qu'il peine dans la rédaction de *Bouvard et Pécuchet*, que Flaubert décide de s'accorder une pause et remet sur le métier le récit de Julien, qu'il achèvera le 20 février 1876.

Références : Flaubert, *Correspondance,* Bibliothèque de la Pléiade, IV, 1998, pp. 967-968.

30.

[FOUJITA, Tsugouharu-Léonard & YOUKI, Lucie Badoud, dite]

Flip-book (ou folioscope) représentant Foujita et Youki à la mer.

Paris, « Kinopocket – Opera-Corner, 38 Av.^e de l'Opéra », vers 1925.

Petit livret composé de 140 feuillets photographiques (56 x 89 x 23 mm) tirés d'un film, reliés par des rivets métalliques ; couverture chamois imprimée en noir *(reliure de l'éditeur).*

10 000 €

Précieux livret-souvenir à système montrant le couple Foujita-Youki.

Les deux amants sont représentés en maillot de bain sur une plage, très probablement celle de Deauville : baignade, batailles d'eau et de sable, corps à corps amoureux, bousculades, chutes, effusions, rires, sourires, tendresse…

Tsugouharu-Léonard Foujita (1886-1968) et Lucie Badoud (1903-1966), dite Youki – « neige rose » en japonais, un sobriquet trouvé par Foujita –, sont alors au zénith de la passion. Leur union durera de 1922 à 1928, date de la rencontre avec Robert Desnos, et se transformera en triangle amoureux jusqu'en 1931, année de la séparation définitive entre Youki et le peintre japonais.

Probablement inventé en 1860 par le Français Pierre-Hubert Desvignes, puis breveté en 1868 par le Britannique John Barnes Linnett, le folioscope (ou flip-book) est un jouet optique formé de dessins ou photographies décomposés chronologiquement. Feuilleté rapidement avec le pouce, le carnet procure à l'œil l'illusion du mouvement provoquée par la persistance rétinienne et l'effet phi. Les folioscopes ont précédé et accompagné le développement du cinématographe ; ils sont encore aujourd'hui l'un des procédés pré-cinématographiques les plus connus du grand public.

Émouvante évocation de l'un des couples emblématiques du Montparnasse 1920.

Ce document, probablement unique et longtemps inconnu, était conservé parmi les souvenirs d'un réalisateur ami de Youki Foujita-Desnos. La collection, mise en vente le 18 mars 2017, a fait l'objet de nombreuses préemptions (Bibliothèque Kandinsky, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Archives municipales de Nantes, Bibliothèque municipale de Nantes, Musée d'arts de Nantes…).

Exemplaire complet et bien conservé de ce petit objet chronophotographique.

Les feuillets sont gauchis par la manipulation du livret ; manques au rhodoïd du plat supérieur, mais la mention « Kinopocket » imprimée en noir est présente ; plat inférieur un peu frotté ; le livret n'a pas été numéroté par le fabricant.

31.

FREUD, Sigmund

Zur Psychopathologie des Alltagslebens (Über Vergessen, Versprechen, Vergreifen, Aberglaube und Irrtum)… Dritte, vermehrte Auflage.

Berlin, Verlag von S. Karger, Karlstrasse 15, 1910.

In-8 (250 x 163 mm) de 149 pp. et 3 pp. de catalogue de l'éditeur ; broché, couverture grise imprimée, conservé dans un emboîtage moderne de toile bleue.

9 000 €

Troisième édition augmentée.

L'un des très grands livres de Freud, celui par lequel la psychanalyse conquît le public cultivé étranger à la médecine et à la psychiatrie.

L'ouvrage, dont la première édition parut à Berlin chez S. Karger en 1901, exposait l'existence et la dynamique de l'inconscient à travers ces « ratés du refoulement » que sont les actes manqués dans la vie quotidienne : oublis de noms propres, *lapsus linguae,* souvenirs écran, erreurs de lecture et d'écriture, méprises, maladresses, actes symptomatiques…

La première édition française de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* ne vit le jour qu'en 1922, par les soins de Samuel Jankélévitch.

Précieux exemplaire portant, en haut du titre, cet envoi de l'auteur :

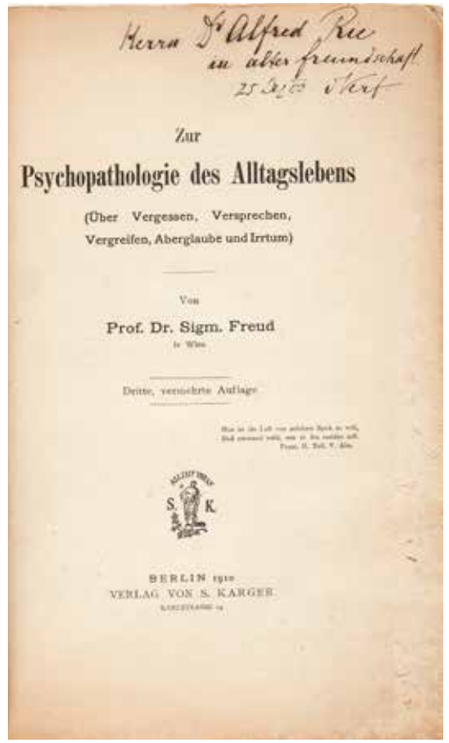
Herrn Dr Alfred Rie
In alter Freundschaft
25 Dec. [19]00 d. Verf.

Le dédicataire était le frère du Dr Oskar Rie, grand ami de Freud et pédiatre de ses enfants. Comme son frère, Alfred Rie participait en compagnie de Freud aux soirées de jeux de cartes qui se tenaient dans l'habitation du Prof. Leopold Konigstein (Cf. Norman).

Couverture un peu insolée et froissée, petit manque au coin supérieur du premier plat, dos refait sur lequel on a collé des fragments du titre original.

Provenance : Haskell F. Norman, avec son ex-libris (Norman Cat. F46).

Références : Élisabeth Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre,* 2014, p. 131.


Herrn Dr Alfred Rie
in alter freundschaft
25 Dec 00 d. Verf.

Zur

Psychopathologie des Alltagslebens

(Über Vergessen, Versprechen, Vergreifen, Aberglaube und Irrtum)

Von

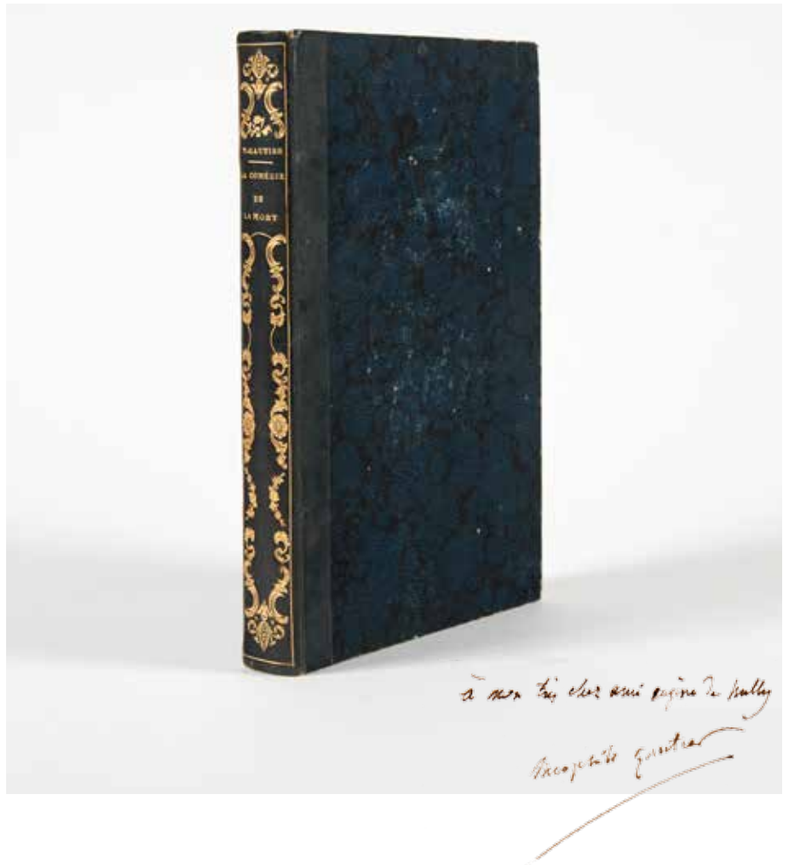
Prof. Dr. Sigm. Freud

in Wien

Dritte, vermehrte Auflage

S K

BERLIN 1910
VERLAG VON S. KARGER



32.

GAUTIER, Théophile

La Comédie de la mort.

Paris, Desessart, 1838.

In-8 (219 x 145 mm) de 1 frontispice et (4)-375-(3) pp. ; demi-veau vert foncé, dos lisse orné en long de rinceaux et fers floraux dorés, tranches mouchetées *(reliure de l'époque).*

5 000 €

Édition originale.

L'un des grands recueils de Théophile Gautier, ultra-romantique, mélancolique et macabre. Ces noces d'Éros et de Thanatos inspirèrent à Hector Berlioz son célèbre cycle de six mélodies intitulé *Les Nuits d'été* (1842).

Bien complet du frontispice de Louis Boulanger gravé sur bois par Lacoste jeune.

Envoi autographe signé de Gautier en haut du faux-titre :

A mon très cher ami Eugène de Nully

Théophile Gautier

Ancien condisciple de Gautier au lycée Charlemagne avec Gérard de Nerval, Eugène Nully était secrétaire interprète, attaché au ministère de la Guerre, division Algérie. Il fut l'un des auteurs du *Dictionnaire français-berbère* publié en 1844.

Bel exemplaire, grand de marges et finement relié ; quelques pâles rousseurs.

Jean Genet et le Black Power

33.

GENET Jean

Lettre autographe signée à Antoine Casanova.

Versailles, [août 1971].

1 page et demie in-4, avec enveloppe.

1 800 €

Belle lettre de soutien aux prisonniers politiques du Black Panther Party.

Adressée à l'historien communiste Antoine Casanova (1935-2017), elle a été écrite peu de jours après l'assassinat de George Jackson. Genet y évoque, entre autres, Angela Davis, Bobby Seale, David Hilliard et le projet d'un livre collectif qui ne vit jamais le jour.

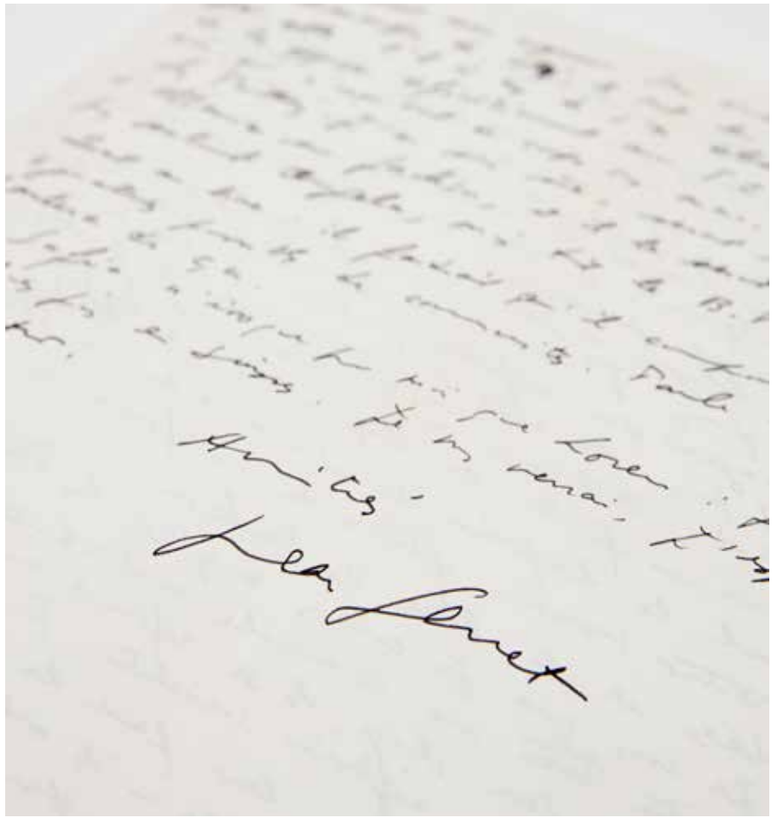
> *Historien, mieux que moi vous savez que les Bulgares sont les descendants – et peut-être les héritiers des Boulgres. Connaisseur du langage et des mœurs, mieux que moi vous savez qui furent les Boulgres – ou les Bougres – et ce que ce dernier mot signifie dans l'argot du siècle dernier. Vous n'êtes pas revenu de Bulgarie : j'espère que vous n'êtes pas la victime de leurs anciennes pratiques. Cela pour blaguer un peu.*

Il aurait aimé le rencontrer, mais il quitte Paris.

> *Le livre qu'on envisageait pour défendre Jackson, l'idée ne vous en déplaisait pas. La mort (l'assassinat) de Jackson change tout. Allanic a très bien – et il fut le seul en France – parlé du coup monté contre Jackson par le personnel de la prison de San Quentin. En attaquant la version flicarde californienne, il défendait les idées et le livre de Jackson. Je crois que je connais assez bien les Panthères Noires. Peut-être selon une démarche maladroite, mais sans s'être trompé dans leur choix, ils se réfèrent au marxisme et se dirigent vers une réflexion socialiste. Je pense qu'il ne faut pas les négliger, pas leur faire le coup du mépris. Peu à peu – et par à-coups – ils vont vers vous : ne les repoussez pas. L'aide que vous accordez à Angela, il ne faudrait pas la refuser à David Hilliard (emprisonné pour 8 ans)*

ni à Bobby Seale, ni aux Panthères en général. Moins ils se sentiront isolés – et le Parti Communiste sait à quel point l'isolement fait faire des conneries – et plus ils penseront avec vigueur. Sans doute, pas de leçons à donner. Par beaucoup de côtés, ils sont des Amériques et gâchés par elle. C'est à eux de s'en débarrasser. Mais il serait faux de les opposer définitivement au P. C. américain, même noir, qui a reçu tant de coups sous Mac-Carthy (Joë). Les Panthères, j'en suis sûr, seront sensibles aux articles d'Allanic sur Jackson, et ils le seront si vous ne défendez pas seulement Angela, mais tout le B. P. P. Quant au livre : il faudrait qu'il comporte le plus de signatures possibles de communistes. Paule Thévenin vous parlera de ça.

Références : Jean Genet, « Après l'assassinat » in : *L'Ennemi déclaré,* Paris, Gallimard, 1971. – Nathalie Fredette, *Figures baroques de Jean Genet*, Presses universitaires de Vincennes, 2001, p. 73 *passim*.



34.

GÖDELMANN, Johann Georg

Disputatio de Magis, veneficis, maleficis et lamiis.

Francoforti ad Moenum [Frankfurt am Main], Christophorus Corvinus, 1584.

[Relié à la suite de :]

QUINTILIANUS, Marcus Fabius.

Oratoriarum Institutiionum lib. XII.

Paris, Simon de Colines, 1541.

In-4 de (32) pp. *(Gödelmann)* et (8)-251 pp. *(Quintilianus)* ; maroquin havane, dos à cinq nerfs, compartiments ornés de semés de fleurs de lys, plats recouverts d'un semé de fleurs de lys de plus grand format, grandes armes frappées au centre, roulette et dentelle en encadrement, coupes ornées, tranches dorées *(reliure du milieu du XVIIe siècle).*

4 500 €

édition originale, très rare.

Un grand texte juridique sur les procès en sorcellerie et l'usage de la torture.

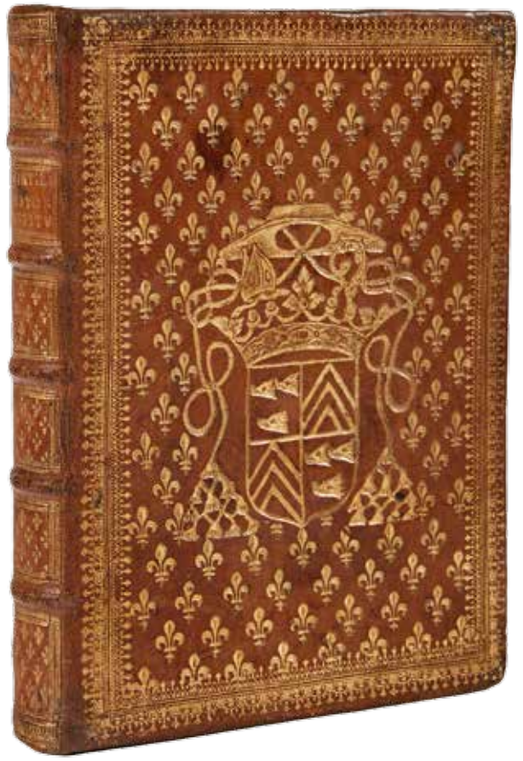
En 1584, le juriste et diplomate allemand Johann Georg Gödelmann (1559-1611), professeur à l'université de Rostock, fut chargé d'élaborer un nouveau code juridique destiné à réglementer les procès en sorcellerie. Le débat préalable *(Disputatio)* le vit aux prises avec Mark Burmeister, un fervent adepte de Jean Bodin qui préconisait, comme l'auteur de *La Démonomanie des sorciers* (1580), le système de la délation et l'emploi de la torture pour obtenir des aveux.

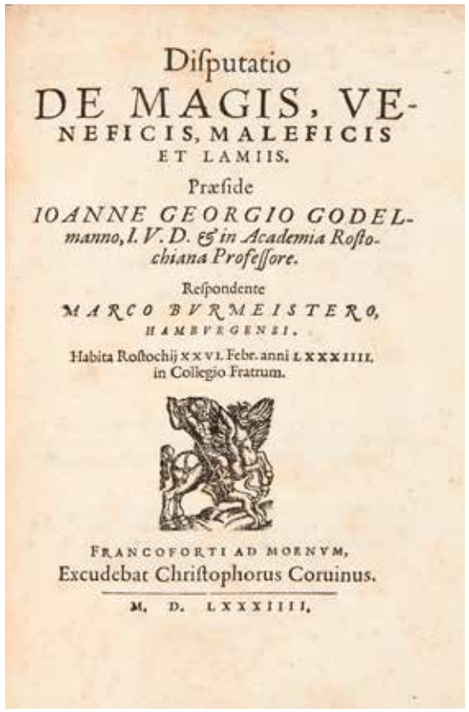
Gödelmann, plus proche des idées modérées d'un Jean Wier (ou Weyer) – le farouche contempteur de la chasse aux sorcières –, exposa ses arguments le 26 février 1584 en présence de son contradicteur. Son texte, divisé en 80 articles, fait l'objet de ce mince volume.

L'auteur commence par distinguer trois catégories parmi les accusés – les magiciens *(magi),* les empoisonneurs *(venefici)* et les sorciers *(lamiae)* – avant de donner le détail des peines calculées en fonction de la nature et de la gravité du délit. Au passage, il dénonce de nombreuses erreurs judiciaires commises, en Allemagne, par manque de discernement, ou suite à un usage abusif de la « question ».

Dans les articles XXV et XXVI, l'auteur soulève le problème des maladies mentales et de la « mélancolie », trop rarement abordé lors des procès en sorcellerie. Il demande un jugement approprié, prône la tempérance des inquisiteurs et, surtout, s'oppose à la pratique de la torture considérée comme un moyen unique pour obtenir la confession du condamné : « Confessio est mutila & nullus ponderis, quia cruciatibus torturae intolerabilibus expressa » (cf. article LVII).

« Gö*delmann argued strenuously against abuse of torture and in favor of cautious procedures, (....) but he was not such an opponent as Weyer. He was crucial in the process of restructuring the insanity process defense »,* écrit Midelfort, qui affirme que cette *Disputatio* annonce, avec sept ans d'avance, les thèses soutenues par l'auteur dans son traité de sorcellerie publié en 1591, *Tractatus de Magis,* ouvrage mis à l'Index en 1596. C'est peut-être à cause de cette





Disputatio
DE MAGIS, VENEFICIS, MALEFICIS ET LAMIIS.
Præside
IOANNE GEORGIO GODELmanno, I. V. D. & in Academia Rostochiana Professore.
Respondente
MARCO BVRMEISTERO, HAMBVRGENSI.
Habita Rostochij XXVI. Febr. anni LXXXIIII. in Collegio Fratrum.

FRANCOFORTI AD MOENVM,
Excudebat Christophorus Coruinus.
M. D. LXXXIIII.

condamnation que la *Disputatio* de 1584 a été « cachée », dans cet exemplaire, à la suite des *Institutions oratoires* imprimées par Simon de Colines, peu susceptibles d'être taxées d'hérésie.

Belle reliure exécutée vers 1650, richement ornée, aux armes du comte de Richelieu.

Emmanuel-Joseph de Vignerot, dit le comte de Richelieu (1639-1665), abbé de Marmoutier, était le petit-neveu du Cardinal. Il avait formé une collection composée d'ouvrages classiques en éditions rares, qu'il faisait relier par Duseuil. Cf. Guigard, I, 380, et O.H.R., planche 2315, fer 2 (variante).

Autres provenances : « Desaint Jean 1689 », signature entourée de traits de plume sur la première garde. – « Ex libris Gratian Delescolle », manuscrit à la plume sur le titre (« Delescolle » est rayé).

Notes d'études à l'encre noire et brune dans les marges de l'*Institution oratoire* (plusieurs mains) ; auréoles claires dans la marge extérieure de la *Disputatio* ; les premiers et les derniers feuillets du volume sont un peu roussis ; quelques piqûres ; petites restaurations à la reliure.

Références : H. C. Erik Midelfort, *A History of Madness in Sixteenth-century Germany*, p. 215-218. – Renouard (*Colines*), 345. – La *Disputatio de Magis* a échappé aux bibliographes des sciences occultes et de la sorcellerie, qui citent le *Tractatus de Magis* de Gödelmann.

35.

GOETHE, Johann Wolfgang von

Faust. Tragédie.

[Paris, Sautelet, 1823].

In-8 (200 x 122 mm) de VI, 263 pp., 1 f.n.ch. (errata), 1 f. blanc ; demi-chagrin vert, dos lisse, compartiments de filets et listels dorés, tranches mouchetées *(reliure de l'époque).*

15 000 €

Edition originale de la première traduction française du chef-d'œuvre de Goethe.

Elle a été établie par l'érudit et germaniste suisse Friedrich-Albert-Alexandre Stapfer (1802-1892), fils du théologien protestant et homme politique Philippe-Albert Stapfer (1766-1840), un proche de Benjamin Constant et du groupe de Coppet.

Le *Faust [première partie]*, dont Mme de Staël avait déjà publié des passages dans *De l'Allemagne,* parut en 1823 dans le quatrième volume des Œuvres dramatiques de Goethe publiées à Paris, sous la direction de Stapfer, entre 1821 et 1823. Goethe en personne, à qui Stapfer rendit visite au printemps 1827 en compagnie de son ami Jean-Jacques Ampère, lui déclara qu'il était magistralement réussi.

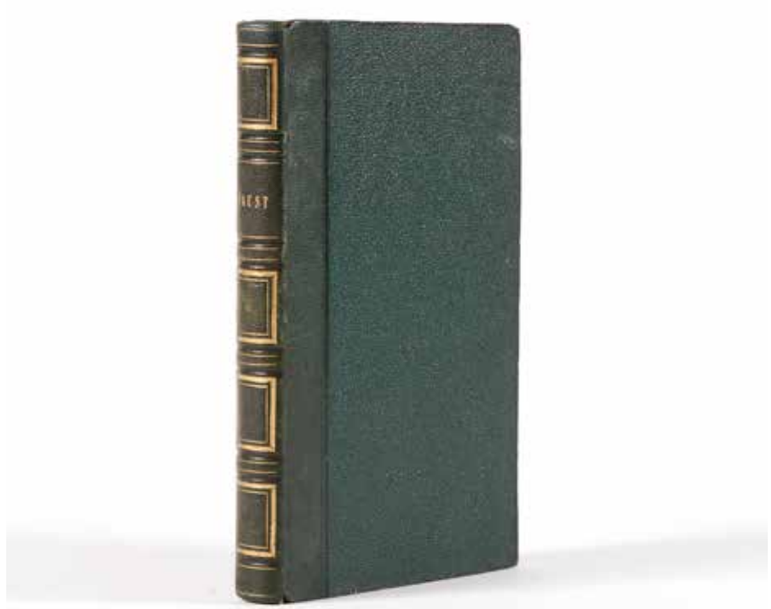
Précieuse émission séparée, avec titre particulier portant cet envoi de Stapfer :

A Monsieur Benjamin Constant

Hommage du traducteur

Dans les années 1820, Benjamin Constant était très proche de la famille Stapfer, et notamment du père d'Albert, le théologien – comme lui protestant, libéral et germanisant – qu'il avait connu en 1801 et qui s'était depuis installé en France.

Ayant repris en 1821 son grand ouvrage sur la religion, laissé longtemps en chantier, Constant resserra les liens avec son vieil ami – tous deux étaient des intimes de Madame de Staël – et obtint un accès illimité à sa très riche bibliothèque historique et théologique, qui nourrira les sept volumes de son gigantesque ouvrage paru de 1824 à 1833.



On ne connaît, sauf erreur de notre part, aucune autre émission séparée du *Faust* extraite de l'édition collective publiée par Sautelet.

La découverte de ce volume est due à un dénommé Édouard Massonneau, qui communiqua sa trouvaille aux Bibliophiles de Guyenne en janvier 1934.

Le feuillet paginé 165/166, qui manquait à cet exemplaire, a été remplacé par un autre feuillet identique, provenant du même tirage.

36.

[GOGOL] – AGIN, Alexander Alexeievitch

Sto risunkov iz sochineniia N. V. Gogolia Mertvye dushi. [Cent dessins d'après l'œuvre de Nikolaï Gogol (*Les Âmes mortes*)].

Saint-Pétersbourg, Imprimerie Eduard Prats, 1846.

In-4 (277 x 210 mm) de 72 planches numérotées 1-72, couverture jaune imprimée et illustrée faisant fonction de titre (sans dos ni plat inférieur) ; dos de chagrin rouge, faux-nerfs soulignés de filets à froid, plats de percaline rouge ornés de fers spéciaux appliqués à froid dans les coins *(reliure de l'époque)*.

6 000 €

Premier tirage de cette suite réalisée pour illustrer le chef-d'œuvre de Gogol.

Publiée la même année que la décevante et inachevée deuxième partie des *Âmes mortes* – le premier volet, extraordinaire, avait paru en 1842 –, elle se compose de grandes figures gravées sur bois par Evstafii Efimovich Bernardskii d'après des compositions originales du peintre et dessinateur russe Alexander Alexeievitch Agin (1817-1875).

Bien que respectueuses du style – poétique, réaliste et humoristique – du grand roman de Gogol, ces illustrations eurent le malheur d'irriter l'auteur du *Revizor,* sans doute en proie à une de ses crises de reniement. Gogol refusa même une importante somme d'argent destinée à lui arracher l'autorisation de les reproduire dans les éditions à venir de ses œuvres complètes.

En dépit de la mention imprimée sur la couverture, seules 72 planches (sur 104) furent tirées et réunies en album. La série complète ne fut publiée qu'en 1892.

Chaque planche comporte, en légende, un court extrait du texte des Âmes mortes (descriptions ou dialogues) en caractères cyrilliques.

Cette suite, fort rare, manque à Kilgour.

Piqûres pâles et éparses ; le papier de quelques planches est très légèrement froissé.

37.

GOUNOD, Charles

Le Médecin malgré lui. Comédie de Molière arrangée en opéra-comique par MM. Jules Barbier & Michel Carré. Musique de Charles Gounod. Partition piano et chant.

Paris, Colombier éditeur, 6 rue Vivienne, [1858].

In-4 (270 x 187 mm) de (2) ff. (titre illustré lithographié en bistre, personnages et catalogue des morceaux), 190 pp. de musique lithographiée (« Imp. Moncelot, R. C.^{x} des Petits Champs, 27 ») ; reliure recouverte de velours bordeaux avec ornements en vermeil : plaque avec titre gravé au dos, double encadrement avec fleurettes et cabochons d'angle, plaque avec armoiries au centre ; gardes et contregardes de papier moiré ivoire, feuillet de dédicace sur papier fort imprimé en lettres or, tranches dorées *(reliure de l'époque d'Henry Maillé, avec son étiquette).*

5 000 €

Édition originale.

Il s'agit de la partition pour piano et chant de cet opéra-comique qui connut un vif succès lors de sa création au Théâtre-Lyrique le 15 janvier 1858. C'est une œuvre méconnue, brillante et alerte, dont les dialogues reprennent ceux de la pièce de Molière ; seules les parties chantées ont été composées spécialement par les librettistes.

Comme indiqué sur le titre lithographié, cette première édition est dédiée à Mathilde Bonaparte, dite la Princesse Mathilde (1820-1904), cousine de Napoléon III, dont le salon accueillit, sous le second Empire et la troisième République, le Tout-Paris littéraire et artistique.

En 1923, Erik Satie composa à la demande de Diaghilev, conseillé par Stravinsky, des récitatifs pour que la partition de Gounod puisse être intégralement chantée.

Précieux exemplaire de dédicace somptueusement relié pour la Princesse Mathilde.

On a monté sur onglet, au début du volume, un feuillet portant la dédicace de Gounod imprimée en grandes lettres dorées :

A
Son Altesse Impériale
la Princesse
Mathilde

———

Hommage
de son très humble
et très obéissant serviteur
Ch. Gounod

L'étonnante reliure en velours bordeaux avec ornements en vermeil porte notamment, au centre des plats, une grande plaque gravée aux armes de l'Empire (90 x 76 mm).

Henry Maillet exerçait la reliure et le commerce de papeterie au 22 rue Saint-Anne. Il avait participé à l'exposition universelle de 1855.

Petite réparation au mors supérieur, en tête et en pied ; velours légèrement frotté par endroits.

Références : Erik Satie, *Correspondance presque complète,* réunie et présentée par Ornella Volta, Paris, 2000, pp. 515-516.

Le Montaigne et le La Rochefoucauld espagnol : un des monuments du style littéraire à la française

38.

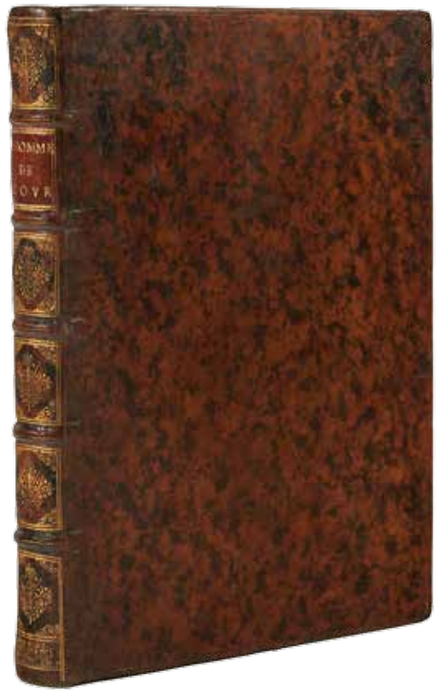
GRACIAN, Baltasar

L'Homme de Cour.

Paris, Veuve Martin, & Jean Boudot, 1684.

In-4 (250 x 185 mm) de 1 frontispice, (32) ff., 326 pp. et (9) ff. ; veau brun, dos à nerfs, compartiments ornés de fleurons et fers d'angle, pièce de titre de maroquin rouge, deux filets sur les coupes, tranches rouges *(reliure de l'époque).*

12 000 €



Édition originale de la traduction française, par Nicolas Amelot de La Houssaye.

C'est par cette édition, dédiée à Louis XIV – elle est ornée en frontispice d'un portrait du jeune roi en costume antique, dessiné et gravé par Le Pautre – que le traité du jésuite Gracián s'imposa à l'Europe entière comme l'égal des classiques de Machiavelli, de Montaigne ou de La Rochefoucauld. Les exemplaires de l'édition originale espagnole ont disparu.

Schopenhauer, Lacan et Debord – qui réédita la traduction d'Amelot de La Houssaye aux éditions Champ Libre – ont célébré ce manuel de savoir vivre et de politique baroque dont les travaux de Benito Pelegrín et Marc Fumaroli ont révélé toute la complexité et l'actualité.

Cette première édition française de format in-quarto est très rare.

Exemplaire grand de marges ; quelques rousseurs et taches sans gravité ; habiles restaurations à la reliure ; marques de possession manuscrites sur le titre anciennement effacées à l'encre, avec décharge légère sur les deux premiers feuillets de l'épître.

Références : Marc Fumaroli, *L'Homme de Cour*, Gallimard, 2010, pp. 7-253). Cet essai magistral forme la préface de l'édition de la version d'Amelot donnée par S. Roubaud.

39.

GRANDVILLE, Jean Ignace Isidore Gérard, dit J. J.

Un autre monde. Transformations, visions, incarnations, ascensions (…) et autres choses.

Paris, H. Fournier, 1844.

In-8 (260 x 190 mm) de (4) pp. (faux-titre et le titre imprimés en rouge), 291-(1) pp. et 36 planches hors texte ; demi-maroquin prune, dos lisse orné, en long, du titre formé de fers spéciaux dorés, plats de percaline brune bordés de deux filets or, tranches mouchetées *(reliure de l'époque).*

5 000 €

Édition originale.

Premier tirage des illustrations de J. J. Grandville.

Les 182 compositions gravées sur bois – un frontispice en noir et 36 planches hors texte dont 35 délicatement coloriées – forment l'une des illustrations les plus extravagantes et les plus hallucinées de la période romantique : le chef-d'œuvre de Grandville (1803-1847).

« *Un autre monde* ne fut (…) pas mieux accueilli que l'*Histoire du roi de Bohème* en 1830, au point que la parution en livraisons cessa au terme de la première des deux séries prévues. Aux yeux des contemporains, Grandville avait sombré dans l'incohérence et la folie. Les surréalistes salueront l'ouvrage d'un précurseur » (cf. Benoît Forgeot, catalogue Grandville, 2007).

Originale reliure de l'époque avec titre richement orné au dos.

Les lettres dorées du titre (qui occupe, en long, toute la surface du dos) sont formées de fers spéciaux simples ou accolés : rinceaux décorés, fleurons à entrelacs, fleurettes, guirlande, etc. Il y a même, dans le D de « monde », un Robinson attifé en naufragé, avec ombrelle, fusil et coutelas.

Cet ensemble de fers hétéroclites assemblés pour former un titre est du plus séduisant effet : c'est un rébus, excentrique et un peu fou, qui intrigue l'œil et défie la lecture. L'impact du délirant ouvrage de Grandville sur l'esprit d'un relieur-doreur arcimboldesque – sensible aux « fantasmagories » et « métamorphoses » évoquées sur la page de titre – a produit une reliure classique dans sa structure mais fantasque dans son titrage, en parfaite osmose avec le contenu.

Quelques pâles rousseurs, très éparses.

40.

GRINGORE, Pierre

Notables enseignemens, adages & proverbes faictz & composes par Pierre gringoire dit auldemont herault darmes de hault & puissant seigneur monsieur le duc de Lorraine...

Paris, Galliot Du Pré, 1er février 1527 [i.e. 1528].

In-8 gothique (160 x 100 mm) de 68 ff., soit : 2 ff.n.ch. (pour le titre imprimé rouge et noir, le privilège daté du 15 novembre 1527, le *Prologue de Lacteur* et le frontispice), 65 ff., 1 f.n.ch. (pour l'*Explicit* composé sous la forme de deux triangles superposés et la marque de Galliot Du Pré), collation : $[]^2$, A-H^8, I^2 ; maroquin brun, dos et plats ornés d'un décor mosaïqué à entrelacs formé de rubans de maroquin marron bordés de filets dorés, dentelle intérieure, filet sur les coupes, tranches dorées *(Capé)* ; conservé dans un emboîtage moderne de percaline rouge.

12 000 €

Édition originale.

Recueil de proverbes et dictons poétiques en quatrains, l'un des plus importants et des plus populaires que l'on ait publiés au XVIe siècle (près de dix éditions entre 1527 et 1540).

Son auteur, le facétieux et corrosif rhétoriqueur Pierre Gringore (1475-1539) – le Gringoire de *Notre-Dame de Paris* –, poète fertile et plein de verve, fut aussi l'un des plus intéressants dramaturges de l'ancienne littérature française.

On trouve, au verso du deuxième feuillet liminaire, un joli bois gravé à pleine page, signé en bas à droite de la croix de Lorraine, montrant l'auteur offrant son livre au duc de Lorraine ; en arrière-plan, par la fenêtre, on aperçoit des ruches et des abeilles dans un jardin.

Cette belle édition gothique, partagée par Galliot Du Pré, Du Bois et Regnault, se distingue par sa rareté. Bechtel précise d'ailleurs que peu d'exemplaires des *Notables enseignemens,* toutes éditions confondues, sont parvenus complets jusqu'à nous.

Des piqûres, peu prononcées ; déchirure et petits manques aux coins supérieurs de quelques feuillets, habilement restaurés ; des accidents d'impression ayant parfois entraîné une perte de texte, quelques mots ont été repassés ou refaits à la plume au XIXe siècle – notamment aux feuillets vii (B4*v*) et viii (B5*r*) – alors que les feuillets xxxvi et xxxvii (E4*v* et E5*r*) comportent des lacunes de texte en partie non comblées.

Agréable exemplaire, avec de bonnes marges, finement relié par Capé dans l'esprit des reliures françaises de la Renaissance.

De la bibliothèque d'Antoine-Constant Danyau (1803-1871), aussi célèbre dans l'art obstétrical que dans la bibliophilie, dont la bibliothèque fut dispersée en 1872 (ex-libris, cat. 1872, n° 620).

Autres provenances : collections Blairhame et Guinzbourg, avec les ex-libris.

Références : Brunet II, 1753. – Moreau 1528, n° 1492. – Tchemerzine VI, 144 (repro.). – Bechtel G-313 : cite les exemplaires de la BnF (*Galliot Du Pré*) et de Rouen BM (*Regnault*).

Un cahier d'Art brut avant la lettre… mais avec le chiffre !

41.

HARM, Johan

[Cahier d'écolier illustré en couleurs].

In-4 (195 x 170 mm) de (184) pp., encre noire, illustrations et ornements à la gouache et au vernis ; demi-basane brune, dos à faux-nerfs, filets à froid, plats de papier marbré vieux-rose, non rogné *(reliure artisanale de l'époque).*

6 000 €

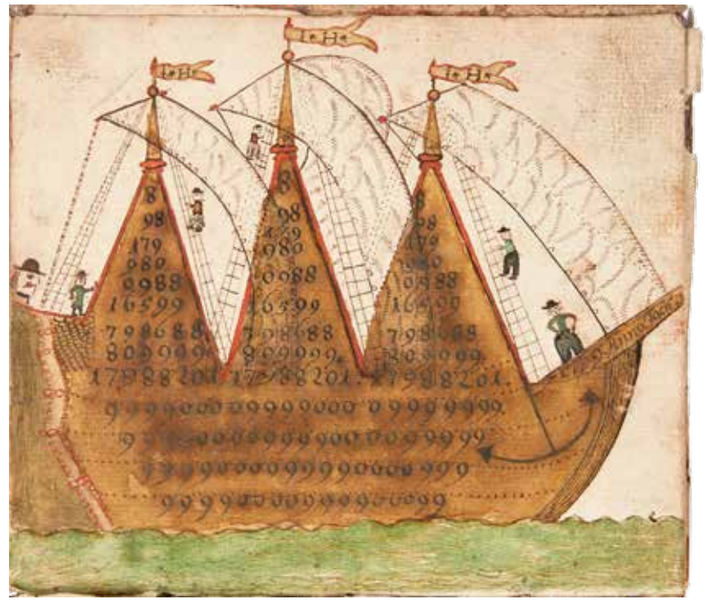
Ravissant cahier d'écolier manuscrit et enluminé en couleurs.

Il a appartenu à Johan Harm, un jeune étudiant allemand natif de Montau (Prusse), près de Gdansk, qui en a commencé la rédaction le 4 janvier 1798 à l'âge de 14 ans (ainsi que le laisse penser le millésime 1784 inscrit au recto du premier feuillet). Le texte à l'encre noire, soigneusement écrit, traite tout du long d'arithmétique et de ses applications commerciales.

L'illustration exubérante et colorée fait tout l'intérêt de ce cahier.

Une soixantaine de pages ont été enluminées à la gouache, et parfois au vernis rouge, par cet écolier rêveur dont le tempérament artistique très marqué, mal à l'aise dans sa prison aux barreaux de chiffres, s'évade en une formidable gerbe de formes et de couleurs. Ces images, parfois peintes à pleine page, évoquent les sujets les plus divers, du simple ornement végétal aux portraits de la Tsarine ou du roi de Prusse. C'est une farandole de fleurs, guirlandes, bouquets, vases, oiseaux et autres animaux – dont un lion et un dromadaire –, jardins, portraits, profils, fermes, églises et villes, le tout croqué avec un trait synthétique et colorié avec beaucoup de goût dans les tons les plus vifs.

Les vues de villes, peintes au vernis rouge, sont d'une étonnante modernité et rappellent les audaces des illustrateurs russes des années 1920. D'autres dessins – une grande tête jaune à trois visages, par exemple, un curieux ange moustachu, ou encore cet étonnant vaisseau dont les voiles enserrent des suites de chiffres – rapprochent ce manuscrit minutieux et un peu fou des productions de ce que l'on nommera près d'un siècle et demi plus tard « Art brut ».



Petits défauts d'usage au papier et à la reliure, inévitables sur ce genre d'ouvrages ; mais le manuscrit est complet et plutôt bien conservé.

Provenance : Pierre Berès (première vente, 5 juillet 2005, n° A-245). – Antoon Krings.

41.

42.

HÖLDERLIN, Friedrich

Die Trauerspiele des Sophokles.

Frankfurt am Main, Friedrich Wilmans, 1804.

2 parties en un volume in-8 (196 x 120 mm) de (2) ff., 108 pp., 104 pp. (la dernière non chiffrée) ; cartonnage noir de l'époque.

15 000 €

Édition originale.

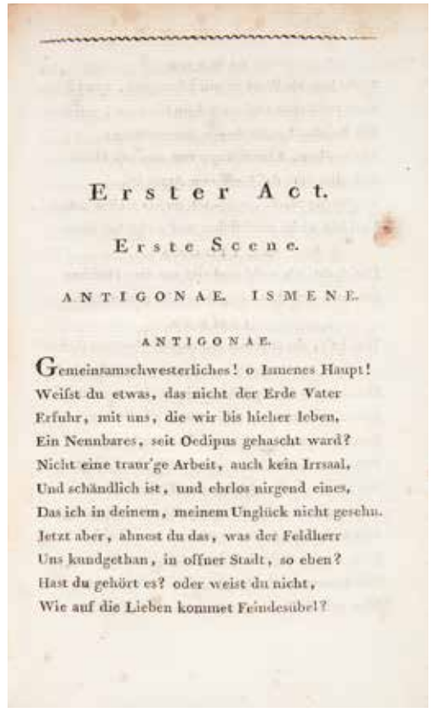
Une étape fondamentale de l'idéalisme allemand confronté à ses racines grecques.

Ce volume contient les traductions – mais il faudrait dire plutôt transcriptions, adaptations ou recréations – de deux tragédies de Sophocle : Œdipe et *Antigone*. Les pièces sont suivies de notes philologiques et critiques de Hölderlin, d'une remarquable acuité et modernité.

Pour Goedecke, le *Sophocle* de 1804 est l'un des livres rares de la littérature allemande.

Rousseurs, plus prononcées au début du volume ; coiffes élimées ; habiles reprises au cartonnage.

Provenance : Max Koch, historien et critique littéraire allemand (1855-1931).



Erster Act.

Erste Scene.

ANTIGONAE. ISMENE.

ANTIGONAE.

Gemeinsamschwesterliches! o Ismenes Haupt!
Weifst du etwas, das nicht der Erde Vater
Erfuhr, mit uns, die wir bis hieher leben,
Ein Nennbares, seit Oedipus gehascht ward?
Nicht eine traur'ge Arbeit, auch kein Irrsaal,
Und schändlich ist, und ehrlos nirgend eines,
Das ich in deinem, meinem Unglück nicht gesehn.
Jetzt aber, ahnest du das, was der Feldherr
Uns kundgethan, in offner Stadt, so eben?
Hast du gehört es? oder weist du nicht,
Wie auf die Lieben kommet Feindesübel?

43.

HUGO, Victor

Les Chants du crépuscule.

Paris, Renduel, 1835.

In-8 (210 x 125 mm) de XVIII, (2), 354-(1) pp. ; demi-veau fauve, dos lisse orné de filets, fleurons et palettes dorés, pièces de titre de maroquin noir, tranches mouchetées *(reliure de l'époque)*.

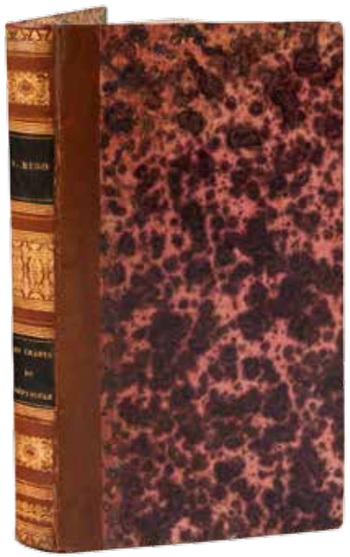
4 000 €

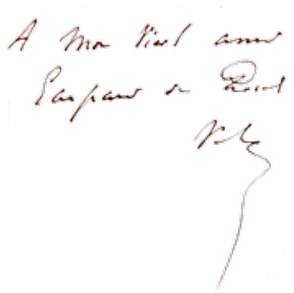
Édition originale.

Elle constitue le tome V de la première édition des œuvres complètes *(Poésie)*, annoncée au recto du dernier feuillet.

Le texte de la page 70 est en deuxième état (cf. Bertin).

Les Chants du crépuscule, « recueil de chefs-d'œuvre » (A. Maurois), réunissent des poèmes composés de 1830 à 1835, essentiellement pendant l'automne 1835, alors que Hugo séjournait aux Roches, chez les Bertin. Ce recueil contient des pièces politiques dans lesquelles le poète se détache de la monarchie des Bourbons et célèbre même l'Empereur. Mais au premier plan, il y a surtout les « noces spirituelles et charnelles » avec Juliette (13 poèmes numérotés XIV,





XXI à XXIV, XXVI à XXXII), ce qui n'empêche pas Hugo de rendre un tendre hommage à son épouse (« Date Lilia », dernière pièce du recueil). Sainte-Beuve, jaloux de cette reconnaissance conjugale, se moqua de ces vers, ce qui affecta Adèle Hugo.

Envoi autographe de Victor Hugo en haut du faux-titre :

A mon vieil ami
Gaspard de Pons
V H

Le comte Gaspard de Pons (1798-1860), poète et militaire (il prit part à l'expédition d'Espagne), fut présenté par Vigny à Hugo, dont il devint l'ami proche. Auteur en 1821 d'une Épitre à M. Victor Marie Hugo sur l'insurrection des Grecs, il collabora aux deux publications du romantisme naissant : *Le Conservateur littéraire* et *La Muse française.*

Bel exemplaire en reliure de l'époque.

Quelques rousseurs, mors un peu frottés.

Références : Éric Bertin, *Chronologie des livres de Victor Hugo imprimés en France entre 1819 et 1851,* pp. 124-125.

44.

HUGO, Victor

Notre-Dame de Paris.

Paris, Eugène Renduel [Imp. Terzuolo], 1836.

3 volumes in-8 (222 x 140 mm) de 380, 428 et 352 pp. ; brochés, couvertures bleues imprimées portant l'adresse de l'éditeur, de l'imprimeur et le millésime 1838 ; non rognés, étui-chemise moderne à trois compartiments avec dos de veau bleu de nuit et titre or.

6 500 €

Célèbre édition « de luxe » publiée la même année que la première illustrée.

Elle est ornée des mêmes gravures que celles insérées dans la précédente édition (dite « keepsake »), soit : 12 figures (dont un titre-frontispice) gravées sur acier d'après Rouargue, Boulanger, Raffet, les frères Johannot et Camille Rogier.

L'ensemble est constitué des tomes V, VI et VII des Œuvres complètes *(Romans)* de Victor Hugo publiées par Renduel en 1836. Exemplaire du deuxième tirage, entièrement imprimé par Terzuolo. Couvertures de relais à la date de 1838.

Envoi de Victor Hugo à la plume sur le faux-titre du tome I :

A Madame Cacheux

Hommage.

Victor Hugo.

Les Cacheux étaient des amis proches de Juliette Drouet, qui fut leur locataire à Paris en 1848. Dans une lettre charmante adressée à Hugo le 4 décembre 1847, Juliette – dont la position était menacée, à l'époque, par la liaison du grand homme avec Alice Ozy – lui reproche ses galanteries envers Mme Bourel, et ajoute : « Je vous prie de garder vos bonnes grâces pour moi et de laisser cette dame à son mari et à sa littérature. Si vous avez absolument besoin d'une admiratrice je suis là, moi, et j'en vaux bien une autre et même deux millions d'autres. Si vous tenez à envoyer des spectatrices aux *aristocraties* j'ai autour de moi des Guérard, des Triger et autres Cacheux qui ne demanderont pas mieux que de vous rendre ce service… »

Bel exemplaire dans sa condition originelle.

Rousseurs très éparses, habiles réfections aux couvertures.

Références : Éric Bertin, *Chronologie des livres de Victor Hugo imprimés en France entre 1819 et 1851*, p. 130.

45.

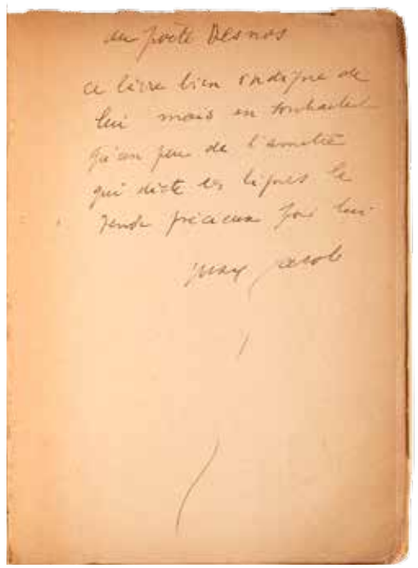
JACOB, Max

La Côte. Recueil de chants celtiques.

Paris, [Imp. Paul Birault], 1911.

In-8 carré (192 x 142 mm) de 139-(5) pp. ; broché, couverture imprimée portant l'adresse de « Paul Birault et Cie Éditeurs 60, rue de Douai » et la mention « Texte breton revu par M. Julien Tanguy ».

2 000 €


au poète Desnos
ce livre bien indigne de
lui mais en souhaitant
qu'un peu de l'amitié
qui dicte ces lignes le
rende précieux pour lui
Max Jacob

Édition originale.

Le frontispice reproduit un dessin de l'auteur.

Remarquable réalisation typographique des ateliers Paul Birault, d'une élégance lapidaire.

Publié en plein tumulte futuriste alors que son auteur n'avait publié que *Saint Matorel* et *Le Siège de Jérusalem* chez Kahnweiler, l'ouvrage surprit ceux qui attendaient de Max un écrit d'avant-garde. Prétendu recueil de contes et poèmes folkloriques bretons – Jacob prétendait les avoir collectés à partir de la tradition orale –, *La Côte* est un pur produit de la fantaisie délicate et débridée de l'auteur du *Cornet à dés,* qui avait puisé son inspiration dans les livres de Luzel et de La Villemarqué.

Pastiche ou canular, satire des ouvrages d'ethnologie ou déclaration d'amour à sa Bretagne natale, *La Côte* demeure l'un des livres les plus charmants, aériens du premier Jacob, « l'expression la plus pure de ma vérité intérieure » (lettre de l'auteur à Jean Grenier).

Envoi de l'auteur au recto du premier feuillet blanc :

Au poète Desnos
ce livre bien indigne de
lui mais en souhaitant
qu'un peu de l'amitié
qui dicte ces lignes le
rende précieux pour lui

Max Jacob

Plus qu'un envoi, c'est un adoubement. Ces lignes écrites au début des années 1920, alors que Robert Desnos venait de faire son entrée fracassante en littérature – « Le surréalisme est à l'ordre du jour et Desnos est son prophète », décrète André Breton en 1922 – témoignent de l'entrée dans cette nouvelle ère littéraire que l'œuvre du « doyen » Max Jacob, né un quart de siècle avant son confrère Desnos, aura si puissamment contribué à façonner.

Jumelés dans leur art – tous deux furent des écrivains fantaisistes, oniriques et délicats, des magiciens du verbe – comme dans leur destin tragique – Desnos mort du typhus à Theresienstadt, Max d'une pneumonie à Drancy –, ces deux poètes majeurs sont ici réunis dans ce que l'on ne peut s'empêcher d'interpréter comme un amical passage de témoin du modernisme au surréalisme.

Papier jauni et cassant ; couverture un peu usée et salie.

46.

JOYCE, James

Chamber Music.

New York, B. W. Huebsch, 1918.

In-12 (177 x 120 mm) de (24) ff., le premier et le dernier blancs ; toile brune à la Bradel, titre or en haut du premier plat, non rogné, tête dorée *(reliure de l'éditeur).*

12 000 €

Édition originale américaine.

Chamber Music, publié originellement à Londres par Elkin Mathews en 1909, est le premier recueil de vers composés par Joyce (il faut mettre à part le rarissime poème satirique *The Holy Office,* publication éphémère datant de 1905).

Cette collection de 34 poèmes de jeunesse, admirés dès leur parution par Ezra Pound et William Butler Yeats, n'a cessé d'inspirer les musiciens, Samuel Barber et Luciano Berio notamment.

Le premier feuillet après le titre porte, au recto, cette note de l'éditeur : « This is the only American edition of Chamber Music *that is authorized by Mr. Joyce.* »

Précieux exemplaire de l'auteur, avec son ex-libris au recto de la première garde.

Bien qu'on ne la rencontre que rarement, cette marque d'appartenance est connue des joyciens. Il s'agit d'un cachet à l'encre grise de forme circulaire (hauteur 30 mm) enserrant les initiales de l'auteur (hauteur 8 mm). Elle se trouve notamment sur quelques volumes ayant appartenu à Joyce, conservés dans la *Joyce Library* (Harry Ransom Center, University of Texas).

« Avant de quitter Paris en mars 1939, Joyce distribua une grande partie de ses propres livres à ses amis et aux Hôpitaux de Paris (près de deux mille ouvrages selon le témoignage de Maria Jolas). Le reste, manuscrits, tableaux et souvenirs familiaux, restait dans son appartement 34 rue des Vignes. Le propriétaire, ne pouvant toucher son loyer, les Joyce étant réfugiés en Suisse, adressa les sommations d'usage à Paul Léon et fit désigner un administrateur judiciaire pour vendre aux enchères le mobilier de Joyce dès la mort de l'écrivain. Bravant les scellés, Paul Léon, assisté de son beau-frère Alex Ponisowski (…), put sauver par petits paquets les objets les plus précieux et racheter bien des livres lors de la vente aux enchères, notamment la demi-douzaine d'ouvrages portant au tampon les initiales « J. J. » dans un cercle, seul ex-libris que James Joyce, insoucieux de bibliophilie, ait utilisé, probablement dès Trieste » (J. Aubert et M. Jolas, *Joyce & Paris,* 1975, p. 139).

Un bifolio dérelié (note de l'éditeur et deuxième faux-titre).

Références : Slocum & Cahoon, *A Bibliography of James Joyce,* A5.

47.

KAFKA, Franz

Le Procès. Pièce tirée du roman de Kafka (traduction Vialatte) par André Gide & J.-L. Barrault.

Paris, Gallimard, [1947].

In-12 de (218 x 143 mm, marges comprises) de 216-(8) pp. ; broché, couverture imprimée, non rogné, non coupé.

1 200 €

Édition originale de l'adaptation théâtrale d'André Gide et Jean-Louis Barrault.

Gide collabora deux fois avec Barrault : pour la traduction de *Hamlet* (théâtre Marigny, octobre 1946) et pour l'adaptation du *Procès* (première représentation, toujours à Marigny, le 10 octobre 1947). À la mort de Gide, le metteur en scène saluera l'écrivain dans les colonnes du *Figaro littéraire* en évoquant un « homme libre, voluptueux, spontané dans ses actes, jouisseur, curieux comme pas un » qui « encourageait simplement son semblable à devenir soi ».

Un des 55 exemplaires sur Hollande, seul grand papier.

Celui-ci est un des 40 numérotés en chiffres romains (n° XXXVI).

Exemplaire à toutes marges.

Décharge au premier et au dernier feuillet blanc, couverture légèrement brunie.

48.

[LAFAYETTE, Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de]

Zayde. Histoire espagnole. Par M. de Segrais. Avec un Traité sur l'Origine des Romans, par M. Huet.

Paris, Compagnie des Libraires associez, 1719.

2 volumes in-12 (157 x 90 mm) de (2), XCVIII (mal ch. CVIII) et 312 pp pour le tome I ; (2) et 324 pp. pour le tome II ; veau fauve marbré, dos lisses, compartiments ornés de fleurons et fers d'angle, pièces de titre et de tomaison de maroquin olive et rouge, trois filets encadrant les plats, armes frappées au centre, tranches rouges *(reliure de l'époque).*

4 500 €

L'un des romans les plus singuliers de Madame de Lafayette.

Composé par l'auteure de *La Princesse de Clèv*es en collaboration avec Jean Regnault de Segrais, corrigé par Pierre-Daniel Huet – qui composa à cette occasion un essai-préface sur le genre romanesque – et relu par La Rochefoucauld, qui donna son avis sur plusieurs points concernant la psychologie des personnages, *Zayde* fut publié pour la première fois par Claude Barbin en 1670.

Cette « histoire espagnole » et sentimentale à tiroirs, qui renoue avec le genre héroïque illustré par Scudéry, étonne au premier abord par « un exotisme et une somptuosité que la romancière ne s'autorise que cette seule fois », loin des austères délices jansénistes de ses autres romans. « Pourtant, *Zayde* rencontre en bien des points les autres récits de l'auteur. La galerie de personnages et de sentiments que permet la multiplication des histoires insérées, la diversité des lieux et des situations (…) conduisent la romancière à réunir en une même œuvre profusion et dépouillement, *happy*

end et fatalité de la passion amoureuse. Telle est peut-être la raison de la fortune de ce texte auprès des contemporains, mais aussi au siècle suivant, comme l'attestent les rééditions et les adaptations à la scène » de *Zayde,* dont on retrouve l'influence jusque dans le *singspiel* homonyme en allemand composé par Mozart en 1780 (Camille Esmein-Sarrazin).

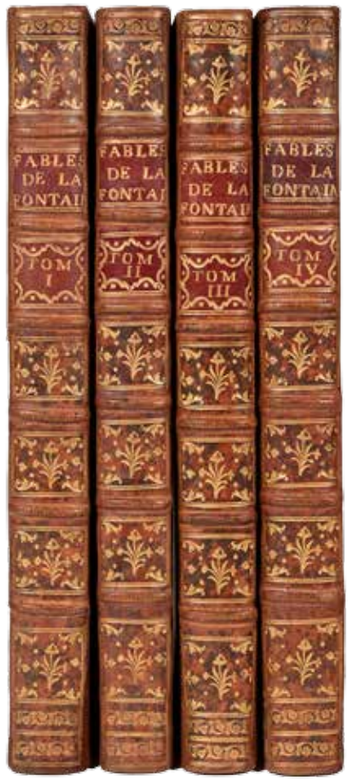
La préface de Pierre-Daniel Huet, dans laquelle le célèbre érudit caennais défend la moralité du genre romanesque en affirmant que les romans « modernes » peuvent jouer un rôle de « précepteurs muets », connut un vif succès dès sa publication en 1670 et tout au long du XVIIIe siècle.

Précieux exemplaire relié aux armes de Jeanne Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, duchesse de Menars (1721-1764).

L'exemplaire ne figure pas dans le catalogue des livres de la Pompadour publié par Hérissant en 1765, où l'on trouve deux autres éditions parisiennes de *Zayde*, datées de 1699 et 1725.

Quelques pâles rousseurs ; la marge supérieure des titres a été découpée sur 6 mm (sans atteinte à l'imprimé), galeries de vers dans les marges extérieures des pages 287-304 du tome I ; habiles réfections à la reliure.

Références : C. Esmein-Sarrazin, notice, in : Madame de Lafayette, *Œuvres complètes,* Bibliothèque de la Pléiade, 2014, pp. 1252 et suiv.



49.

LA FONTAINE, Jean de

Fables choisies.

Paris, Desaint & Saillant, et Durand, 1755-1759.

4 volumes in-folio (416 x 280 mm) ; veau fauve marbré, dos à nerfs, compartiments ornés de fleurons et fers d'angle, frises en tête et en pied, pièces de titre de maroquin rouge, trois filets encadrant les plats, deux filets sur les coupes, tranches dorées *(reliure de l'époque).*

15 000 €

Célèbre édition illustrée par Jean-Baptiste Oudry.

Elle est ornée de 276 planches, soit 1 frontispice terminé par Dupuis et gravé par Cochin, et 275 grandes figures dessinées par Oudry, revues par Cochin et gravées par les meilleurs artistes de l'époque. Cet exemplaire comporte en plus le portrait d'Oudry par Largillière gravé par Tardieu : souvent présente, cette planche ne fait pas partie de l'édition.

Tirage sur papier moyen de Hollande ; la planche de *Le Singe et le Léopard* est en second état.

Bel exemplaire, agréablement relié à l'époque.

Quelques pâles rousseurs ; trace de restauration ancienne au mors supérieur du tome I.

Références : Cohen 548-550. – Rochambeau 86.

La Fontaine et ses Fables dans un jardin anglais
Reliure en vélin décoré et avec tranches peintes, de l'atelier Edwards of Halifax

50.

LA FONTAINE, Jean de

Fables. Tome premier [tome second].

Paris, De l'Imprimerie de Didot l'Aîné, 1782.

2 parties en un volume in-16 (125 x 75 mm) de XII-234 et (4)-283 pp. ; vélin ivoire à la Bradel, dos orné d'un décor doré formé de compartiments avec urne et petits fers d'angle, pièces de titre de veau turquoise, listel de couleur vert amande peint et bordé de filets en encadrement des plats, compositions peintes en noir sur les plats (portraits de La Fontaine et de Thalie, muse de la comédie), tranches dorées, paysage fluvial peint en trompe-l'œil sur la tranche extérieure, filet or sur les coupes, doublure de soie nacrée, gardes de papier fuchsia, étui à soufflet de maroquin souple vert mousse avec guirlande à froid encadrant les plats et doublé de papier fuchsia *(reliure de l'époque réalisée dans les ateliers Edwards of Halifax).*

8 000 €

Belle édition typographique de petit format.

Imprimée sur vergé fin, elle a été « tirée séparément de la collection d'Artois » (Brunet).

Ravissante reliure en vélin décoré et avec tranches peintes sortant du célèbre atelier de James Edwards of Halifax.

Libraire et relieur installé à Londres (Pall Mall), patenté dès 1785, James Edwards s'était spécialisé, entre autres, dans la confection de reliures en vélin ornées de figures peintes au carbonate de potassium au verso de la peau et révélées par transparence grâce à l'action de la presse : procédé qu'il avait, sinon inventé, du moins porté à son plus haut niveau de perfection.

Ces reliures étaient souvent agrémentées, sur la tranche extérieure, d'un paysage en couleurs et en trompe-l'œil apparaissant comme par un tour de magie, sous la dorure, lorsqu'on imprime une légère torsion au corps d'ouvrage *(painted fore-edges).*

Les plats de cet exemplaire du petit La Fontaine de Didot sont décorés d'un portrait de l'auteur (plat supérieur) et d'une figure allégorique représentant Thalie, muse de la comédie, tenant un long *stilus* de la main gauche et un masque de la main droite (plat supérieur). À ces figures en noir s'ajoute, sur la tranche, un beau paysage lacustre peint en couleurs, avec arbres en amorce et sur un îlot au milieu du plan d'eau ; sur le fond, une grande demeure entourée d'un parc.

« *The painted vellum bindings were very popular and there is evidence that some were specially commissioned. This might explain the puzzling lack of references to painted vellum bindings in the sale catalogues issued by members of the Edwards family and other booksellers, which do refer to the other Edwards specialities, Etruscan calf and painted fore-edges. (…) The importance of the firm attached to the painted vellum bindings is indicated by the fact that James took the trouble to patent the method* » (P. J. M. Marks).

Ce petit bijou est exceptionnellement conservé dans son étui d'origine en maroquin souple et à soufflet, doublé du même papier fuchsia formant les gardes de la reliure.

Déchirures sans manques sur une arête de l'étui.

Provenance : « E. W. » (ex-libris monogrammé imprimé en bleu, non identifié). – Charles Templeton Crocker (1884-1948), philanthrope américain, mécène de la California Historical Society (ex-libris imprimé).

Références : Brunet, Suppl., 749. – P. J. M. Marks, « The Edwards of Halifax Bindery », in : *British Library Journal,* 1998, pp. 184-218.

51.

LAURENCIN, Marie

Éventail. Dix gravures de Marie Laurencin accompagnées de poésies nouvelles de Louis Codet, Jean Pellerin et de MM. Roger Allard, André Breton, Francis Carco, M. Chevrier, F. Fleuret, G. Gabory, Max Jacob, Valery Larbaud et A. Salmon.

Paris, Nouvelle Revue française, 1922.

In-12 (193 x 117 mm) de (72) pp. ; broché, couverture illustrée en couleurs, non rogné.

1 500 €

Édition originale.

Ravissant petit recueil poétique orné de 10 délicates gravures à l'eau-forte de Marie Laurencin – des portraits de femmes – portant le titre et le nom de l'auteur de chaque poème (seul celui de Maurice Chevrier, qui ouvre le recueil, est dépourvu d'illustration).

Un des 327 exemplaires sur Hollande, après 8 sur vergé bleuté (n° 192). – Petites réfections au dos.

Enrichi de deux lettres de l'artiste et d'un sonnet autographe de Louis Codet :

a – Carte autographe signée de Marie Laurencin, *sans date [1923].* 2 pages in-12 oblong, en-tête à son adresse (rue José-Maria de Heredia).

> *Je vous remercie infiniment de ce petit livre qui est un hommage si touchant envers Guillaume Apollinaire. Vous m'appelez oublieuse. C'est bien vrai. J'évite les souvenirs tant que puis [sic]. Je n'en ai pas de gais…*

b – Lettre autographe signée à Georges Charbonnier. *Paris, 15 mai 1949*. 1 page in-12 et enveloppe. …

> *Peut-être trouverai-je quelques lignes dignes de mes fiers contemporains. Personnellement, cela m'est égal.*

c – Poème autographe de Louis Codet : « *Sonnet, à Mlle Marie Laurencin, artiste peintre* ». 1 page petit in-4. Le manuscrit, correspondant au sonnet imprimé à la page 29 de *L'Éventail*, « La Nymphe d'Auteuil », présente 3 corrections par rapport à la version finale (aux 1er, 4e et 13e vers). – On joint deux épreuves à part du poème et de la gravure – un autoportrait de Marie Laurencin – contrecollés sur vergé fort gris bleu.

52.

L'HÉRITIER, Louis-François

Le Champ-d'Asile, tableau topographique et historique du Texas…

Paris, Ladvocat [Imp. De P. N. Rougeron], 1819.

In-8 (192 x 120 mm) de VIII, 247 pp. ; vélin vert moucheté, dos orné de fleurons et filets dorés, pièces de titre de maroquin bordeaux *(reliure de l'époque).*

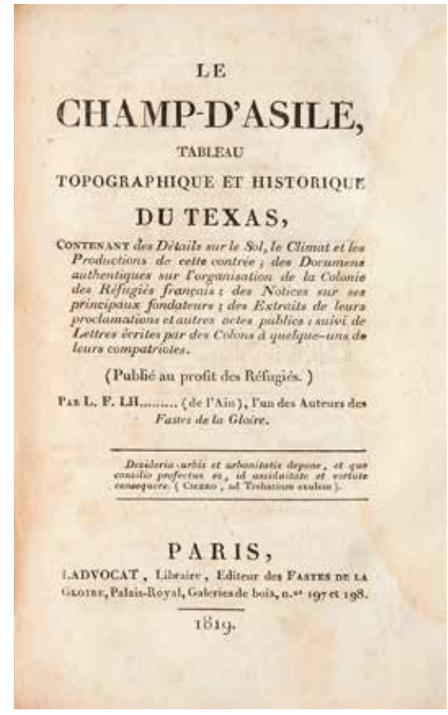
3 000 €

Édition originale, rare.

Une deuxième édition, augmentée d'une carte, a paru la même année.

L'un des premiers ouvrages consacrés à cette communauté utopique fondée en Alabama puis établie au Texas par des proscrits et des immigrés français menés par les généraux d'Empire Lallemand et Rigaux : près de 400 hommes et seulement quelques femmes, installés sur un territoire traversé par la rivière Trinity.

Chassés par les Espagnols, qui revendiquaient ces terres, les colons français se rassemblèrent sur l'île de Galveston, où une tempête s'abattit sur eux et les poussa au bord de la famine. Ils furent réinstallés par les autorités américaines dans une nouvelle colonie située en Alabama, non loin de l'emplacement initial.


LE
CHAMP-D'ASILE,
TABLEAU
TOPOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE
DU TEXAS,
CONTENANT des Détails sur le Sol, le Climat et les Productions de cette contrée ; des Documens authentiques sur l'organisation de la Colonie des Réfugiés français ; des Notices sur ses principaux fondateurs ; des Extraits de leurs proclamations et autres actes publics ; suivi de Lettres écrites par des Colons à quelques-uns de leurs compatriotes.
(Publié au profit des Réfugiés.)
PAR L. F. LH..... (de l'Ain), l'un des Auteurs des Fastes de la Gloire.
Desideria urbis et urbanitatis depone, et quo consilio profectus es, id assiduitate et virtute consequere. (CICERO, ad Trebatium exulem).
PARIS,
LADVOCAT, Libraire, Editeur des FASTES DE LA GLOIRE, Palais-Royal, Galeries de bois, n.os 197 et 198.
1819.

Cette monographie, très dense, donne des détails sur le sol, le climat, la production agricole, l'organisation de la colonie, son histoire et ses principaux fondateurs. Les actes, proclamations et lettres rédigés par les membres du Champ-d'Asile sont amplement cités.

On a relié au début du volume :

LAS CASAS, Emmanuel Auguste Dieudonné, comte de. Mémoires (…) contenant l'histoire de sa vie… Paris, L'Huillier, 1819. Deuxième édition.

Pâles rousseurs, auréoles dans les marges extérieures.

Références : Sabin 95072.

53.

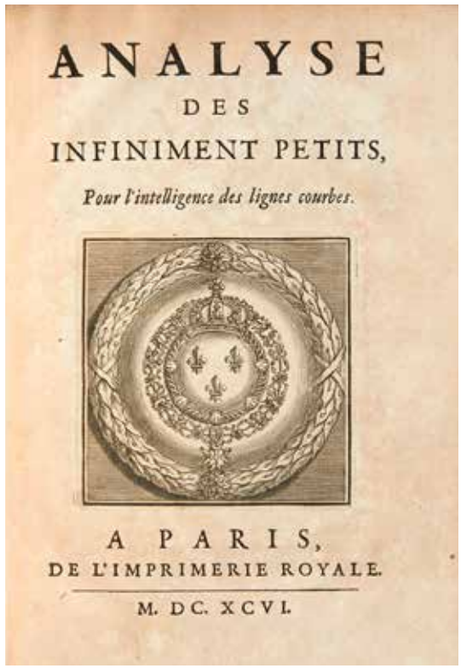
[L'HÔPITAL, Guillaume, François, Antoine, marquis de]

Analyse des infiniment petits, pour l'intelligence des lignes courbes.

Paris, Imprimerie royale, 1696.

In-4 (245 x 180 mm) de 1 f. blanc, (18)-181-(1) pp., 1 f.n.ch. et 11 planches dépliantes ; veau fauve glacé, dos à nerfs, compartiments richement ornés, pièce de titre de maroquin havane, filet à froid sur les plats, roulettes sur les coupes, tranches mouchetées rouges *(reliure de l'époque).*

3 500 €


ANALYSE
DES
INFINIMENT PETITS,
Pour l'intelligence des lignes courbes.
A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.
M. DC. XCVI.

Édition originale du premier traité de calcul différentiel.

Il renferme les résultats des travaux accomplis à partir des recherches de Leibniz et des leçons de Jean Bernoulli, dont le marquis de L'Hospital (1661-1704) avait suivi les leçons dans les années 1691-1692.

« *L'Hospital freely acknownledged his indeptedness to his sources, but also claimed credit for some work which was not his own. The ninth chapter of his textbook contains what is now known as "L'Hospital's rule" for finding the limiting value of a fraction whose numerator and denominator tend to zero ; however, this rule was actually the work of Bernoulli, who included it in his letter to L'Hospital of 22 July 1694* » (Norman).

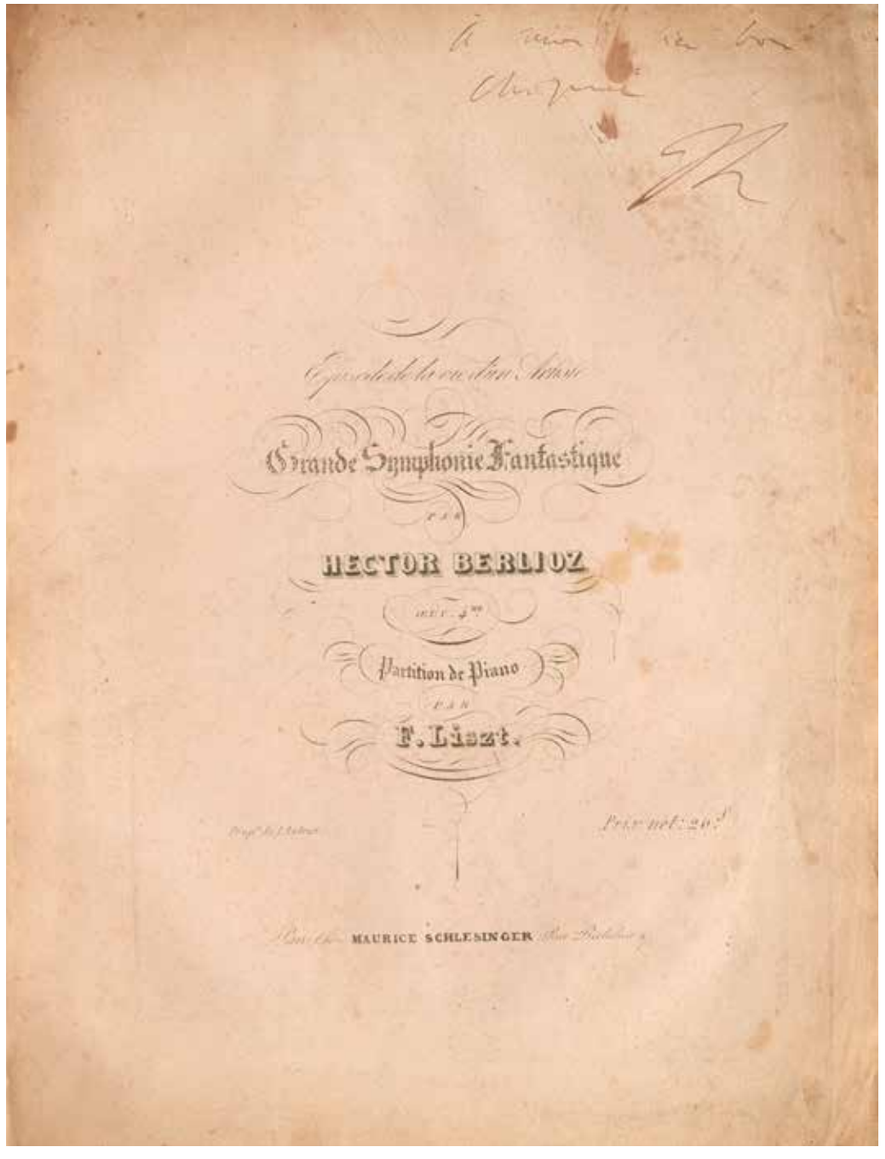
Complet des 11 planches gravées sur cuivre, la plupart signées Berey. L'ornementation comprend deux culs-de-lampe (dont un signé Audran), des bandeaux allégoriques (dont un signé Le Pautre), des lettrines, ainsi que des culs-de-lampe gravés sur bois (dont un portant les initiales de Le Pautre).

Agréable exemplaire en veau glacé du temps.

Quelques rousseurs, petites restaurations aux coins et à la coiffe supérieure.

Références : DSB VIII, 304. – Norman, 1345.

Exceptionnel ensemble de partitions pour piano de Franz Liszt dédicacées à Frédéric Chopin, dont la première édition de la « Symphonie fantastique »


Grande Symphonie Fantastique
HECTOR BERLIOZ
Partition de Piano
F. Liszt.
MAURICE SCHLESINGER

54.

LISZT, Franz

Fantaisie romantique sur deux mélodies Suisses, composée pour le piano, dédiée à Madem.lle Valérie Boissier. Op: 5, N.° 1.

Relié à la suite :

Rondeau fantastique sur un thème Espagnol (El Contrabandista) composé pour le piano et dédié à Mr Georges Sand *[sic]*. Op: 5, N.° 2.

Relié à la suite :

Épisode de la vie d'un Artiste. Grande Symphonie Fantastique par Hector Berlioz, œuv. 4.me Partition de Piano par F. Liszt. Prop.é de l'Auteur.

Paris, Bernard Latte, [1837] pour la Fantaisie et le Rondeau ; Paris, Maurice Schlesinger, [1834] pour la Symphonie fantastique.

3 partitions in-4 (343 x 260 mm), entièrement gravées, soit : couverture, titre, 26 pp. de musique et 1 f. blanc, planche B.L. 1030 *(Fantaisie romantique)* ; titre, pp. 2-40 de musique et 1 f. blanc, planche B.L. 1031 *(Rondeau)* ; couverture, titre, [50] ff. paginés [1]-89 pour la musique, incluant 5 faux-titres dont 2 hors texte *(Symphonie fantastique)* ; les titres de la *Fantaisie romantique* et du *Rondeau* portent la griffe de l'éditeur Bernard Latte, celui de la *Symphonie fantastique* celle de Franz Liszt ; les trois parties réunies en un volume demi-veau fauve, dos à nerfs orné, pièce de titre havane portant en lettres or : « F. Liszt – Pezzi per P.F. »), non rogné *(reliure de la fin du XIXe siècle).*

150 000 €

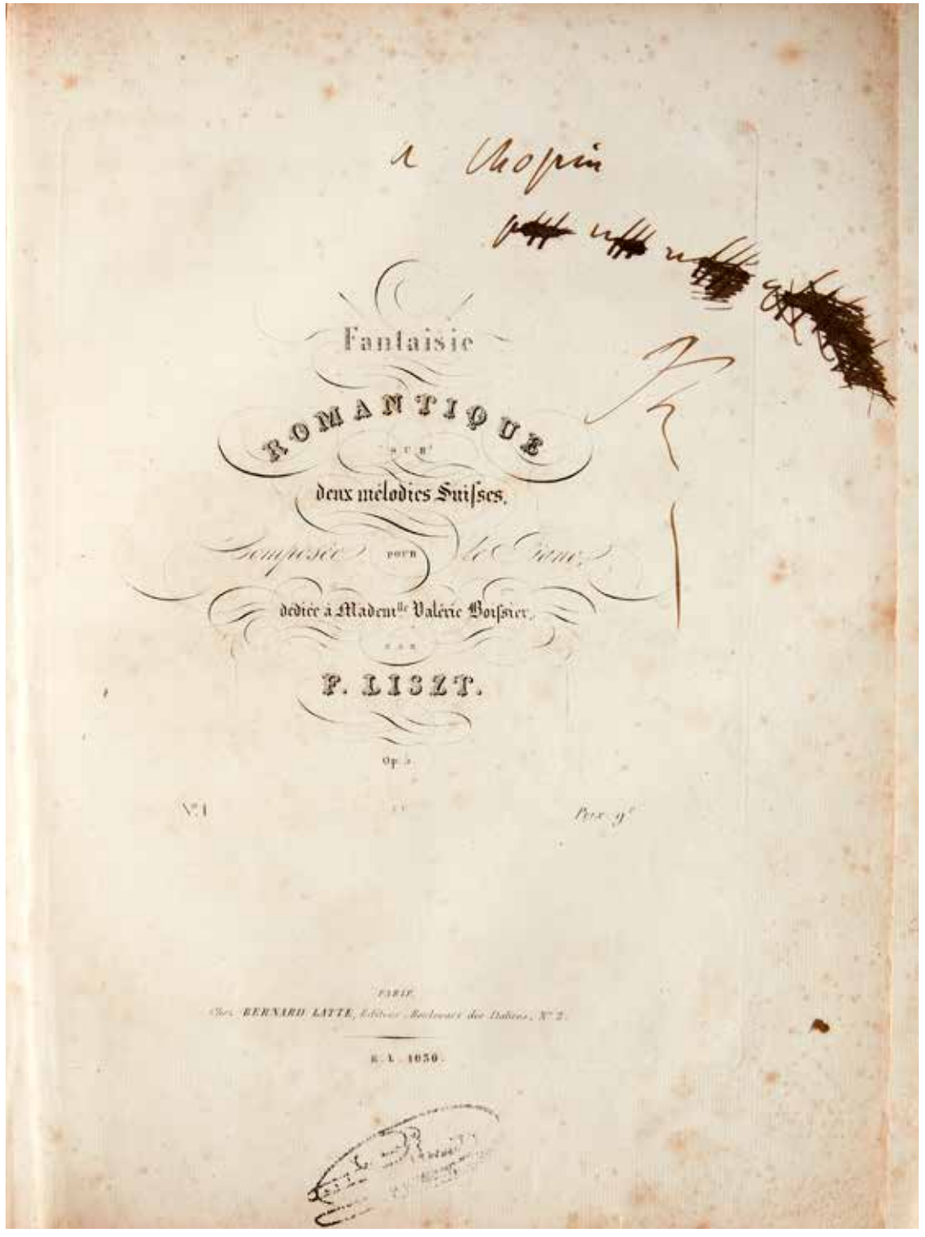
Trois importantes partitions pour piano de Franz Liszt.

La *Fantaisie* aurait paru simultanément à Bâle, chez Ernst Knopf : l'édition bâloise, mentionnée par Raabe, semble introuvable et n'est pas recensée dans les grandes bibliothèques internationales. Le *Rondeau* a été publié conjointement à Paris (Latte) et à Leipzig (Hofmeister). La *Symphonie fantastique*, publiée aux frais de Liszt, est en premier tirage.

La *Fantaisie romantique sur deux mélodies suisses* Opus 5, n° 1 – seule pièce de Liszt incluant l'adjectif « romantique » dans son titre – prépare le terrain à l'*Album d'un voyageur* et aux *Années de pèlerinage*. Cette œuvre composée en 1835-1836, d'une grande audace harmonique, « occupe (…) un espace médian entre le répertoire des fantaisies lisztiennes – jouant à chien et chat avec le goût parisien, sans cesser d'en détourner les codes – et celui des poèmes pianistiques, émergeant à cette période précise, fondés sur l'aptitude de la musique à se faire passage sonore, surgissement, voire œuvre-monde » (Emmanuel Reibel).

Le *Rondeau fantastique* Opus 5, n° 2, composé en 1836 sur l'air de Manuel Garcia « Yo que soy Contrabandista » et dédié à George Sand, illustre la facette virtuose de Liszt. Cette pièce d'une difficulté redoutable, soutenue par un tempo infernal, abonde en effets acrobatiques : Mikhail Pletnev s'y est cassé les dents et a pu la qualifier d'injouable ; seule Valentina Lisitsa aurait été capable de la dompter. (Signalons tout de même la version de France Clidat, surnommée « Madame Liszt » par Bernard Gavoty.) Comme indiqué sur la couverture générale de la *Fantaisie* et du *Rondeau,* qui porte le titre *Trois morceaux de salon pour le piano,* l'Opus 5 comporte normalement trois numéros : le *Divertissement* qui achevait le triptyque n'a pas été inclus dans ce volume.

Quant à la *Symphonie fantastique* d'Hector Berlioz, qui se passe de commentaires, elle apparaît ici dans sa transcription pour piano, terminée par Liszt en 1833 et publiée l'année suivante.



C’est la toute première édition imprimée de l’ébouriffant chef-d’œuvre de Berlioz, créé le 5 décembre 1830 au Conservatoire sous la direction de François-Antoine Habeneck : l’adaptation de Liszt précède de douze ans l’édition originale de la version orchestrale. C'est à partir de cette première édition pour piano seul, qui restituait magistralement une bonne partie de l’orchestration originelle, que Robert Schumann, âgé de 25 ans, conçut les cinq célèbres articles sur Berlioz et la *Symphonie fantastique* publiés en 1835 dans la *Neue Zeitschrift für Musik*. Cet essai révolutionnaire, critique féroce du « rossinisme » et défense du nouveau style romantique, lança véritablement Berlioz et son chef-d’œuvre symphonique. Cette partition qui illustre les qualités de transcripteur de Liszt (si remarquablement analysées par Jacques Drillon) contribue à faire de ce recueil un merveilleux récital en trois parties évoquant avec éclat l’âge d’or de la musique romantique à Paris.

Envoi autographe signé de Franz Liszt à Frédéric Chopin sur chaque partition :

Fantaisie romantique, sur le titre :

a Chopin
Pxxx nxxx nxxx qxxxxxx
F L

Rondeau fantastique, sur le titre :

À
Chopin
p. n. n. q.
F L

Symphonie fantastique, sur la couverture :

à mon bien bon Chopin
F L

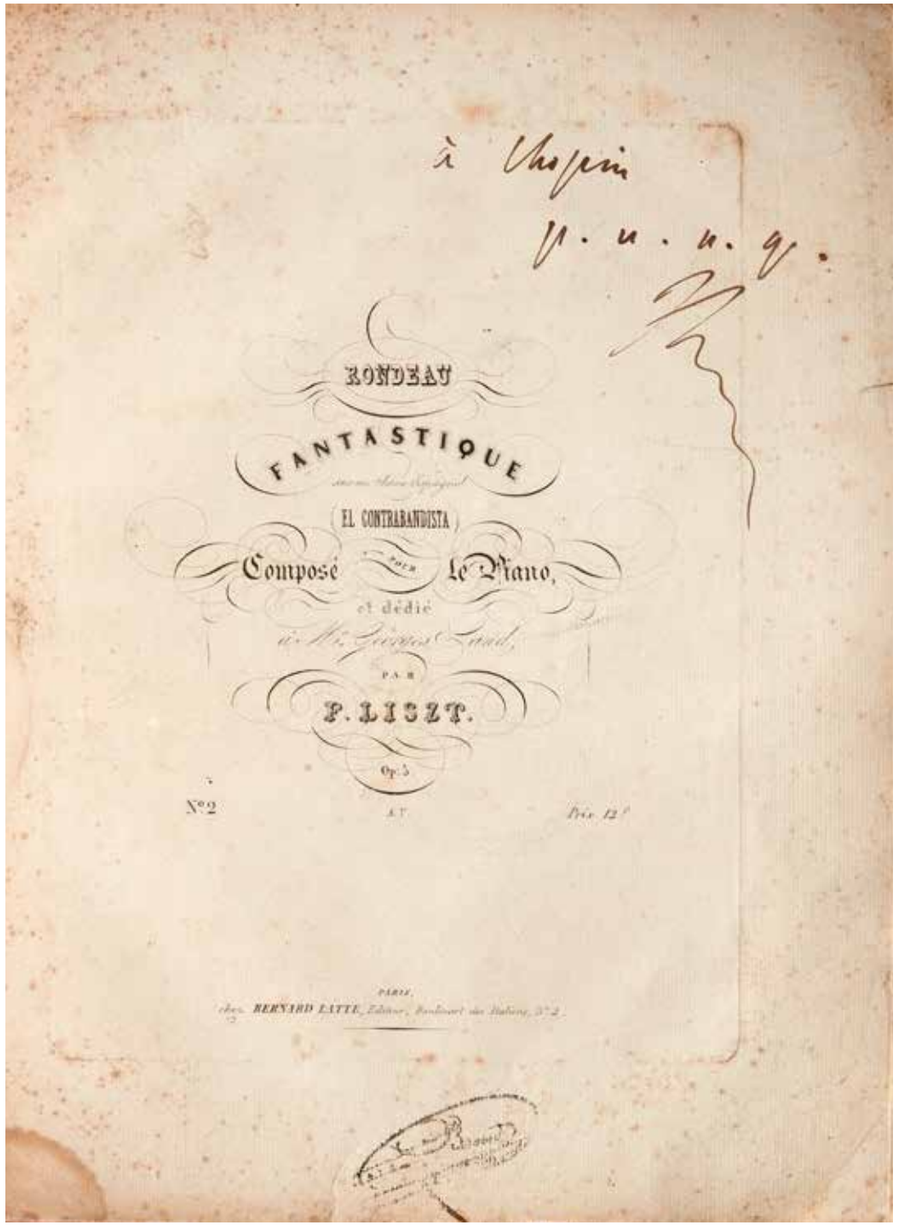
Le mystère règne sur la nature et le sens des quatre mots caviardés à la plume dans le premier envoi, Liszt ayant pris soin de ne conserver que les premières lettres de chaque mot, répétées sans ratures dans le deuxième envoi : une sorte de cryptogramme ? un message chiffré ?

Exceptionnel témoignage de la rivalité amicale entre deux géants de la musique romantique : les pianistes virtuoses qui ont révolutionné la technique du clavier.

Si l’on ajoute le nom d’Hector Berlioz – justifié par la présence, dans ce volume, de l’édition originale de sa *Symphonique fantastique* dans la transcription de Liszt – on obtient une triade magique, renvoyant aux plus belles pages de la musique romantique française et européenne.

Lorsque Liszt dédicace à Chopin les deux premières pièces de l’Opus 5 et le *Rondeau fantastique* (ce dernier envoi pouvant être interprété comme un défi, vu la difficulté du morceau), l’amitié entre les deux compositeurs n’est pas toujours au beau fixe, moins pour des questions de rivalité professionnelle – comme on l’a trop souvent dit en opposant Liszt le virtuose à l’angélique Chopin, la technique au sentiment – que pour des querelles plus personnelles et intimes, la présence de deux fortes têtes telles que George Sand et Marie d’Agoult doublant (et accentuant) les vexations et malentendus entre les deux musiciens.

Mais à l’époque de la transcription de la *Symphonie fantastique* de Berlioz – Liszt avait découvert l’œuvre avec enthousiasme lors de sa première exécution au Conservatoire de Paris en décembre 1830 – le virtuose hongrois était encore très proche de Chopin, qui, installé en France en septembre 1831, était aussitôt devenu la coqueluche du Tout-Paris, artistique, musical et littéraire. C’est le temps glorieux des concerts privés, des joutes pianistiques dans les salons, des rencontres avec Victor Hugo et Henri Heine, des duos avec Hiller, des duels avec Thalberg, des concerts



de Liszt et Berlioz au conservatoire, de l'amitié avec George Sand – qui rédige ses premières *Lettres d'un voyageur* et surnomme affectueusement Liszt « le crétin » pour moquer son prétendu anti-intellectualisme –, le temps de Lamennais et du saint-simonisme.

Bientôt viendront les séjours à Nohant, les complications, les brouilles, les réconciliations autour du piano, les séparations, les voyages… L'aimable concurrence de Chopin et de Liszt se nourrissait d'ailleurs d'une admiration réciproque : ce dernier adorait les *Études* du Polonais, lui-même admiratif des sonorités inattendues que son ami hongrois savait en tirer.

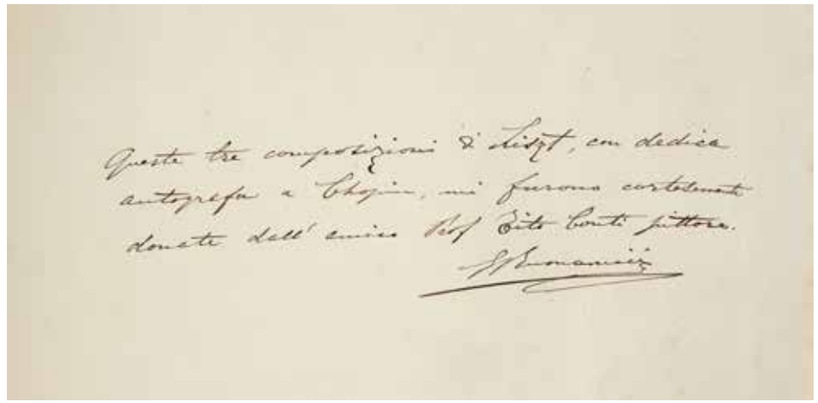
La mort, bien souvent, met tout le monde d'accord. Après celle de Chopin (17 octobre 1849), Liszt, installé à Weimar en 1848, pleure le départ de son complice des années romantiques. Le décès de Chopin est d'ailleurs, avec celui de Lichnowsky, disparu la même année, l'origine de l'*Héroïde funèbre* de Liszt. Ce dernier reconnaîtra sa dette artistique – les deux *Ballades,* les *Polonaises* et la *Bénédiction de Dieu dans la solitude* sont inconcevables sans l'influence du compositeur polonais – dans une poignante biographie de Chopin parue en 1852, « un peu exubérante de style, mais remplie cependant de très bonnes choses et de très belles pages » (George Sand).

Des rousseurs, quelques auréoles, un pli au titre de la première pièce, petite réfection marginale à un feuillet blanc ; les partitions sont, dans l'ensemble, en excellent état.

Recueil extraordinaire, infiniment précieux et émouvant : un fulgurant abrégé des folles années du premier romantisme musical.

Provenance : Franz Liszt (1811-1886), envois à F. Chopin. – Fryderyck Chopin (1810-1849), envois de F. Liszt. – Tito Conti, peintre italien (1842-1924), qui a probablement fait exécuter la reliure. – Giuseppe Buonamici (1846-1914), compositeur, pianiste et pédagogue italien, qui a reçu le recueil en cadeau de son ami Tito Conti (voir la note en italien et à l'encre noire de G. Buonamici, signée, au recto de la première garde). – Leo S. Olschki, libraire à Florence. – Robert Bory (1891-1960), musicologue suisse.

Références : *Fantaisie romantique.* Raabe 9 & Searle 157. – *Rondeau fantastique.* Raabe 88 & Searle 252. – *Symphonie fantastique.* Raabe 134 & Searle 470. – Emmanuel Rebeil, *Comment la musique est devenue « romantique ». De Rousseau à Berlioz*. Paris, Fayard, 2013. – J. Drillon, *Liszt transcripteur,* Arles, 1986 (rééd. 2005 avec *Schubert et l'infini*).



55.

LISZT, Franz

F. Chopin.

Paris, M. Escudier, Leipzig, Breitkoff et Hartel, & Bruxelles, Schott, 1852.

In-8 (226 x 142 mm) de (4)-206-(1) pp. ; broché, couverture bleue imprimée, non rogné.

7 000 €

Édition originale.

Moins de trois ans après la mort de son ami et rival Chopin, Franz Liszt, qui résidait à Weimar depuis 1848, lui consacra cette remarquable étude biographique, « un peu exubérante de style, mais remplie cependant de très bonnes choses et de très belles pages » (G. Sand), qui demeure l'une des pièces fondamentales de la bibliographie chopinienne et un témoignage hors pair sur la musique et les arts à l'époque romantique.

Envoi de Franz Liszt sur le feuillet de faux-titre :

B. Cossmann
son ami
F. Liszt
Weymar 54.

Célèbre violoncelliste allemand, Bernard Cossmann (1822-1910) travailla pour l'Opéra de Paris et se lia d'amitié avec Franz Liszt qui, après son installation à Weimar, lui procura le poste de premier violoncelliste de la chapelle ducale de cette ville. Cet ami de Mendelssohn n'était pas seulement un excellent instrumentiste, mais aussi un compositeur de qualité. Ses transcriptions d'après Schubert montrent l'étendue de son talent et sa profonde connaissance des possibilités du violoncelle.

Quelques piqûres ; couverture restaurée, manques comblés au dos.

56.

LORCA, Federico García

Mariana Pineda. Romance popular en tres estampas.

Madrid, La Farsa, I de septiembre de 1928.

In-12 (110 x 165 mm) de 69 pp. et 1 f.n.ch. (catalogue de l'éditeur) ; demi-maroquin brun à bandes, dos lisse avec titre or, plats de papier vert bordés de deux listels de veau rose, couverture illustrée et dos conservés *(reliure de l'époque).*

7 000 €

Édition originale.

Il n'a pas été tiré d'exemplaires sur grand papier.

La première pièce publiée par Lorca, une œuvre poétique et « d'art pur » – ce sont les mots de l'auteur – consacrée à la figure de Mariana Pineda Muñoz (1804-1831), héroïne et martyre de la cause libérale en Espagne. Il en existe

trois versions, rédigées à partir de 1923, dont seule la première, lacunaire, et la troisième, qui a servi de base pour l'édition, ont survécu.

Bien que la pièce s'inscrive dans le courant historico-poétique et moderniste de l'époque, dont l'un des chefs de file fut Eduardo Marquina, il s'agit, écrit André Belamich, « d'un chef-d'œuvre à part. Fraîcheur du regard, maîtrise dans la composition musicale et plastique, lyrisme raffiné qui s'alimente à la source la plus pure de la tradition populaire, tous ces bonheurs complémentaires font de *Mariana Pineda* une des pièces les plus attachantes de Lorca ».

Après quatre représentations d'essai à Barcelone, au théâtre Goya, la véritable création de la pièce eut lieu à Madrid, au théâtre Fontalba, le 12 octobre 1927 : elle n'y fut jouée que trois fois, mais triomphalement. Mariana Pineda était interprétée par la grande comédienne catalane Margarita Xirgu (1888-1969), à qui Lorca dédia cette première édition. Les décors furent réalisés par Salvador Dalí, ami intime du poète-dramaturge.

L'illustration se compose de cinq dessins de l'auteur, en noir : des esquisses de décors pour la pièce. La belle couverture en couleurs signée Roberto, très stylisée, représente la protagoniste. En troisième de couverture : portrait de Lorca au trait, tiré en noir.

Les dessins pour illustrer *Mariana Pineda,* envoyés par Lorca à son éditeur en août 1928, sont perdus, tout comme le projet de couverture, qui ne fut pas retenu.

Précieux exemplaire portant, sur le faux-titre, cet envoi autographe signé de Lorca agrémenté d'un petit dessin représentant une lune anthropomorphe :

Para Dó Dó Larco
Federico García Lorca
1934

Le volume a été offert et dédicacé au peintre, critique d'art et décorateur argentin Jorge Larco (1897-1967) lors d'un séjour du poète à Buenos Aires, au début de l'année 1934.

Très rare avec envoi et dessin : Mario Hernández ne recense aucun exemplaire dédicacé de l'édition originale de *Mariana Pineda*.

Références : Federico García Lorca, Œuvres complètes, II, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 123-215 et 961-986. – M. Hernández, *Libro de los dibujos de Federico García Lorca,* 1990, p. 216.

57.

[LOUVRE]

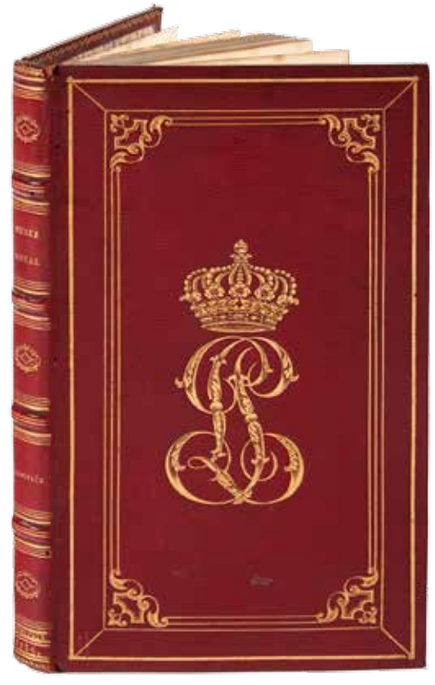
Notice des tableaux exposés dans le Musée royal.

Paris, Vinchon, 1836.

In-12 (160 x 95 mm) de 4 ff.n.ch. et 260 pp. ; maroquin rouge, dos à faux-nerfs sertis de listels dorés et à froid et de filets dorés, fleurons dans les entrenerfs ; sur les plats : bel encadrement doré formé de filets dorés avec fers d'angle, grandes initiales LP ornées, enlacées et couronnées au centre ; roulette intérieure, chaînette sur les coupes, tranches dorées *(Ginain).*

2 500 €

Joli catalogue des tableaux conservés au Louvre en 1836.



Exemplaire de Louis-Philippe Ier, dont les plats portent le grand chiffre couronné.

Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, ce sont surtout les salles de l'École espagnole qui bénéficièrent des soins et de la générosité du souverain. À la demande de Louis-Philippe, et sur sa cassette, le baron Taylor acquit en Espagne, entre 1833 et 1836, plus de 400 tableaux de peintres locaux. Grâce à l'ouverture de la nouvelle galerie, plusieurs artistes français – dont Courbet et Manet – pourront enfin s'initier à la peinture espagnole.

Ce petit guide aurait pu être le dernier à migrer sur les tablettes de Louis-Philippe, puisqu'il fut édité l'année même des attentats de Fieschi et d'Alibaud.

Ravissant exemplaire, parfaitement relié.

Deux minuscules trous de ver sur le mors supérieur.

58.

MAIRAN, Jean-Jacques Dortous de

Traité physique et historique de l'aurore boréale.

Paris, Imprimerie royale, 1754.

In-4 (260 x 190 mm) de (12)-570-XXII pp. et 17 planches dépliantes ; veau fauve marbré, dos à nerfs, compartiments ornés des initiales L L couronnées et de fleurs de lys, pièce de titre de maroquin rouge, trois filets encadrant les plats, armes royales frappées au centre, roulette intérieure et sur les coupes, tranches mouchetées rouges *(reliure de l'époque).*

2 800 €

Deuxième édition, revue et augmentée.

Elle est ornée de 17 planches dépliantes gravées par Simonneau ou Ingram.

Dans cet ouvrage célèbre dont la première édition, d'une moindre ampleur, avait paru en 1733, Dortous de Mairan (1678-1771) – secrétaire de l'Académie des sciences de Paris et membre de celles de Londres, Édimbourg, Uppsala, Saint-Pétersbourg et Bologne – attribuait le phénomène des aurores boréales à une extension de l'atmosphère du soleil, et non à l'interaction électrique entre les particules chargées du vent solaire et la haute atmosphère.

« *Inquiry into the history and physics of the aurora borealis ; the chapter on the relation between the aurora and the magnetic declination is of special interest* » (Wheeler Gift). Plusieurs passages de l'ouvrage font référence à Descartes, Newton, Cassini et Euler. Le traité comporte en outre une liste des aurores observées jusqu'en 1751.

Envoi de l'auteur à l'encre brune au verso du premier feuillet de garde :

Pour Mademoiselle de Lubert
de la part de son tres humble serviteur
Dortous de Mairan
ce 24 fevrier 1755

On ne sait pas grand-chose de Marguerite, ou Marie-Madeleine de Lubert (1702-1785), sinon qu'elle était la fille d'un parlementaire parisien amateur de musique, qu'elle correspondit avec Voltaire – qui lui adressa une longue pièce en vers en 1732 – et qu'elle demeure l'une des plus intéressantes auteures de contes de fées et récits merveilleux du XVIIIe siècle.

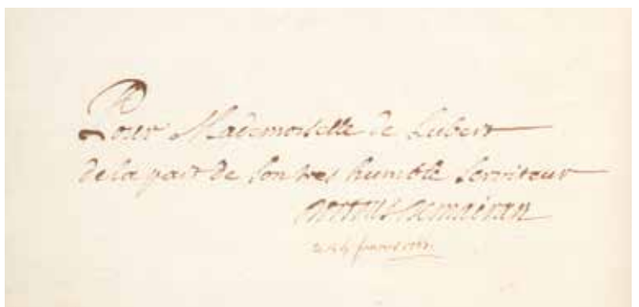
« Avec les contes de Mlle de Lubert, écrit Blandine Gonssollin, on a affaire à une littérature qui se plaît à faire de la lecture un véritable enjeu de l'écriture. (…) Au fil de ses intrigues tortueuses, cette conteuse cherche à suspendre le récit, à ébaucher ou escamoter des possibles narratifs, introduisant des éléments métaleptiques et procédant par surenchère ou par contamination avec les codes du roman de l'époque, pour mettre à mal le genre. »

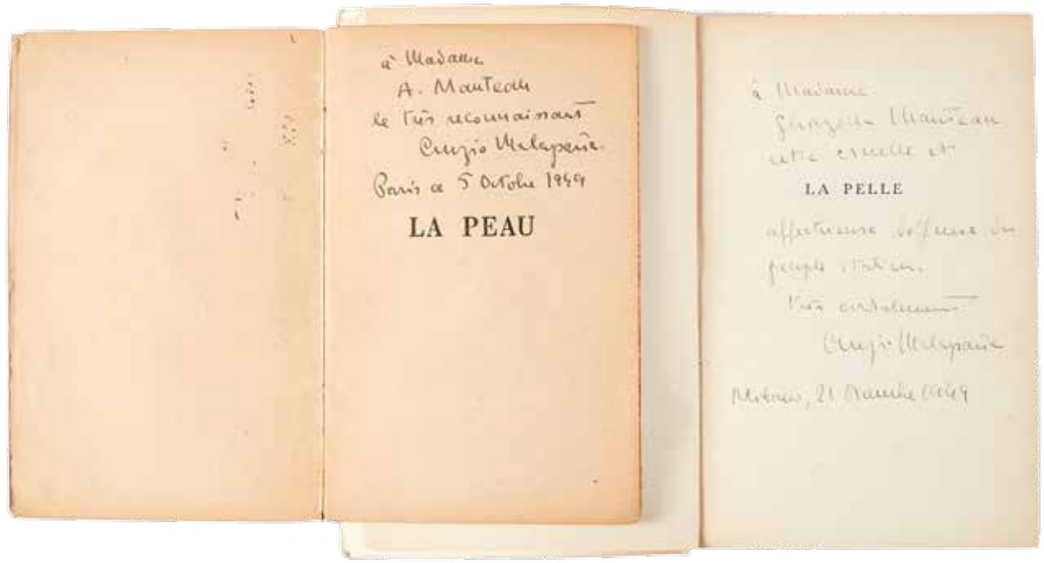
Quant à savoir si les planches de cet ouvrage représentant des aurores boréales – fort suggestives, luminescentes et quasi fantasmagoriques – ont su stimuler l'imagination de cette conteuse, qui avait décidément de bien curieuses lectures, il y a là un pas que nous nous garderons de franchir.

Agréable exemplaire de présent portant les armes et le chiffre de Louis XV.

Quelques restaurations à la reliure (coiffes, mors et coins).

Références : DSB, IX, pp. 33-34. – *Wheeler Gift Cat.* 382. – E. Newton Harvey, *A History of Luminescence until 1900,* Philadelphia, 1957, pp. 258-259. – B. Gonssollin, « Les contes de Mlle de Lubert : des petites machines à lire et à écrire », in : *Féeries,* 8 janvier 2011 (en ligne).





59.

MALAPARTE, Curt-Eric Sückert, dit Curzio

La Pelle. Storia e racconto.

Roma – Milano, Aria d'Italia, 6 décembre 1949.

[Joint :]

La Peau (…) traduit de l'italien par René Novella.

Paris, Denoël, 30 août 1949.

In-8 (202 x 130 mm et 185 x 120 mm) de 416-(2) pp et (4)-504-(3) pp. ; brochés.

3 000 €

Édition originale italienne et édition originale de la traduction française.

La version française a paru peu de temps avant l'italienne, Malaparte ayant prévu, pour son célèbre roman documentaire napolitain, un lancement à l'échelle européenne.

Chaque volume comporte un envoi autographe signé de l'auteur, en français.

La destinataire des deux exemplaires est Angèle Marteau (1911-2008), éditrice belge de Malaparte, considérée comme la principale éditrice flamande du XXe siècle. Le premier envoi, daté de Milan, 21 décembre 1949, qualifie le terrible récit visionnaire et baroque de Malaparte de « cruelle et affectueuse défense du peuple italien » : le second est daté du 5 octobre 1949.

L'exemplaire italien, dépourvu de jaquette, a le dos insolé ; petites usures au dos et papier jauni pour l'exemplaire français.

60.

MALLARMÉ, Stéphane

Les Dieux antiques. Nouvelle mythologie illustrée d'après George W. Cox et les travaux de la science moderne à l'usage des lycées, pensionnats, écoles et des gens du monde.

Paris, J. Rothschild, 1880.

In-8 (218 x 147 mm) de XVI-320 pp. ; demi-maroquin bleu nuit à coins, dos à nerfs orné de caissons de filets dorés, couvertures et dos conservés, non rogné, tête dorée *(A. et R. Maylander).*

6 500 €

Édition originale.

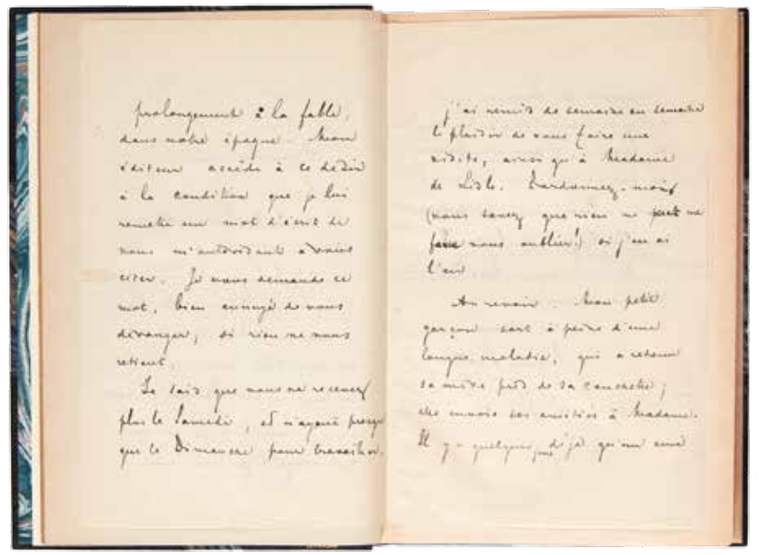
L'ouvrage est orné de 260 vignettes tirées dans le texte : reproductions de statues, bas-reliefs, médailles, camées.

En tête, un poème de Banville, « Orphée ». À la fin : petite anthologie mythologique comprenant des extraits des œuvres de Leconte de Lisle, Hugo et Banville.

Il s'agit de la traduction – ou plutôt de l'adaptation – du *Manual of Mythology* du Rev. George W. Cox, paru à Londres en 1867, par Stéphane Mallarmé, alors professeur au lycée Fontanes (actuel lycée Condorcet).

On a relié en tête une très belle lettre de Mallarmé à Leconte de Lisle.

Dans ce document littéraire et intime (*samedi 17 mai 1879,* 4 pages in-8), Mallarmé remercie Leconte de Lisle de l'avoir autorisé à insérer dans son ouvrage quelques-uns de ses vers « antiques », puis poursuit sur un ton plus personnel en évoquant la maladie de son fils cadet, le petit Anatole, qui devait mourir quelques mois plus tard, le 8 octobre 1879, à l'âge de huit ans. Sa disparition bouleversa en profondeur la poétique mallarméenne, catastrophe dont témoignent, entre autres, les fragments posthumes publiés sous le titre de *Tombeau d'Anatole.*



61.

MALLARMÉ Stéphane

Carte autographe signée adressée à Paul Hervieu.

Valvins, octobre 1897.

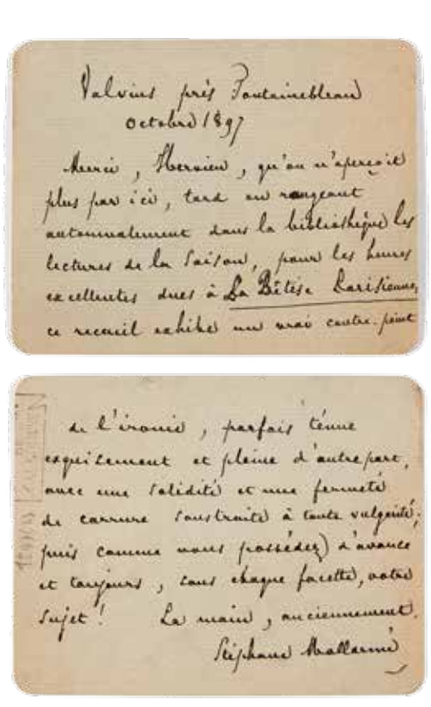
2 pages in-16 (89 x 108 mm), bristol vert, bords arrondis.

2 500 €

Joli billet par lequel Mallarmé réagit à la lecture de *La Bêtise parisienne* de Paul Hervieu, originellement publiée en 1884 et rééditée en 1897.

> *Merci, Hervieu, qu'on n'aperçoit plus par ici, tard en rangeant automnalement dans la bibliothèque les lectures de la saison, pour les heures excellentes dues à La Bêtise Parisienne ; ce recueil exhibe un vrai contrepoint de l'ironie, parfois ténue exquisément et pleine d'autre part, avec une solidité et une fermeté de carrure soustraite à toute vulgarité ; puis, comme vous possédez d'avance et toujours, sous chaque facette, votre sujet ! La main, anciennement.*
>
> *Stéphane Mallarmé*

Provenance : Jean-Louis Debauve (timbre ex-libris).


Valvins près Fontainebleau
Octobre 1897

Merci, Hervieu, qu'on n'aperçoit
plus par ici, tard en rangeant
automnalement dans la bibliothèque les
lectures de la saison, pour les heures
excellentes dues à La Bêtise Parisienne,
ce recueil exhibe un vrai contre-point

de l'ironie, parfois ténue
exquisément et pleine d'autre part,
avec une solidité et une fermeté
de carrure soustraite à toute vulgarité ;
puis comme vous possédez d'avance
et toujours, sous chaque facette, votre
sujet ! La main, anciennement.

Stéphane Mallarmé

62.

MASINI, Eliseo

Sacro arsenale, o' vero prattica dell'Officio della S. Inquisitione.

Rome, Héritiers de Corbeletti, 1639.

In-4 (220 x 160 mm) de (8), 384, (48) pp. ; cartonnage souple, titre à l'encre noire en tête du dos recouvrant partiellement l'ancien titre en long à l'encre brune *(reliure de l'époque).*

4 000 €

Deuxième édition, augmentée.

Célèbre manuel pratique de l'inquisiteur rédigé en italien par Eliseo Masini, inquisiteur à Gênes entre 1609 et 1627.

Le titre est orné d'un beau bois gravé à l'effigie de saint Dominique martyr.

La première édition, publiée à Gênes en 1621, aurait été détruite sur ordre du Saint-Office et remplacée par cette nouvelle édition donnée par Tommaso Menghini. Le sixième chapitre, tristement célèbre, s'intitule : *Del modo d'interrogare i Rei nella tortura*.

L'exemplaire est tel que paru, à toutes marges et dans le cartonnage d'attente de l'éditeur.

63.

[MIRÓ, Joan]

Joan Miró. Peintures sculptures dessins céramiques. 1956-1979.

Saint-Paul-de-Vence, Fondation Maeght, 7 juillet-30 septembre 1979.

In-4 (207 x 210 mm) de (200) pp., 378 n^{os} décrits ; broché, couverture illustrée en couleurs.

2 500 €

Édition originale.

Importante rétrospective de Joan Miró réalisée par Jean-Louis Prat à la Fondation Maeght.

Le catalogue, très richement illustré en noir et en couleurs, contient des textes de : Jean-Louis Prat, André Balthazar, Jacques Dupin, André Pieyre de Mandiargues, David Sylvester, Marcelin Pleynet et Lluis Permanyer.

Superbe envoi-dessin de Miró au feutre bleu et rouge :

à Eliane Victor,
affectueusement
Miró
8 VII 79

Ce visage primitif traversé de lignes brisées, courbes, points et étoiles couvre la page de titre.

La journaliste et productrice Éliane Victor (1918-2017), femme de l'explorateur polaire Paul-Émile Victor, avait déjà produit pour l'ORTF plusieurs émissions consacrées au peintre catalan, et notamment le documentaire de J.-P. Marchand et P. Dumayet réalisé et diffusé en août 2017 à l'occasion d'une exposition Miró à la Fondation Maeght (visionnable, comme d'autres travaux de cette pionnière du féminisme télévisuel, sur le site de l'INA).

Édifier et prier en français au XVe siècle
Un rarissime manuel théologique et dévotionnel en vulgaire publié du vivant de l'auteur

64.

MONTFIQUET, Raoul de

[Expositions de l'Ave Maria – Exposition de l'oraison dominicale].

(a ^{1}r :) Lexposition de laue Maria. *(a ^{2}r :)* Exposition de la salutation angelicque… *(f ^{7}r :)* Cy finist lexposicion de Aue maria // compilée par maistre Raoul de montfiquet *(verso blanc).*

Relié à la suite :

(a ^{1}r :) Exposicion de loroison dominicale // pater noster… *(g ^{8}r :)* Imprime a la rue saīct iaquez au pres // de petit pont par Pierre Leuet. Lan Mil quatre cens // quatre vingtz et cinq. La vigille de sainct Andry.

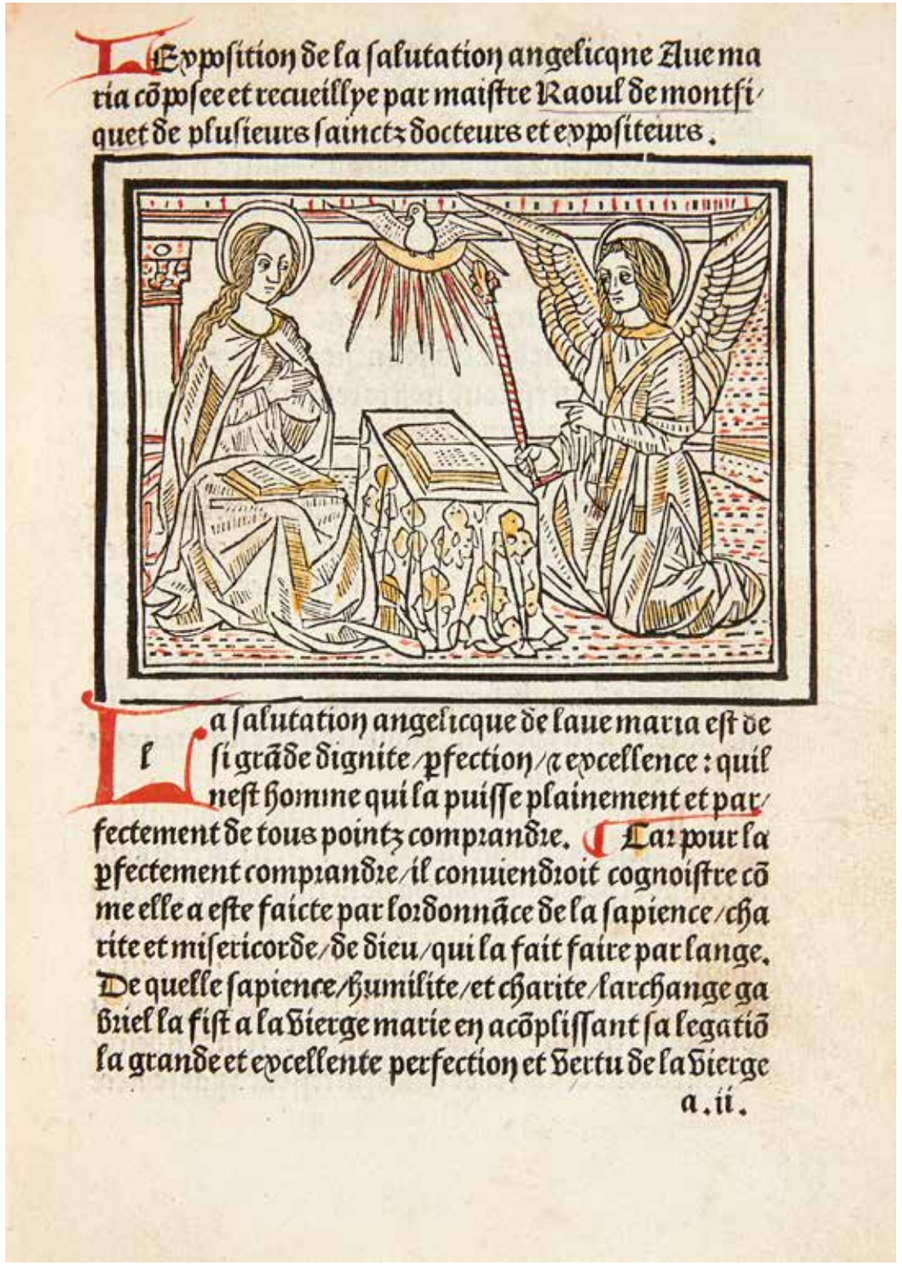
[Paris], Pierre Levet & Jehan Alissot, [28 février 1485 (=1486)] pour l'Ave Maria. – [Paris], Pierre Levet, 29 novembre 1485 pour le Pater.

In-4 gothique (178 x 126 mm) de (47) ff., y compris le titre sur une ligne, pour l'*Ave Maria* (a-e^{8}, f ^{7} ; sans la *Déclamation* de Guillaume Alexis : 13 ff signés f^{8}, g-h^{6}) ; et (56) ff., y compris le titre sur deux lignes, pour le *Pater* (a-g^{8}) ; lettres bâtardes, 28 lignes, initiales et rubriques en rouge et jaune ; maroquin bleu-vert, dos à nerfs, filet à froid sur les plats, bordure intérieure ornée de trois filets dont un à froid, filet sur les coupes, coiffes guillochées, tranches dorées *(Leighton, Brewer St.).*

60 000 €

Éditions originales, d'une grande rareté.

On connaît six ouvrages composés par Raoul de Montfiquet, dont les deux premiers, *Exposition de l'oraison dominicale* et *Exposition de l'Ave Maria,* sont réunis dans ce volume.



Lexpoſition de la ſalutation angelicqne Aue ma
ria cõpoſee et recueillye par maiſtre Raoul de montfi
quet de pluſieurs ſainctz docteurs et expoſiteurs.

La ſalutation angelicque de laue maria eſt de
ſi grãde dignite/pfection/et excellence: quil
neſt homme qui la puiſſe plainement et par/
fectement de tous pointz compriandre. Car pour la
pfectement compriandre/il conuiendroit cognoiſtre cõ
me elle a eſte faicte par lordonnãce de la ſapience/cha
rite et miſericorde/de dieu/qui la fait faire par lange.
De quelle ſapience/humilite/et charite/larchange ga
briel la fiſt a la vierge marie en acõpliſſant ſa legatiõ
la grande et excellente perfection et vertu de la vierge

a.ii.

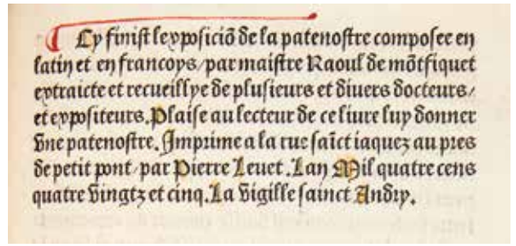
Ces traités constituent un précieux témoignage sur les débuts de la littérature théologique et édifiante en langue vulgaire, et occupent de ce fait une place importante dans l'histoire de l'évolution du français littéraire.

LE TRAITÉ SUR LA PRIÈRE MARIALE EST ORNÉ DE DEUX BOIS GRAVÉS, FINEMENT REHAUSSÉS.

Ces deux belles figures à mi-page gravées au trait (env. 70 x 92 mm) – « which are among the earliest produced at Paris » (cat. Fairfax Murray) – sont placées au recto des feuillets a^2 et d^8 de l'*Exposition de l'Ave Maria*. Elles montrent une *Annonciation* et une *Visitation*, cette dernière entourée d'un paysage avec château-fort. Comme le souligne Hugh W. Davies (Fairfax Murray), les bois de cet exemplaire ont été délicatement coloriés par le rubricateur : le premier en rouge et jaune ; le second, de façon plus partielle et moins prononcée, seulement en jaune.

Originaire de Basse-Normandie, Raoul de Montfiquet appartenait à une famille de la petite noblesse locale. Après avoir accompli ses études en qualité de boursier au collège de maître Gervais à Paris, il en devint le prieur et y rédigea la plupart de ses ouvrages. Promu docteur en théologie à une date inconnue, il exerça la charge de recteur de l'université durant l'année 1475. Dans les années 1480-82, il fut chargé de défendre les intérêts de la Sorbonne devant le Parlement. Il était en relation avec les bénédictins de l'abbaye Saint-Vigor de Cerisy-la-forêt (Bayeux), où il rédigea la majeure partie de son traité sur l'Eucharistie, et possédait depuis 1490 un bénéfice au diocèse de Rouen. À sa mort, survenue en 1501, il fit une donation au collège de maître Gervais comprenant un manuscrit annoté de sa main des *Declamationes* de Quintilien et de la *Rhetorica* de Georges de Trébizonde (conservé à la Bibliothèque de la Sorbonne, ms 629).

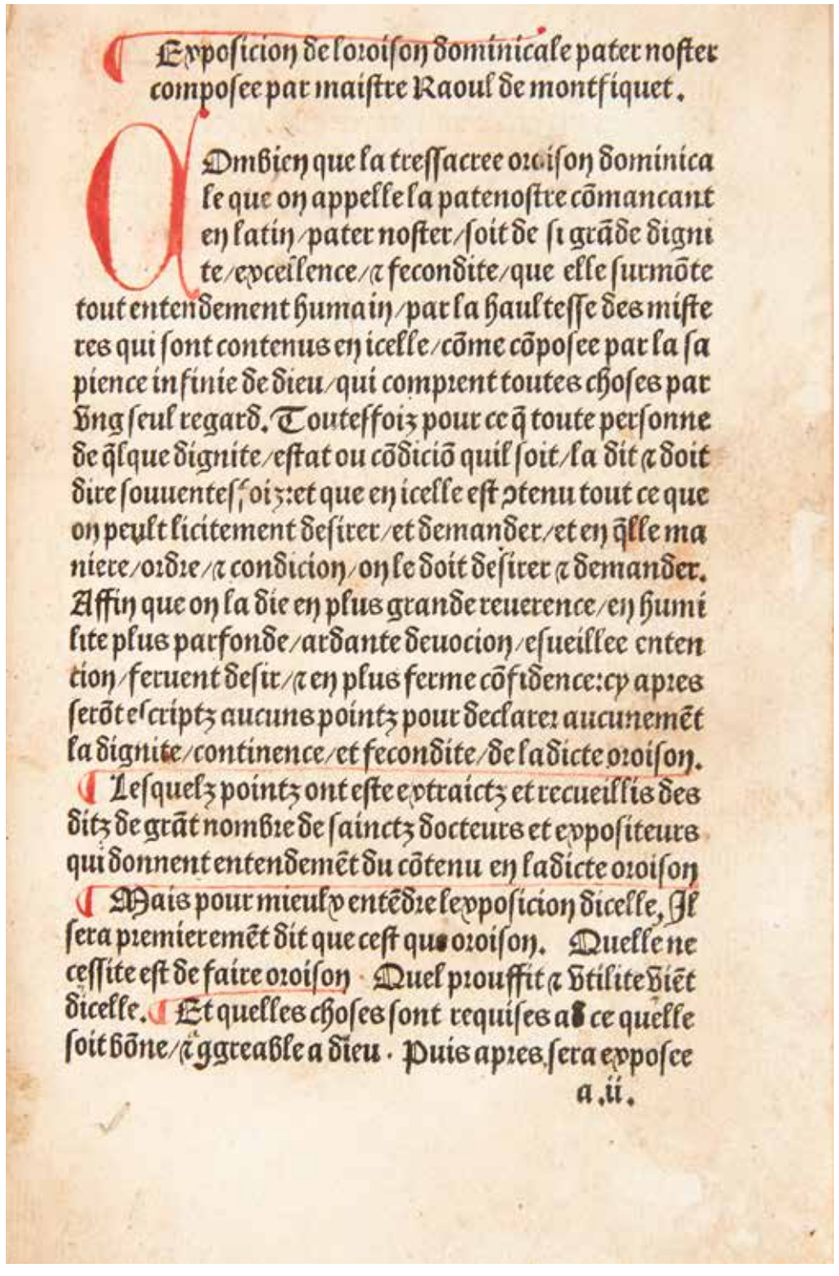
Contrairement à ce que croyait Brunet (III, 1863 et Suppl. 1-1110), les deux *Expositions* qui forment notre volume sont bien des ouvrages différents et imprimés séparément – le *Pater* par Pierre Levet seul en novembre 1485, l'*Ave Maria* par Levet et Jehan Alissot trois mois plus tard –, même si, comme le suggèrent l'homogénéité typographique et une allusion à l'*Explication du Pater* au feuillet f^6v de l'*Ave Maria*, ils étaient vraisemblablement destinés à être vendus ensemble.



Cy finiſt leexpoſicio de la patenoſtre compoſee en
latin et en francoys par maiſtre Raoul de mõtfiquet
extraicte et recueillye de pluſieurs et diuers docteurs/
et expoſiteurs. Plaiſe au lecteur de ce liure luy donner
Vne patenoſtre. Imprime a la rue ſaict iaquez au pres
de petit pont par Pierre Leuet. Lan Mil quatre cens
quatre vingtz et cinq. La vigille ſainct Andry.

Le traité de Raoul de Montfiquet consacré au *Pater,* dont ne subsiste que la version française, s'insère dans le cadre – plus vaste que le titre ne le laisserait prévoir – d'un traité général (nature et nécessité de la prière, qualités requises pour qu'elle soit méritoire et susceptible d'être exaucée, etc.). L'exposition proprement dite est divisée en deux parties en fonction des sept requêtes du *Pater* : les trois premières « ordonnent nostre ame envers Dieu, pour ce qu'ilz sont des biens eternelz ou espirituelz qui ont Dieu pour leur object ou fin », les quatre dernières « regardent les deffaultes de l'homme ». L'autorité la plus régulièrement invoquée est Richard de Saint-Victor. *L'Exposition du Pater* est l'un des tout premiers livres imprimés par Pierre Levet (cf. Claudin).

L'*Exposition de l'Ave Maria,* entièrement consacrée à la prière mariale, devrait être suivie, dans cette première édition, d'une *Déclamation sur l'évangile Missus est Gabriel* de Guillaume Alexis (13 ff.). Cette pièce en vers placée après l'*explicit* au dernier feuillet de l'*Ave Maria* – dont le verso blanc marque une séparation nette entre les deux textes – ne se trouve pas dans notre exemplaire.



Exposicion de loroiſon dominicale pater noſter
compoſee par maiſtre Raoul de montfiquet.

Ombien que la treſſacree oroiſon dominica
le que on appelle la patenoſtre cõmancant
en latin/pater noſter/ſoit de ſi grãde digni
te/excellence/ꝛ fecondite/que elle ſurmõte
tout entendement humain/par la haulteſſe des miſte
res qui ſont contenus en icelle/cõme cõpoſee par la ſa
pience infinie de dieu/qui comprent toutes choſes par
vng ſeul regard. Touteſſoiz pour ce q̃ toute perſonne
de q̃lque dignite/eſtat ou cõdiciõ quil ſoit/la dit ꝛ doit
dire ſouuenteſ᷑oiz:et que en icelle eſt ꝓtenu tout ce que
on peult licitement deſirer/et demander/et en q̃lle ma
niere/ordre/ꝛ condicion/on le doit deſirer ꝛ demander.
Affin que on la die en plus grande reuerence/en humi
lite plus parfonde/ardante deuocion/eſueillee enten
tion/feruent deſir/ꝛ en plus ferme cõfidence:cy apres
ſerõt eſcriptz aucuns pointz pour declarer aucunemẽt
la dignite/continence/et fecondite/de la dicte oroiſon.
Leſquelz pointz ont eſte extraictz et recueillis des
ditz de grãt nombre de ſainctz docteurs et expoſiteurs
qui donnent entendemẽt du cõtenu en ladicte oroiſon
Mais pour mieulx entẽdre lexpoſicion dicelle, Il
ſera premieremẽt dit que ceſt que oroiſon. Quelle ne
ceſſite eſt de faire oroiſon · Quel prouffit ꝛ vtilite vient
dicelle. Et quelles choſes ſont requiſes a ce quelle
ſoit bõne/ꝛ ꝗgreable a dieu · Puis apres ſera expoſee

a .ii.

Les *Expositions* de Montfiquet, écrit Guy Bechtel, « ont pu, par certains imprimeurs comme Levet, être parfois tirées à part et recomposées selon les besoins en livres un peu différents ». La *Déclamation* de Guillaume Alexis a dû souvent être extraite et reliée séparément, probablement en raison de son intérêt littéraire et de son illustration dépassant le strict cadre religieux des ouvrages de Montfiquet : c'est le cas pour l'exemplaire De Bure (2e cat., n° 1656), cité par Bechtel, et celui conservé à la National Library de Cape Town (le seul localisé par le ISTC). Enfin, Hugh W. Davies remarque que ni le traité du *Pater* ni celui de l'*Ave Maria* ne mentionnent la *Déclamation*.

On ne recense que deux ou trois exemplaires de ces ouvrages.

Le volume conservé à la bibliothèque de Chantilly, acquis par le duc d'Aumale à la vente Yemeniz (cat. 1867, n° 134), contient, outre les deux *Expositions* de Raoul de Montfiquet, la *Déclamation* de Guillaume Alexis imprimée à la suite de l'*Ave Maria.* Relié en maroquin rouge par Duru avant la vente Yemeniz, il a été relié à nouveau par Thompson, toujours en maroquin rouge. Le musée Plantin-Moretus (Antwerpen), possède un exemplaire du seul *Pater*.

Annotations contemporaines à l'encre brune dans la marge inférieure du feuillet b^8r de l'*Ave Maria* (avec décharge sur b^7v), tache brune au feuillet f^2 du même ouvrage (avec légère atteinte à quelques lettres de f^2v), réparation traversant le titre (sans atteinte à l'imprimé). – Le titre du *Pater,* sali, présente une importante restauration affectant les quatre dernières lettres du mot « dominicale » et, au verso, des annotations à l'encre brune (presque effacées) ; faibles mouillures aux trois premiers feuillets du même ouvrage. – Quelques taches et rousseurs, très éparses.

Provenance : Charles Fairfax Murray (1849-1919), avec les étiquettes de rangement (nos 388 et 389). – Sylvain Brunschvig, avec son ex-libris (Genève, cat. 1955, n° 291). – Librairie Lardanchet (cat. 1963, n° 224). – Collection particulière (ex-libris supprimé).

Références : Ave Maria. HC 819. – Pell Ms 8211 (8137). – Delisle 1271. – GW M36878. – Bechtel E-210 & A-112 (pour la *Déclamation*). – Fairfax Murray 388 (cet exemplaire). – Pater Noster. C 4359. – Pell Ms 8210 (8136). – Polain(B) 2788. – GW M36880. – Bechtel E-215. – Fairfax Murray 389 (cet exemplaire). – Voir aussi Tchemerzine-Scheler I, pp. 50-51.

65.

MOSTRAILLES, L.-G. – [TRÉZENIK, Léo & RALL, Georges]

Têtes de pipes. Avec 21 photographies par Émile Cohl.

Paris, Léon Vanier, 1885.

Grand in-8 (253 x 166 mm) de 1 f. blanc, 198 pp., 1 f. et 2 ff. blancs ; broché, couverture bleu pâle imprimée sur les plats et les contreplats, non rogné.

6 500 €

Édition originale.

L'exemplaire est justifié à la plume, à l'encre violette, sous le faux-titre : « N° 78 ».

Célèbre galerie de portraits de poètes et artistes irréguliers, marginaux, improbables, à peine convenables, parnassiens déviants, Hydropathes, Hirsutes et autres Jemenfoutistes.

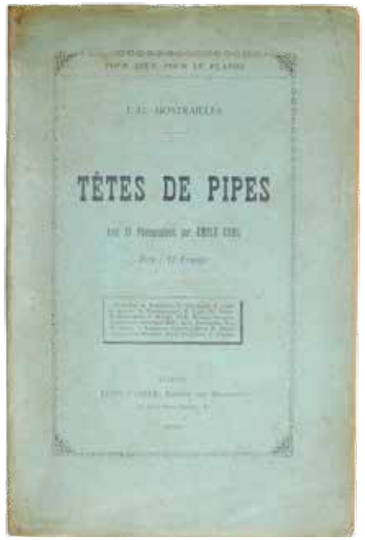
Elle a été rédigée, sous le pseudonyme collectif de L.-G. Mostrailles, par Léon Pierre Marie Épinette, dit Léo Trézenik, et Georges Rall.

Trézenik et Rall furent, avec Charles Morice, les animateurs de la *Nouvelle Rive gauche* qui, devenue *Lutèce*, accueillera dans ses colonnes ces très spirituelles et parfois désopilantes notules sur la bohème littéraire parisienne.

Illustré de 21 portraits photographiques contrecollés d'Émile Cohl.

Dessinateur, caricaturiste, photographe d'art – il exerçait boulevard de Strasbourg et rue Saint-Laurent, comme l'indique l'annonce imprimée en troisième de couverture –, le génial Émile Cohl (pseudonyme d'Émile Courtet, 1857-1938) est l'un des grands précurseurs et créateurs du cinéma d'animation (il réalisa près de trois cents films entre 1908 et 1923).

Sont successivement portraiturés, en prose et sur papier albuminé : Fernand Iches, Maurice Rollinat, Émile Cohl, Georges Lorin, Edmond Haraucourt, Robert Caze, Francis Enne, Émile Peyrefort, Édouard Norès, le Dr E. Monin, Grenet-Dancourt, Georges Rall, Léo Trézenik, Émile Goudeau, Jean Rameau, Carolus Brio, Henri Beauclair, Jean Moréas et Paul Verlaine.



Les portraits de Laurent Tailhade et de Léon Cladel, qui refusèrent d'être photographiés, furent remplacés par deux « compositions photographiques symbolistes » que l'on pourrait aussi qualifier de « pré-dadaïstes ».

Si l'on cherche à en savoir plus sur tous ces messieurs, il faut consulter l'indispensable réédition de *Dix ans de bohème* d'Émile Goudeau publiée par M. Golfier, J.-D. Wagneur et P. Ramseyer au Champ Vallon en 2000. La plupart de ces « têtes de pipes » y sont évoquées et font parfois l'objet d'une notice biographique.

La couverture, fragile, est en excellent état ; le dos, muet, a été très habilement restauré.

Rare, surtout broché et en bon état.

66.

MUSAEUS GRAMMATICUS

Héro et Léandre. Poème de Musée. On y a joint la Traduction de plusieurs Idylles de Théocrite. Par M. M***. C** [Moutonnet de Clairfons].

A Sestos, et se trouve à Paris, chez Le Boucher, 1774.

In-8 (230 x 150 mm) de 1 frontispice et XVI-104 pp. ; demi-maroquin bleu nuit avec coins, dos à nerfs, compartiments ornés de fleurons et petits fers, non rogné, tête dorée *(Lafon).*

3 000 €

Édition originale de cette traduction en prose.

Les idylles de Théocrite sont précédées d'une biographie de ce poète.

L'ouvrage est orné d'une gravure de Eisen gravée par Duclos : ce « superbe frontispice » (Cohen) est l'un des travaux les plus achevés de Charles Eisen (1720-1778).

Page de titre imprimée en rouge et noir. Les bandeaux gravés sur bois sont signés Papillon.

On a relié en tête le dessin préparatoire du frontispice, peint en couleurs.

Cette belle image inversée réalisée sur parchemin dans les tons vert et rose, non signée mais communément attribuée à Eisen – le rédacteur du catalogue Piet ajoute toutefois un point d'interrogation, tout comme Cohen, qui n'a pas vu l'exemplaire – montre Léandre rejoignant Héro dans le sanctuaire d'Aphrodite à Sestos après avoir traversé l'Hellespont à la nage. La scène, joliment décorée (statue, colonne, vase, guirlandes de roses) est éclairée par le brasier du sanctuaire.

Bel exemplaire à toutes marges, tiré sur papier vergé de Hollande.

Le parchemin est un peu bruni dans sa partie inférieure ainsi que dans la marge du fond.

Provenance : G. de Saint-Geniès, avec son ex-libris : cf. *Bulletin Morgand,* 1888 (22), n° 11994. – Alfred Piet, vente 1902, I, n° 213.

Références : Cohen 742.

67.

NERVAL, Gérard de

Les Filles du feu. Nouvelles.

Paris, D. Giraud [Imp. de Gustave Gratiot)], 1854.

In-12 (174 x 110 mm) de (4), XIX, 336 pp. ; demi-chagrin rouge, dos lisse orné en long d'un décor formé de fers romantiques dorés, tranches mouchetées *(reliure de l'époque).*

4 500 €

Édition originale.

Le plus grand livre de Gérard de Nerval, composé dans la fièvre de l'automne 1853, alors que l'auteur se sentait menacé dans ses facultés créatrices.

Le recueil renferme une lettre-préface adressée à Alexandre Dumas et huit textes dont l'admirable *Sylvie*. *Souvenirs du Valois,* mais aussi *Angélique, Jemmy, Octavie, Isis, Corilla* (comédie en un acte, déjà insérée dans les *Petits châteaux de Bohême*) et surtout, en appendice, les douze sonnets des *Chimères* « avec des changements de titre et des variantes, non sans quelques interversions de quatrains et de tercets » (Aristide Marie).

Bel exemplaire, agréablement relié à l'époque.

Coupes et coins très légèrement frottés.

Références : *En français dans le texte,* 1990, n° 273. – A. Marie, *Bibliographie des œuvres de Gérard de Nerval,* nº 251.

Germain Nouveau à l'époque de sa rencontre avec Rimbaud : portrait photographique enrichi d'un quatrain autographe dédié à Mallarmé

68.

[NOUVEAU, Germain]

Photographie de Carjat représentant Germain Nouveau.

Paris, vers 1872-1873.

Épreuve au format carte de cabinet (143 x 98 mm) montrant le poète à l'âge de 21 ans, contrecollée par le photographe sur un carton portant son adresse parisienne (165 x 110 mm).

60 000 €

Très beau portrait photographique de Germain Nouveau pris à l'époque de son arrivée à Paris et à la veille de sa rencontre avec Arthur Rimbaud.

Dans le bas de l'épreuve, envoi sous la forme d'un long quatrain autographe signé :

à Stéphane Malarmé [sic].
Sans verte étoile au ciel ni nébuleuse blanche
Sur je ne sais quel Styx morne, au centre de l'O
Magnifique, qui vibre autour de lui sur l'eau
Mélancoliquement, mon esprit fait la planche.
Germain Nouveau.

Jean Richepin publia ce quatrain dans « Souvenirs sur Rimbaud et Nouveau » (*Revue de France,* janvier 1927). La photographie a été prise au même moment qu'un autre portrait de Carjat montrant Germain Nouveau de profil, dont on connaît une épreuve portant un envoi de Germain Nouveau à sa sœur Laurence.

Épreuve bien conservée ; tirage légèrement passé, minuscules retouches foncées d'origine.

Exposition : Mallarmé, Musée d'Orsay, 1998, cat. 254.

Références : Lautréamont & Nouveau. Œuvres complètes. 1970, p. 370 et note pp. 1177-1178.

69.

OVIDIUS, Publius Ovidius Naso

[Métamorphoses]. Metamorphosin castigatissimam cum Raphaelis Regii commentariis emendatissimis & capitulis figuratis decenter appositis.

Parma, Francesco Mazzali, 1505.

In-folio (315 x 220 mm) de 184 ff., soit : 6 ff.n.ch. (titre, adresse au lecteur, épitre de Raffaele Regio à Francesco Gonzaga prince de Mantoue, index et rose des vents), 176 ff. (mal ch. 174), 1 f.n.ch., 1 f. blanc ; vélin ivoire, pièce de titre havane *(reliure moderne).*

25 000 €

Superbe édition illustrée des *Métamorphoses.*

Ce livre, le dernier (ou avant-dernier) sorti des presses de Francesco Mazzali, est aussi le seul que le célèbre typographe originaire de Reggio nell'Emilia ait imprimé à Parme.

Il est orné de 56 figures gravées sur bois occupant environ un tiers de la page.

Dans cette suite d'une grande élégance, le merveilleux ovidien alterne avec de suggestives représentations de la nature, dont une scène de chasse.

L'illustration reprend les 52 bois insérés en 1497 dans l'édition vénitienne imprimée par Giovanni Rosso di Vercelli pour Lucantonio Giunta, auxquels on a joint 4 nouveaux bois spécialement gravés pour cette édition de 1505. Une seconde édition, portant aussi l'adresse de Francesco Mazzali à Parme, fut publiée la même année : elle diffère par le titre, plus long, et la présence de 3 bois supplémentaires. On trouve, au verso du dernier feuillet liminaire, un grand bois gravé avec légendes en latin et en grec : une rose des vents destinée à faciliter la compréhension des passages météorologiques des *Métamorphoses*.

Le texte du poème d'Ovide est enrichi du commentaire de l'humaniste vénitien Raffaele Regio (v. 1440-1520), imprimé en encadrement et dans un corps plus petit.

L'un des chefs-d'œuvre incontestables du livre italien illustré de la Renaissance.

Les figures de 1497, que Hind a tenté d'attribuer à Jacob de Strasbourg (actif à Venise au tournant du siècle), demeurent parmi les meilleurs exemples du style « classique » influencé par Andrea Mantegna et pratiqué, entre autres, par Benedetto Montagna (v. 1480-v. 1555). Si l'on devait avancer le nom de ce dernier comme auteur de gravures à Venise, affirmait Hind, aucun ouvrage ne pourrait lui être plus aisément attribué que cet Ovide (cité par R. Mortimer). En réalité, il semblerait que Benedetto Montagna ait lui-même subi l'influence du graveur de l'Ovide Giunta-Mazzali, comme le suggèrent les six planches tirées des *Métamorphoses* qu'il grava vers 1515-1520, visiblement inspirées de la suite qui nous occupe (cf. Gisèle Lambert).

« Comme dans la plupart des bois gravés vénitiens de l'époque, l'illustrateur s'est concentré sur les lignes essentielles en évitant toute hachure. Les fonds blancs dominent, les figures humaines sont nettes, les détails et les ornements sont absents » (Henkel).

Ces bois harmonieux, remarquables par la pureté du trait, ont profondément marqué l'iconographie ovidienne : leur influence se retrouve dans un grand nombre d'éditions illustrées des *Métamorphoses*, notamment lyonnaises, imprimées au XVIe siècle.

Annotations anciennes à l'encre dans les marges, plus nombreuses au livre XV et dernier.

Quelques taches et rousseurs, éparses et peu prononcées ; petite réfection dans la marge inférieure d'un feuillet.

Références : Sander II, 5313. – Essling I, 226. – Mortimer (*Italian*) 333. – Henkel, « Illustrierte Ausgaben von Ovid's *Metamorphosen* », in : *Vorträge der Bibliothek Warburg,* 1926-27, p. 65 et suivantes. – F. Saby, « L'illustration des Métamorphoses d'Ovide à Lyon (1510-1512). La circulation des images entre France et Italie à la Renaissance », in : *Bibliothèque de l'École des Chartes,* t. 158, pp. 11-26. – Sur Benedetto Montagna et ses gravures inspirées des *Métamorphoses,* voir : Gisèle Lambert, *Les Premières gravures italiennes. Quattrocento – début du Cinquecento,* Paris, BnF, 1999, pp. 365-369.

Les juifs, l'église, le commerce et l'usure dans le nord de l'Italie au XVe siècle
Une rare impression incunable vénitienne

70.

PIAZZA, Francesco (en latin Franciscus de Platea)

Opus restitutionum, usurarum et excomunicationum.

[Venise], Bartolomeo da Cremona, 1472.

In-4 (230 x 163 mm) de 225 ff. non chiffrés (sur 226 : le premier f. blanc est absent), sans signatures ni réclames (collation : aa-cc^{10}, a-g^{10}, h^{12}, i-t^{10}, v^{4}) ; f. aa recto : « *Incipit tabula Restitutionum usura-/rum et excomunicationum… »,* f. 225 recto : « M.CCCC.LXXII. Nicolao Truno Duce Ven/etiarum regnante impressum fuit ho-/c opus foeliciter. » (verso et dernier f. blancs) ; vélin rigide ivoire, dos orné de frises et fleurons dorés, pièces de titres de maroquin rouge et vert *(reliure italienne de la fin du XVIIIe siècle).*

18 000 €

Probablement la plus ancienne édition de ce fameux traité de morale économique : l'un des premiers textes imprimés dénonçant la pratique de l'usure.

Une édition sans lieu ni date ni nom d'imprimeur (Padoue ?) fut imprimée avant 1473 : il est encore aujourd'hui impossible de déterminer laquelle de ces deux éditions a paru la première.

Profondément influencé par les écrits de Duns Scot et surtout par le *Tractatus de usuris* d'Alexandre d'Alexandrie (XIVe siècle), l'ouvrage de Francesco Piazza – juriste et théologien franciscain originaire de Bologne, mort dans sa ville natale vers 1460 – aborde les prêts à intérêt sous tous leurs aspects (économiques, juridiques et moraux), condamnant ces derniers comme injustes et frauduleux au regard du droit et de la doctrine de l'église. Piazza décrit notamment l'illégalité des gains, les risques du débiteur, l'exclusion sociale et judiciaire de l'usurier, ainsi que sa déchéance des droits et privilèges qu'offre la communauté chrétienne à ses membres.

Piazza cite notamment la loi canonique *Usurarum voraginem,* promulguée en 1274 lors du deuxième Concile de Lyon, qui décrétait l'expulsion des usuriers étrangers et menaçait les autorités récalcitrantes d'interdiction et excommunication (Cf. *infra,* f. 133*v*).

L'impression de ce bel incunable vénitien fut financée par Nicolao Truno (Niccolò Tron), riche marchand, doge de Venise de 1471 à sa mort en juillet 1473 (sa réforme monétaire et ses lourds investissements militaires causèrent un accroissement spectaculaire de la dette de Venise). Le public visé était de toute évidence celui des innombrables marchands de Venise, la plus active et florissante des villes commerçantes du XVe siècle, dont les investissements reposaient en grande partie sur l'emprunt. Les autorités de Venise s'adaptèrent rapidement à cette interdiction et contournèrent la loi en ouvrant les portes de la ville aux Juifs, lesquels pouvaient y devenir banquiers à la condition qu'ils pratiquent le prêt à intérêts… Dès 1516, lorsque fut créé le ghetto juif, quatre banques s'installent sur la place centrale, offrant leurs services aux marchands, mais aussi aux aristocrates vénitiens et aux financiers des guerres du doge, pour lesquels les prêts sur gages des banquiers chrétiens ne pouvaient suffire.

L'un des trois premiers ouvrages sortis des presses de Bartolomeo da Cremona, éditeur, fondeur de caractères et excellent imprimeur éphémère, actif deux années seulement, de 1472 à 1474, dont on ne connaît que 8 impressions se distinguant par leurs élégantes lettres rondes et leur très belle exécution. « Fine specimen of a rare legal incunabulum. In all probability this is the first book from this press ; it is printed in a beautiful Roman type of unusual design » (Harper).

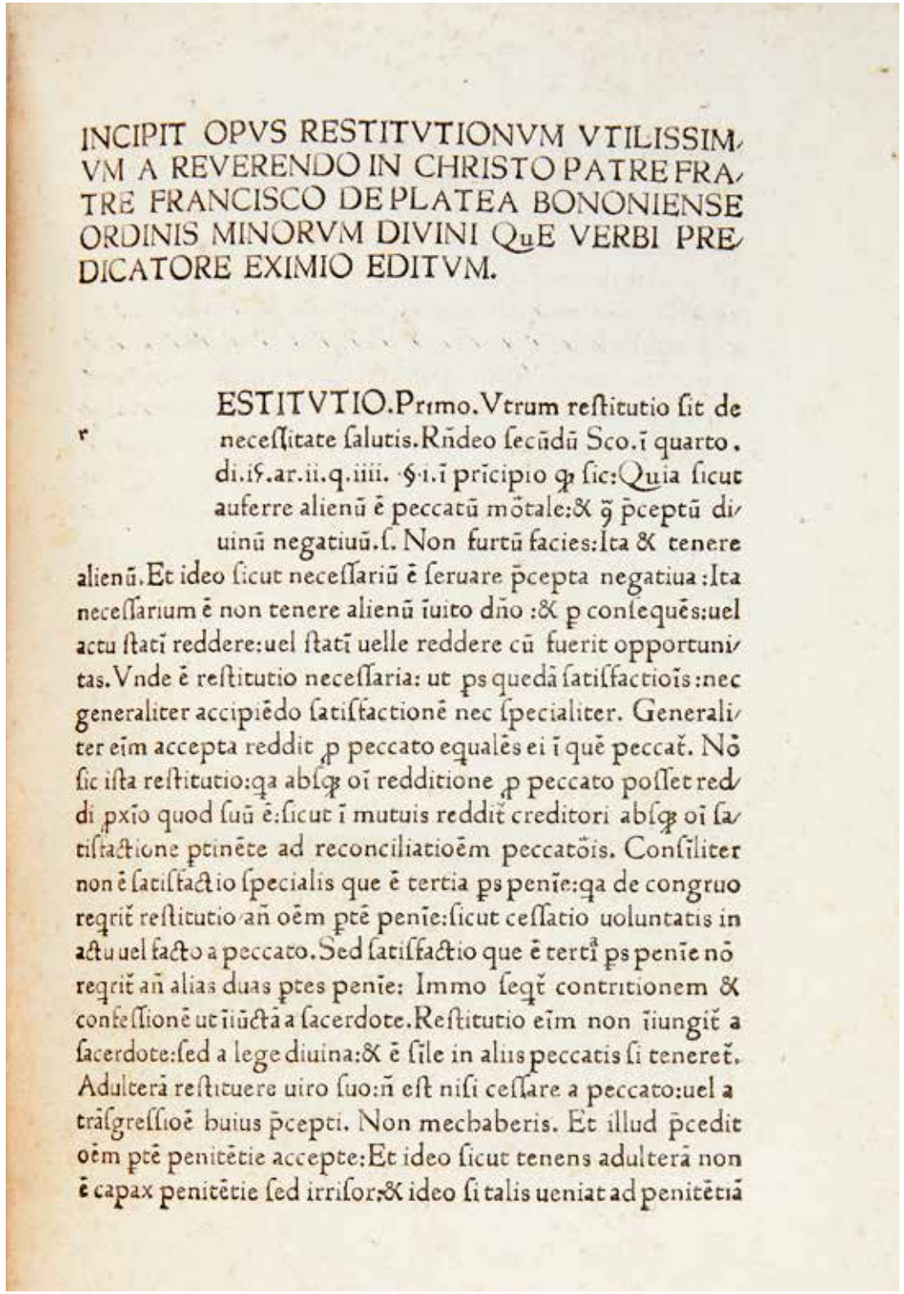
L'*Opus restitutionum* connut un très grand succès (au moins 8 éditions entre 1472 et 1490). Bien que présente dans plusieurs bibliothèques institutionnelles, cette impression de Bartolomeo da Cremona est rare sur le marché du livre ancien.

Bel exemplaire, grand de marges.

Quelques rousseurs éparses et peu prononcées, une mouillure.

Provenance : Monastère des franciscains de San Girolamo à Gubbio (Ombrie), avec cette mention manuscrite au verso du dernier feuillet blanc : « *Iste liber restitutio sanctis Francisci deplatea Pertinet ad locum sancti Jeronimi prope Eugubinum* ». Ce monastère est encore actif de nos jours. – Cachet à la cire aux initiales L. J. au premier contreplat (non identifié).

Références : Goff P752 – HC 13035 – CIBN P-429 – BMC V 208 – BSB-Ink P-550 – GW M00836 – ISTC ip00752000 – *L. C. Harper, Catalogue of a selection of incunabula from over 150 presses,* 1927-1930. – A.-M. Hamelin (éd.), *Un traité de morale économique au XIVe siècle. Le Tractatus de usuris de maître Alexandre d'Alexandrie*, Louvain, 1962, p. 46 passim. – R. W. Dorin, « Banishing Usury : The Expulsion of Foreign Moneylenders in Medieval Europe, 1200-1450 ». Doctoral dissertation, Harvard University, Graduate School of Arts & Sciences, 2005. – R. W. Dorin, « Canon law and the problem of expulsion : The origins and interpretation of Usurarum voraginem (VI 5.5.1) », in : *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Kanonistische Abteilung*, 99 : pp. 129-161.



INCIPIT OPVS RESTITVTIONVM VTILISSIMVM A REVERENDO IN CHRISTO PATRE FRATRE FRANCISCO DE PLATEA BONONIENSE ORDINIS MINORVM DIVINI QuE VERBI PREDICATORE EXIMIO EDITVM.

r ESTITVTIO. Primo. Vtrum reſtitutio ſit de neceſſitate ſalutis. Rñdeo ſecūdū Sco. ī quarto. di. ıſ. ar. ii. q. iiii. §. i. ī pricipio q̄ ſic: Quia ſicut auferre alienū ē peccatū mōtale: & ꝯ p̄ceptū diuinū negatiuū. ſ. Non furtū facies: Ita & tenere alienū. Et ideo ſicut neceſſariū ē ſeruare p̄cepta negatiua: Ita neceſſarium ē non tenere alienū īuito dño: & p conſequēs: uel actu ſtatī reddere: uel ſtatī uelle reddere cū fuerit opportunitas. Vnde ē reſtitutio neceſſaria: ut ps quedā ſatiſfactioīs: nec generaliter accipiēdo ſatiſfactionē nec ſpecialiter. Generaliter eīm accepta reddit ꝑ peccato equalēs ei ī quē peccaī. Nō ſic iſta reſtitutio: qa abſq; oī redditione ꝑ peccato poſſet reddi ꝓxio quod ſuū ē: ſicut ī mutuis redditī creditori abſq; oī ſatiſfactione ptinēte ad reconciliatioēm peccatōis. Conſiliter non ē ſatiſfactio ſpecialis que ē tertia ps penīe: qa de congruo reqrit reſtitutio añ oēm ptē penīe: ſicut ceſſatio uoluntatis in actu uel facto a peccato. Sed ſatiſfactio que ē tertī ps penīe nō reqrit añ alias duas ptes penīe: Immo ſeqt̄ contritionem & confeſſionē ut iiūcta a ſacerdote. Reſtitutio eīm non iiungit a ſacerdote: ſed a lege diuina: & ē ſile in aliis peccatis ſi teneret. Adulterā reſtituere uiro ſuo: ñ eſt niſi ceſſare a peccato: uel a trāſgreſſioē huius p̄cepti. Non mechaberis. Et illud p̄cedit oēm ptē penitētie accepte: Et ideo ſicut tenens adulterā non ē capax penitētie ſed irriſor: & ideo ſi talis ueniat ad penitētiā

« Quelle sera la robe merveilleuse ? Liberty crème ? Mon imagination travaille… »

71.

PROUST, Marcel

Lettre autographe signée à la Princesse Soutzo.

[Août-Septembre 1917].

3 pages in-8 (180 x 138 mm).

7 500 €

Jolie lettre mentionnant Paul Morand.

Princesse,

J'ai été navré pour hier. Je suis levé aujourd'hui (ou plutôt recouché) avec une crise assez forte. Je vais faire toutes les fumigations possibles et serai à 8h 1/2 dans votre appartement. Je ne peux vous dire, Princesse, combien je suis touché que vous pensiez à moi. J'aurais bien aimé amener Truelle ou Porel que je n'ai pas encore pu joindre et à qui j'ai quelques choses à demander pour Morand. Je comptais tâcher de les voir ce soir. Mais ce sera pour une autre fois. Ou bien je vous quitterai après dîner. Quelle sera la robe merveilleuse ? Liberty crème ? Mon imagination travaille…

Veuillez agréer, princesse, mes respectueux et reconnaissants hommages.

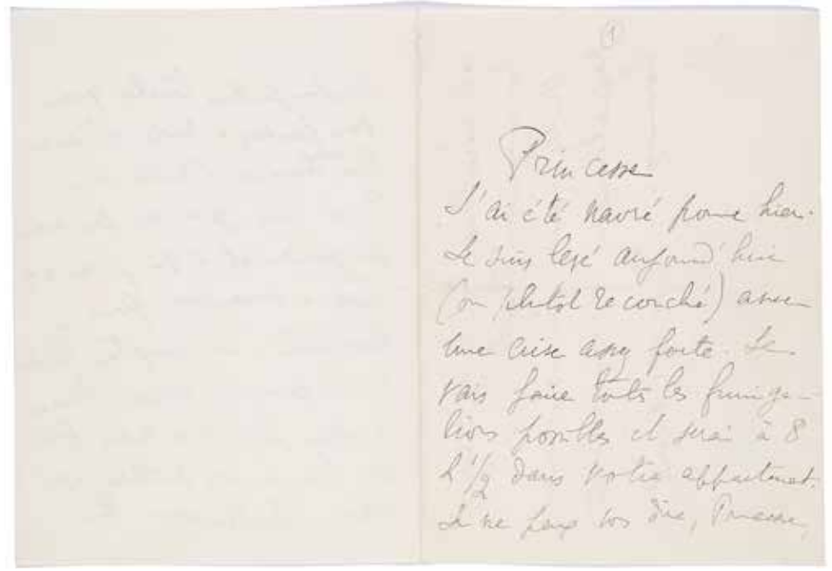
Marcel Proust

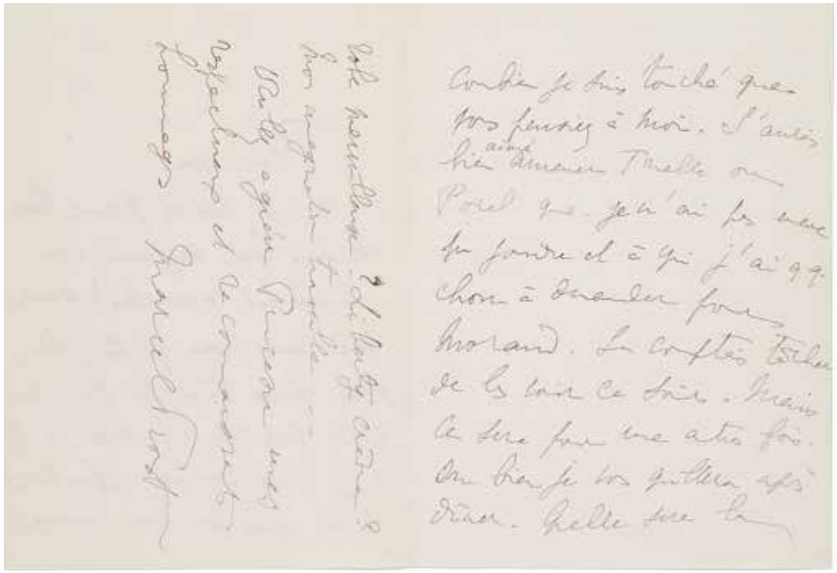
En 1917, Paul Morand vient de faire la connaissance de la princesse Soutzo (1879-1975), née Hélène Chrissoveloni, séparée du prince Dimitri Soutzo-Doudesco. Il la présente à Proust le 4 mars 1917 chez Larue. Cette rencontre est légendaire : Proust propose à la princesse de réunir le quatuor Poulet au Ritz pour lui faire entendre du César Franck.

La suite de l'année 1917 est occupée par une amitié amoureuse « triangulaire » comme Proust les a pratiquées souvent, par exemple avec Louis d'Albufera et Louise de Mornand, ou Gaston de Caillavet et Jeanne Pouquet.

Kolb date cette lettre du 25 août 1917. Pour certains « proustologues » – Caroline Szylowicz notamment – elle pourrait avoir été envoyée à une date légèrement postérieure. Quoi qu'il en soit, elle fait partie des toutes premières lettres adressées pat Proust à la Princesse Soutzo.

Références : Kolb, XVI, n° 109.





72.

[PROUST] – BLANCHE, Jacques-Émile

Propos de Peintres. De David à Degas. Dates.

Paris, Émile-Paul Frères, 1919 & 1921.

2 volumes in-8 (195 x 170 mm) de (8), XXXV, 308, (4) pp. pour la première série ; (4), XLIII, 323, (3) pp. pour la seconde ; brochés, couvertures vert d'eau imprimées en rouge et noir, à toutes marges ; étui-chemise moderne de papier gris-vert, avec charnières, coiffes et étiquette de titre de maroquin vert mousse.

2 000 €

Édition originale.

Un des 40 exemplaires de tête sur Hollande (seul grand papier). La première série porte le numéro 6, la deuxième le numéro 29.

Ce diptyque rassemble, avec quelques ajouts et corrections, les souvenirs et portraits de peintres que Jacques-Émile Blanche publia en revue dès les premières années du XXe siècle. Parmi les peintres évoqués : Ingres, David, Manet, Degas, Renoir, Cézanne, Whistler, Fantin-Latour, Beardsley, Forain, Berthe Morisot…

La première série s'ouvre par une longue préface de Marcel Proust, à qui le volume est dédié « en souvenir de l'Auteuil de son enfance et de ma jeunesse ».

Tout en évoquant le talent de Blanche (qui avait réalisé un célèbre portrait du jeune Proust en 1891) et loué ses dons d'écrivain et de mémorialiste, l'auteur d'*Un amour de Swann* livre à son tour des souvenirs d'Auteuil fin-de-siècle saupoudrés de considérations sur l'art et la littérature, et agrémentés de réflexions sur la personnalité de son ami peintre, dont il souligne la fidélité aux artistes français d'autrefois et le peu de goût pour les « avant-gardes ».

Lecteur assidu des articles de Blanche, Proust avait probablement pris des notes lors de leur première publication en revue : quelques-unes de ses propres réflexions semblent d'ailleurs avoir servi à retoucher, dans À la recherche du temps perdu, le personnage et les propos du peintre Elstir, cet ancien habitué du salon Verdurin qui présente le narrateur à Albertine.

Crédité de l'essentiel – avoir su analyser la palette de Whistler ou Manet, et possédé « cette perspective du temps où il faut savoir se placer pour regarder les œuvres » –, Blanche n'en est pas moins malmené par Proust. Il est vrai que ce texte célèbre, qui « parle davantage du préfacier que de l'ouvrage à préfacer, est une manière pour Proust de contourner les critiques qu'il avait à émettre. As de l'entourloupe, il ne se prive cependant pas de comparer Blanche à Sainte-Beuve (...) [abusant] de prétéritions, de modalisations et de négatives à en devenir comique (…) [multipliant] les parenthèses et les tirets faussement incidents et véritablement assassins à propos du jugement de Blanche sur tel ou tel peintre… » (Anne Simon). Le peintre n'apprécia que modérément le portrait que Proust avait fait de lui dans la préface, et lui répondit par une lettre quelque peu aigrelette placée en tête de la seconde série.

Les couvertures, passées et légèrement usées, présentent quelques déchirures sans manques.

M. Proust, « Préface », in : *Contre Saint-Beuve,* Bibliothèque de la Pléiade, 1971, pp. 570-586. – Yasué Kato, « Elstir et Corot. La préface de Proust aux Propos de peintre de Jacques-Émile Blanche », in : S. Bertho (dir.), *Proust et ses peintres,* 2000, p. 49 et suiv. – Anne Simon, « Le Monstre et le Méchant : Marcel Proust et Jacques-Émile Blanche », in : J.-Y. Tadié (dir.), *Le Cercle de Marcel Proust,* III, Paris, 2015, pp. 115-128. – P.-E. Robert, « Jacques-Émile Blanche », in : *Dictionnaire Marcel Proust,* Paris, 2014, pp. 153-155.

73.

[PROUST, Marcel] – DREYFUS, Robert

Marcel Proust à dix-sept ans. Avec des lettres inédites de Marcel Proust.

Paris, Simon Kra, 1926.

In-12 (180 x 145 mm) de 66-(6) pp. ; broché, couverture bleue imprimée et rempliée.

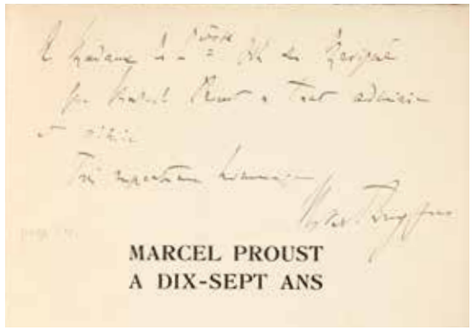
1 500 €

Édition originale.

Exemplaire du tirage courant sur vélin ; celui-ci n'a pas été numéroté.

Envoi de l'auteur au feuillet de faux-titre :

A Madame la C^esse^ Adh. De Chevigné
que Marcel Proust a tant admirée
et aimée
Très respectueux hommage
Robert Dreyfus



Cet exemplaire des précieux souvenirs de Robert Dreyfus (1873-1939), augmentés d'une correspondance inédite, a donc été offert par l'ami d'enfance de Marcel Proust à Laure de Sade, comtesse Adhéaume de Chevigné (1859-1936), qui fut – avec Mme Straus, la comtesse Greffulhe et Mme Standish –, le modèle avéré de la duchesse de Guermantes dans *A la recherche du temps perdu*.

Laure de Chevigné avait fait naître chez le jeune Marcel, qui l'avait rencontrée dans les salons parisiens, un « trouble douloureux » et passionné : « Je ne vous écris pas mais je n'écris que sur vous. Tout mon prochain volume est sur vous », lui écrivait-il en 1920 en lui annonçant la publication prochaine de *Du côté de Guermantes* II.

Près de l'envoi, une note au crayon indique la page de ce petit ouvrage qui contient une mention de la duchesse de Chevigné (« p. 54 »).

Une relique proustienne.

Couverture un peu froissée, en partie décolorée.

Références : N. Mauriac Dyer, « Comtesse de Chevigné », in : *Dictionnaire Marcel Proust,* Paris, 2014.

74.

QUENEAU, Raymond

Bâtons, chiffres et lettres.

Paris, Gallimard, 1950.

In-8 (210 x 145 mm) de 270-(1) pp. ; broché, couverture grise imprimée en rouge et noir, non rogné ; étui-chemise de papier crème, étiquette de titre rose avec titre en dactylographie (*Pierre Mercier,* avec ses initiales manuscrites à l'intérieur de la chemise et l'étiquette imprimée).

2 500 €

Édition originale.

Queneau essayiste : un de ses plus beaux livres. Linguistique, critique littéraire, typographie, écriture, peinture, mathématiques…

Un des 8 Hollande de tête, seul grand papier avec 43 pur fil.

Dos très légèrement insolé, petite déchirure sans manque ; l'emboîtage est un peu bruni.

75.

RACINE, Jean

Œuvres (…) Imprimé par ordre du Roi pour l'éducation de Monseigneur le Dauphin.

Paris, De l'imprimerie de Didot l'Aîné, 1784.

5 volumes in-18 de 267, (2)-265, 280, 266 et 195-(4) pp. ; maroquin rouge, dos lisses ornés de frises et compartiments avec un fer à l'oiseau et de petits fers d'angle, pièces de titre et de tomaison de maroquin vert mousse et vert foncé, trois filets en encadrement sur les plats, armes frappées au centre, roulette intérieure et sur les coupes, tranches dorées *(reliure de l'époque).*

3 500 €

Célèbre édition typographique de petit format imprimée par Didot.

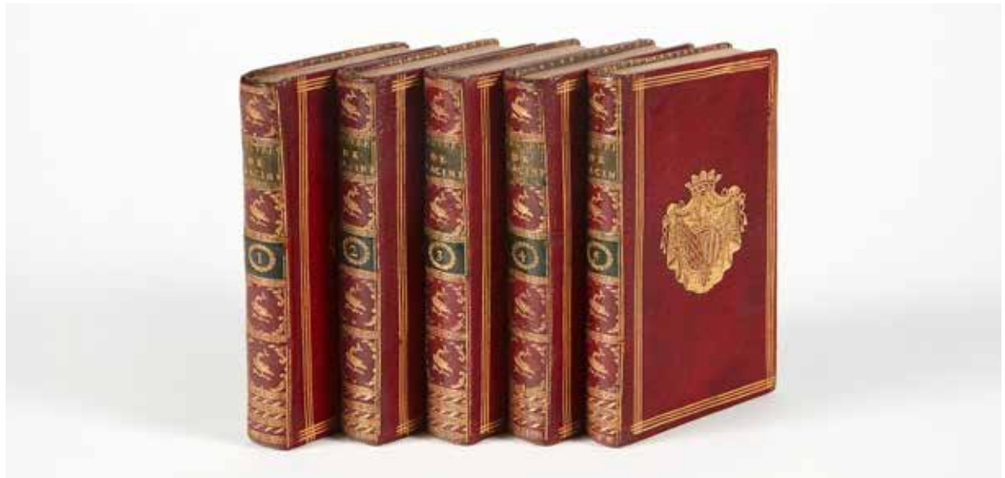
Publiée dans la collection publiée par ordre du roi pour l'éduction de Louis-Joseph, dauphin de France (1781-1789), fils aîné de Louis XVI et de Marie-Antoinette, elle « a été imprimée au nombre de 450 exemplaires, avec les nouveaux caractères de la fonderie de Didot l'aîné, sur papier-vélin de la manufacture de Messieurs Johannot père et fils, d'Annonai, premiers fabricants en France de cette sorte de papiers ».

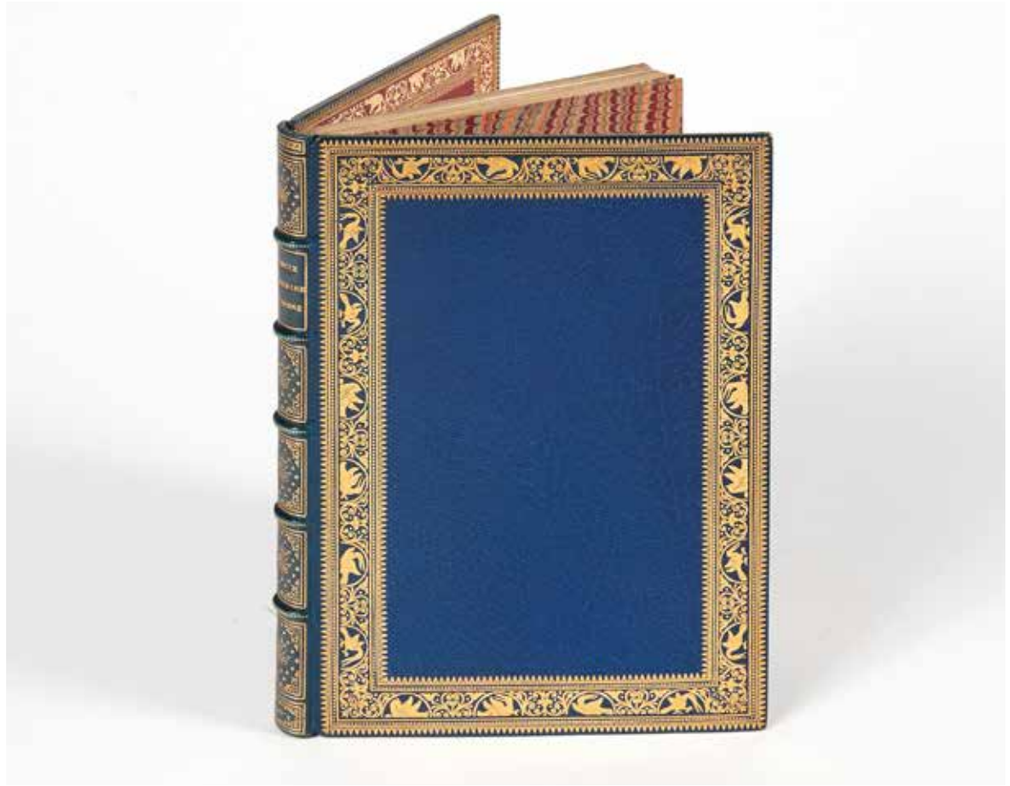
Au tome I, les deux feuillets avant le titre contiennent le « Brevet » qui ordonne à Didot la publication de la collection (signé « Louis » et contresigné « Amelot »). Le faux-titre des *Plaideurs,* oublié par l'imprimeur, a été tiré à part et inséré au début du tome II.

Ravissant ensemble en maroquin du temps portant les armes des Archinto.

La famille milanaise Archinto (ou Archinti), comtes de Tainate et de Parona, admise parmi les chevaliers de Malte et les Grands d'Espagne au XVIIe siècle, exerça une forte influence sur la vie politique et religieuse européenne tout au long du siècle suivant.

Quelques faibles piqûres, très éparses ; légères traces d'humidité sur les plats ; le fleuron armorié sur le titre du tome II a été colorié ; petite réfection au mors inférieur du tome II.





76.

RAYMOND DE CAPOUE

La Vie de ma dame saincte katherine de Seine.

Paris, Guyot Marchant pour Jehan Petit, 3 avril 1503.

Petit in-4 gothique (182 x 127 mm) de 82 ff. ; maroquin bleu roi, dos à nerfs avec compartiments aux petits fers, plats ornés d'une large bordure ornée de pélicans et fers floraux, doublure de maroquin rouge portant la même bordure, deux filets sur les coupes, tranches dorées *(Chambolle-Duru).*

25 000 €

Très belle impression gothique illustrée de bois gravés.

Elle offre, pour la première fois, le texte intégral français de la célèbre biographie de sainte Catherine de Sienne (1347-1380), inspiratrice de la réforme dominicaine, par Raymond de Capoue (1318-1399), son confesseur et premier hagiographe.

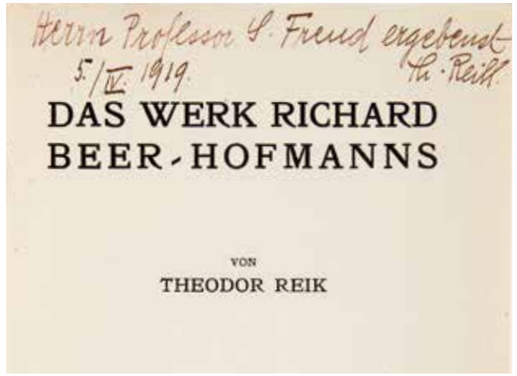
Cette édition imprimée par Jehan Petit suit le texte intégral de l'auteur tel qu'il se présente dans le manuscrit *Français 1048* conservé à la Bibliothèque nationale de France.

L'illustration se compose de 26 figures : la marque typographique de Jehan Petit sur le titre, un bois à pleine page au verso montrant Raymond de Capoue devant son pupitre, et 24 bois retraçant les principaux épisodes de la vie de la sainte.

Bechtel (V-146) ne signale qu'un seul exemplaire de cette édition, conservé au British Museum, et qu'il cite d'après Moreau, *Inventaire chronologique,* 1503-133.

Superbe exemplaire, relié par Chambolle pour le baron Pichon.

Provenance : Couvent des Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard. – Bibliothèque du chapitre de Notre-Dame de Paris. – Baron Jérôme Pichon (deuxième vente, 1897, n° 1156, acquis par Morgand). – Adolphe Bordes (inscription dans le catalogue manuscrit de la bibliothèque Bordes). – Hugues Ouvrard (ex-libris).



77.

REIK, Theodor

Das Werk Richard Beer-Hoffmans.

Wien und Berlin, R. Löwit Verlag, 1919.

In-8 (220 x 145 mm) de 63 pp. ; broché, couverture chamois, plat supérieur imprimé en bistre.

6 000 €

Édition originale.

Approche psychanalytique de l'œuvre du poète, dramaturge et nouvelliste autrichien Richard Beer-Hoffman (1866-1945), l'un des premiers livres publiés par Theodor Reik (1888-1969).

Précieux exemplaire dédicacé, avec « dévouement », à Sigmund Freud :

Herrn Professor S. Freud ergebenst

Th. Reik

5/IV. 1919

Proche de Freud (qu'il avait rencontré en 1910) et membre de la Société psychanalytique de Vienne dès 1912, Theodor Reik fut le premier psychanalyste non-médecin, statut qu'on a pu lui reprocher provoquant en retour une célèbre défense de Freud intitulée *La Question de l'analyse profane* (1926). Avec Reik, la psychanalyse envahit les domaines de la littérature (son premier livre est une étude sur Flaubert), de l'anthropologie, de l'histoire des religions et de la criminologie, tissant de stimulants réseaux de correspondances entre ces disciplines.

Fentes et petit manque au plat supérieur de la couverture, accrocs aux coiffes.

Références : Élisabeth Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre,* 2014, p. 152 *passim*.

78.

[RENNEVILLE, Sophie de]

Histoire de Mr Croquemitaine, de Brique à Braque son Gendre, et de Félipeur et Bras de Fer ses associés. Ornée de beaucoup de figures, dédiée aux petits enfants.

A Paris. Chez Saintin, [Vers 1810].

In-16 (135 x 87 mm) de 1 frontispice, 1 titre gravé illustré, 174 pp. et 6 planches hors texte ; demi-basane brune, dos lisse orné de frises et rosaces dorées, tranches mouchetées rouges *(reliure de l'époque).*

1 800 €

Édition originale, rare.

Illustrée de 1 frontispice et 6 belles planches destinées à édifier (et terrifier) les enfants, le tout gravé sur acier et légendé en lettres italiques.

Petit chef-d'œuvre de sadisme appliqué aux livres d'enfants.

M. Croquemitaine, fils de Gargantua, a épousé Mlle Lalaideur, elle-même fille d'une certaine Mme Sanpitié. Voilà qui promet… Le terrible couple, assisté du cruel Bras de Fer, vient chercher les enfants désobéissants et mal élevés pour les emmener, les corriger et, éventuellement, les donner à manger au grand éléphant rouge. Les punitions sont extrêmement rudes et sanglantes, et les conditions de détention s'apparentent à celles des pires bagnes.

Le pendant de ce tableau très noir est présenté par Croquemitaine lui-même à son ami Brique-à-Braque : monté sur un rhinocéros volant, il l'emmène dans la ville de Néphélococcugie d'où ils peuvent observer le monde des humains et découvrir que les enfants sages donnent, eux, toute satisfaction à leurs parents. On retiendra la description du repas de noces de Brique-à-Braque, offert par Gargantua, au cours duquel on dévora, entre autres, une baleine de 600 pieds de long cuite au court-bouillon dans la carcasse d'un vaisseau de ligne de 200 canons.

Cette édition est rare et déjà signalée comme telle par Gumuchian, qui proposait une édition postérieure. Il existe un catalogue de six pages de l'éditeur Saintin qui complète le dernier cahier : il ne figure pas dans cet exemplaire.

Auréoles claires au premier cahier, taches d'encre au coin de la page 138, au dernier feuillet de texte et à la dernière garde ; coiffe supérieure restaurée.

Provenance : Mme la Ctesse de Laguérie, 1834 (ex-libris manuscrit).

79.

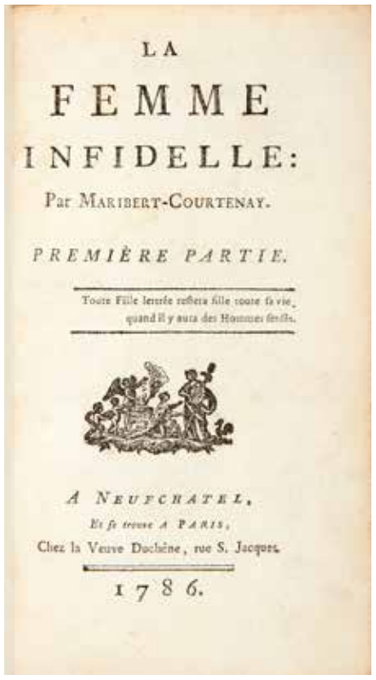
RÉTIF DE LA BRETONNE, Nicolas Edme

La Femme infidelle : par Maribert-Courtenay.

Neufchatel, et se trouve à Paris, Chez la Veuve Duchêne [et Chez Buisson], 1786.

4 parties en 2 volumes in-12 (164 x 98 mm) de 979 pp. à pagination continue (le verso du dernier feuillet, non paginé, contient l'errata) ; demi-veau brun avec coins de vélin, dos lisses ornés de filets et fleurons dorés, tranches rouges *(reliure moderne).*

3 500 €


LA
FEMME
INFIDELLE:
Par Maribert-Courtenay.
PREMIÈRE PARTIE.
Toute Fille lettrée restera fille toute sa vie,
quand il y aura des Hommes lettrés.
A Neufchatel,
Et se trouve A Paris,
Chez la Veuve Duchêne, rue S. Jacques.
1786.

Édition originale.

Elle est d'une « extrême rareté » (Rives Childs), la plupart des exemplaires ayant été détruits par la famille de Rétif.

Dans ce roman autobiographique et à clefs, qui prolonge la VIIIe section de *Monsieur Nicolas* et annonce *Ingénue Saxencour,* Rétif retrace ses déboires conjugaux avec Agnès Lebègue et le mariage malheureux de leur fille aînée, également prénommée Agnès, avec le sieur Augé, dit « L'Échiné », l'écrivain rejetant sur sa femme la responsabilité de ce calamiteux ménage.

La publication de cet ouvrage est, pour Lacroix, « la plus cruelle vengeance qu'un mari trompé, ou qui croit l'être, ait jamais exercée contre son épouse infidèle », et, poursuit Rives Childs, « on peut bien comprendre que Restif n'a pas voulu mettre son nom sur le titre du volume… ».

Mais laissons la parole au principal intéressé : « Le contenu de cet ouvrage est original : il est composé non seulement des lettres conservées, mais encore de celles que j'ai pu rétablir de mémoire. On y trouve une foule de pièces qui sont ou des *Essais,* que je faisais avant d'être auteur, ou des morceaux qu'Agnès Lebègue entreprenait, sans jamais rien achever, soit en vers, soit en prose » (Rétif de la Bretonne, *Mes Ouvrages,* pp. 157-158).

On a monté sur la première garde du tome I la signature manuscrite à l'encre de Jean-Théodore de Fontanes, qui ornait certainement la garde originelle du volume. Nous ignorons si ce personnage a un lien familial avec Louis de Fontanes (1757-1821), qui est, sous le pseudonyme de Scaturin, l'un des principaux acteurs de *La Femme infidèle*. La fille unique de ce dernier étant morte sans laisser de descendance, il faut chercher dans une autre branche de la famille. Même s'il s'agit d'une coïncidence, elle est trop belle pour qu'on la passe sous silence.

Sobre reliure moderne, gardes renouvelées ; taches et rousseurs éparses, plus prononcées aux cahiers F-H de la première partie.

Références : Rives Childs, p. 294, XXX, 1. – Pierre Testud, *Rétif de la Bretonne et la création littéraire,* Genève, 1977, pp. 491-496.

L'exemplaire d'un grand rimbaldien : Félix Fénéon

80.

[RIMBAUD] – BERRICHON, Paterne

La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.

Paris, Société du Mercure de France, 1898.

In-12 (185 x 120 mm) de 1 f. blanc, 257-(2) pp., et (4) pp. de catalogue de l'éditeur imprimées sur papier rose ; broché, couverture jaune imprimée, non rogné.

8 000 €

Édition originale.

Exemplaire sur papier courant (il n'y a eu que 12 exemplaires sur Hollande).

La première biographie « officielle » et « autorisée » d'Arthur Rimbaud, dont Paterne Berrichon avait épousé la sœur, Isabelle, en 1897.

Exemplaire sur papier d'édition (il n'y a eu que 16 exemplaires de tête sur Hollande).

Envoi de l'auteur au premier feuillet blanc :

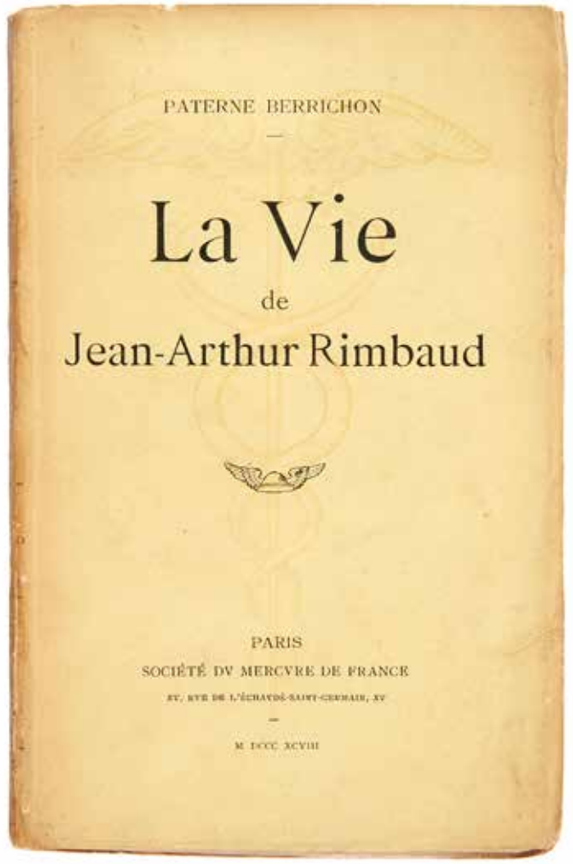
A Félix Fénéon

Son enthousiaste ami

Paterne Berrichon

Précieuse provenance : on sait que Félix Fénéon fut le premier éditeur des *Illuminations,* qu'il fit publier dans *La Vogue* en 1886. La même année, Fénéon consacra à Rimbaud un article retentissant (*Le Temps,* 24 octobre 1886) qui fit dire à Anatole France : « Le symbolisme a trouvé son Pascal ». La conclusion de l'article de Fénéon était prophétique : « Œuvre enfin hors de toute littérature, et probablement supérieure à toute. »

Dos restauré ; agréable exemplaire broché.


PATERNE BERRICHON

—

La Vie

de

Jean-Arthur Rimbaud

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCVIII

A Félix Fénéon,

son enthousiaste ami

Paterne Berrichon

81.

[ROBBE-GRILLET, Catherine Rstakian] – JEAN DE BERG

L'Image. Préface de P. R.

Paris, Éditions de Minuit, 1956.

In-12 (192 x 113 mm) de 1 frontispice et 182-(10) pp. ; reliure « à plats rapportés » en veau naturel teinté d'un camaïeu de rose et de violet, estampé de cheveux et d'une eau-forte dessinée en pointillés inspirée de la couverture des Éditions de Minuit (en positif pour le premier plat, en négatif pour le second), dos entièrement couvert d'un semé de petits points à l'or dont le motif vient mourir en dentelle sur les plats, gardes de chèvre velours rose ; chemise à bandes et à recouvrement en veau naturel estampé et teinté, étui bordé *(Louise Bescond 2013).*

5 500 €

Édition originale.

L'un des plus beaux livres érotiques écrits par une femme.

La préface signée P. R. (une allusion à Pauline Réage) est en réalité l'œuvre d'Alain Robbe-Grillet.

Un des 90 exemplaires de tête sur vélin pur fil.

Celui-ci (n° 28) comporte, comme les autres exemplaires du tirage de luxe, une eau-forte originale non signée de Hans Bellmer.

Encore plus qu'*Histoire d'O,* publiée deux ans plus tôt, *L'Image* annonce la reprise de l'initiative féminine (mais pas encore féministe) dans le domaine très masculin de la littérature érotique. Si ce superbe récit sadomasochiste est encore marqué par l'influence et les goûts de l'auteur du *Voyeur* – que Catherine Rstakian avait rencontré en 1951 et qu'elle épousera six ans plus tard –, le récit et les rituels qu'il décrit laissent davantage la place aux femmes et dessinent, en filigrane, l'autoportrait d'une « soumise » promise à un beau destin de « dominatrice ».

Petite réparation au dos et au second plat de la couverture conservée ; une minuscule tache, très pâle, au premier plat de couverture.

Remarquable reliure de Louise Bescond évoquant le développement (ou l'effacement) d'une image : celle de la célèbre couverture « à l'étoile » des Éditions de Minuit.

Offert par Swinburne à sa soeur Alice

82.

ROSSETTI, Christina

Goblin Market and other poems.

Cambridge and London, Macmillan and Co., 1862.

In-12 (169 x 102 mm) de (2) ff., VII-192 pp. et 16 pp. de catalogue de l'éditeur ; percaline bleue à la Bradel, titre or au dos, plats ornés d'un élégant décor de listels dorés, trois petits fers circulaires placés à l'intersection des listels, non rogné *(reliure de l'éditeur),* conservé dans un double emboîtage plus tardif de toile marron, dos de maroquin brun avec nerfs, titre or.

5 000 €

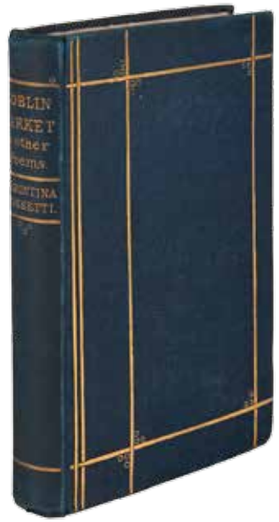
Édition originale.

Les poèmes de Christina Rossetti (1830-1894), fantastiques et harmonieux, sont accompagnés de 2 belles figures gravées sur bois d'après les dessins de son illustre frère, Dante Gabriele Rossetti (1828-1882), légendées chacune avec un vers extrait du recueil.

Très joli recueil, emblématique de l'école préraphaélite.

Le premier dessin, placé en frontispice, représente une jeune femme déjeunant avec un groupe d'animaux anthropomorphes et quelque peu carrolliens (chat, souris, hibou, marmotte…). Le second, reproduit en guise de vignette sur la page de titre, représente deux sœurs enlacées. Le singulier fétichisme rossettien à l'égard de la morphologie féminine est reconnaissable dans ces compositions – chevelures opulentes, lèvres proéminentes –, où l'on retrouve des traits qui caractérisent des femmes aimées par Dante Gabriele, Elizabeth Siddal ou Jane Morris.

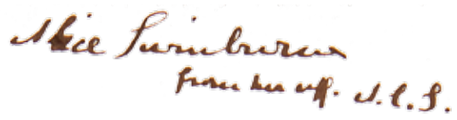
C'est dans ce recueil – qui encore plus que les autres rencontra la faveur du public – que Christina Rossetti introduit dans son univers poétique les redoutables *Goblins* (gobelins), figures de l'univers féérique anglo-saxon représentant, ici, la tentation du mal.



Précieux exemplaire offert par Algernon Charles Swinburne à sa sœur Alice.

Swinburne (1837-1909), l'un des principaux représentants de l'école décadente en Angleterre, a inscrit sa dédicace à l'encre noire en haut de la page de titre :

Alice Swinburne
from her aff. A. C. S.



Les peintres du *Preraphaelite Brotherhood* occupèrent une place importante dans la formation poétique d'Algernon Charles Swinburne, dont les tendances sulfureuses, peu orthodoxes pour l'époque victorienne – algolagnie et sado-masochisme, entre autres, mais plus rêvés que vécus selon Oscar Wilde – ont été en quelque sorte polies au contact de la douceur vénéneuse et de la violence masquée des productions préraphaélites.

Algernon Swinburne était très proche de Rossetti. À la mort de la mère de Dante Gabriele et de Christina, survenue l'année de la publication de *Goblin Market,* il partagea même l'appartement de son ami peintre à Tudor House, 16 Cheyne Walk, à Chelsea. En 1887, Swinburne composera un très beau poème en hommage à sa sœur Alice, dédicataire du présent exemplaire de *Goblin Market* : « Dedication to Alice Swinburne ».

Bel exemplaire, dans l'élégant cartonnage de l'éditeur.

Autre provenance : Clara & Irwin Strasburger (Sotheby's New York, 25 juin 1982, n° 479), avec l'ex-libris.

Références : Ashley IV, 100.

83.

SATIE, Erik

Intende votis supplicum.

Paris, Librairie de l'Art indépendant [Imp. G. Camproger], [8 mars] 1895.

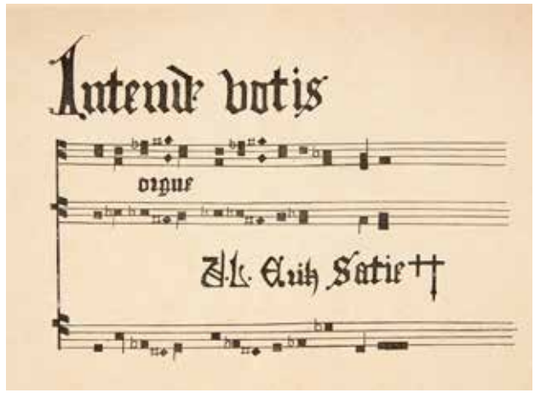
In-8 (200 x 150 mm) de 6-(2) pp. ; en feuilles, couverture à l'en-tête de l'*Eglise Métropolitaine d'Art de Jésus Conducteur,* marque typographique de L'Art indépendant, dessinée par Félicien Rops, au verso du dernier feuillet.

5 000 €

Édition originale.

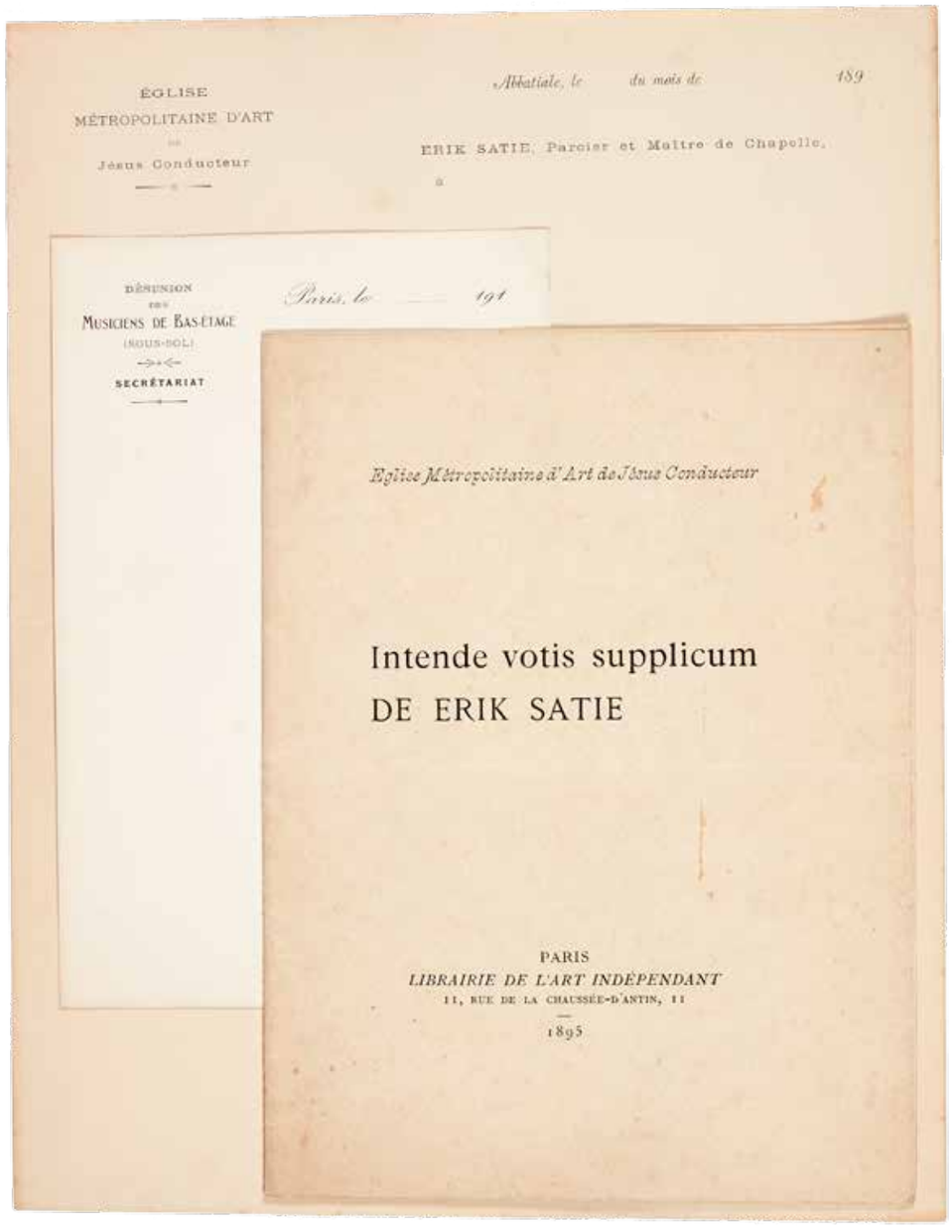
Publication très rare, composée dans le style hiératique, enfiévré et facétieux caractéristique du Satie rosicrucien, occultiste et mystique (voire mystificateur).

Elle est illustrée, en page [5], d'un fragment du psaume *Intende votis* d'Erik Satie noté à la manière de l'Ars Nova.



Satie, fondateur et quasiment unique affilié – avec son ami Contamine de Latour – de l'*Eglise Métropolitaine d'Art de Jésus Conducteur,* proteste ici contre les détestables et mécréantes productions de Lugné-Poe au théâtre de l'Œuvre, et contre la presse tout aussi mécréante et détestable « qui l'inspire et le glorifie ». La lettre, d'abord envoyée par la poste à Lugné-Poe, puis imprimée sur papier crème et distribuée par son auteur à la sortie du théâtre, est également adressée à Alfred Vallette, Alexandre Natanson et Léon Deschamps, respectivement rédacteurs en chef du *Mercure de France,* de la *Revue Blanche* et de *La Plume*.

« L'état exceptionnellement prospère de ses finances [un héritage tombé à point nommé] permet à Satie de faire connaître sa prose autour de lui, autrement qu'en en multipliant les copies manuscrites comme à l'époque de sa confrontation avec le directeur de l'Opéra de Paris (…), il utilise à présent l'imprimé. Il en profite pour accompagner ses bulles d'échantillons de sa production musicale » (Ornella Volta).



C'est en 1893, dans les pages de la revue *Cœur*, dirigée par l'ésotériste Jules Bois, que Satie avait annoncé la création de sa propre église, « temple digne du Sauveur, Conducteur et Rédempteur des peuples », censée abriter les noces de la catholicité et des arts. L'église aura son organe de presse, *Le Cartulaire*, et son hymne, *La Messe des pauvres*. La hiérarchie, les costumes, l'abbatiale (la chambre de Satie), les ordres sont conçus et exposés avec force détails.

« Qui pouvait prendre cela au sérieux en dehors d'Erik Satie lui-même ? Il est probable que ces projets visaient surtout à caricaturer l'ordre fondé par le Sâr Péladan. Cette utopie délirante ne dura d'ailleurs pas longtemps, le dernier numéro du *Cartulaire* fut publié en 1895 et ne fut probablement destiné qu'aux deux seuls membres de l'Église métropolitaine » (C. Rebisse).

Enfin, signalons qu'une première plaquette sur le même sujet, intitulée Commune qui mundi nefas, avait été publiée par Satie le 24 janvier 1895.

On joint deux autres rares documents satiens :

- Une feuille de papier à lettre crème imprimé à l'en-tête de l'*Eglise Métropolitaine d'Art de Jésus Conducteur*, avec la mention « Erik Satie, Parcier et Maître de Chapelle » (278 x 217 mm) ;

- Un autre papier à lettre, de plus petit format, portant comme en-tête « Désunion des Musiciens de Bas-Étage (sous-sol). Secrétariat (2 ff. in-12, 180 x 115 mm).

Petites taches sans gravité sur la couverture, plis marqués aux deux papiers à lettre (avec deux petites fentes pour le plus grand).

Documents bien conservés.

Exceptionnel exemplaire du tirage de luxe sur Hollande, le deuxième connu

84.

SCHOPENHAUER, Arthur

Die Welt als Wille und Vorstellung [Le Monde comme volonté et comme représentation].

Leipzig, F. A. Brockhaus, 1819.

In-8 (207 x 125 mm) de XVI, 726 pp., (1) f. blanc et 1 planche dépliante : demi-vélin ivoire à la Bradel avec coins, dos lisse orné, pièce de titre fauve, tranches rouges *(relié vers 1880).*

65 000 €

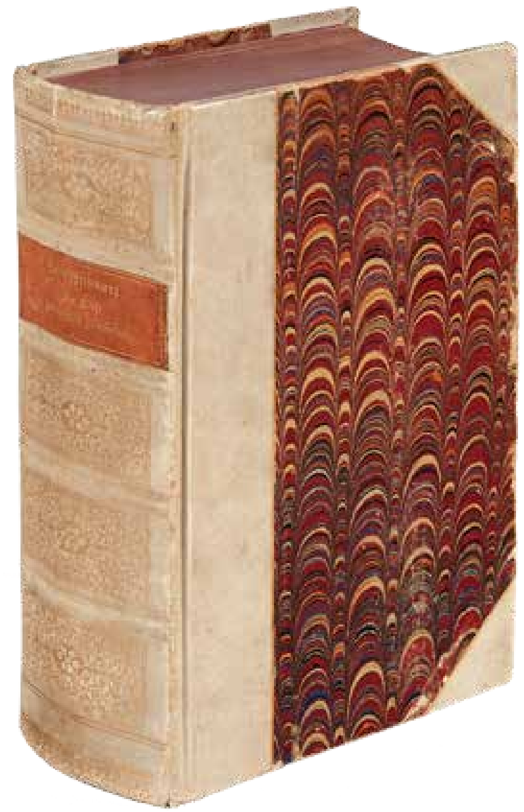
Édition originale.

Elle est ornée d'une grande planche dépliante hors texte composée par Rosenthal (représentant le système de Schopenhauer) et de quelques graphiques dans le texte.

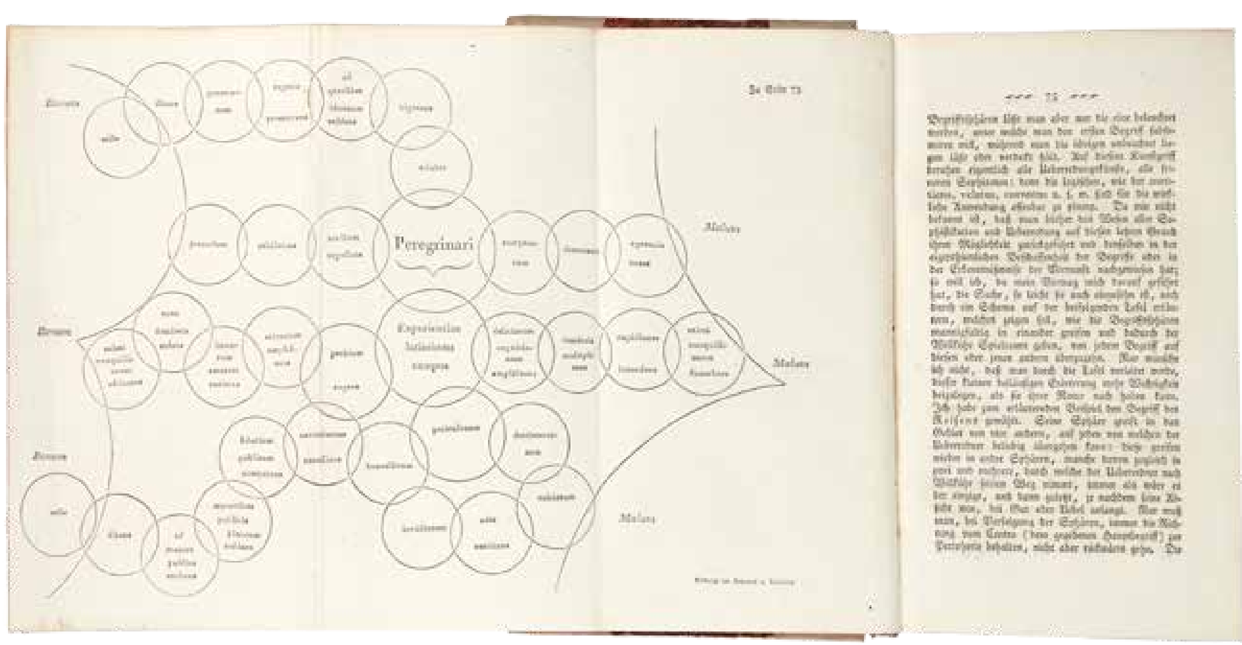
Le volume, imprimé sur un papier vergé blanc très épais, porte un filigrane visible dans la planche dépliante : « J. Honig & Zoonen. »

Un des quelques exemplaires sur grand papier de Hollande, dont deux seulement sont connus : celui-ci est le seul accessible à l'amateur.

L'existence d'un tirage de luxe n'avait jamais été signalée jusqu'à la publication, en 1996, de la correspondance entre le philosophe et son éditeur Friedrich Arnold Brockhaus (1772-1823).



84.



Il est désormais établi que Schopenhauer reçut dix exemplaires sur grand papier de *Die Welt als Wille und Vorstellung*. Il en avait fait la demande à Brockhaus dès sa première lettre, le 28 mars 1818, alors que le livre n'était qu'à l'état de projet. Les relations devaient vite s'aigrir entre l'éditeur et l'auteur qui réclamait d'innombrables épreuves, dénonçait de multiples fautes d'impression et refusait que son traité fût scindé en deux tomes.

En décembre 1818, Gottlob von Quandt (1787-1859), mécène, historien d'art et grande figure du romantisme en Saxe, fit passer à Rome, où séjournait le philosophe, les dix exemplaires sur grand papier qui lui étaient réservés. On sait par Rüdiger Safransky que Schopenhauer, à Rome, relisait son ouvrage dans un de ces exemplaires de luxe.

Le seul autre exemplaire connu appartenant avec certitude au tirage spécial sur papier de Hollande est celui de l'université d'Iéna (cote 8 Ph. III, 195).

Condition exceptionnelle pour cet ouvrage central dans l'histoire de la pensée.

Renversement du système kantien – auquel Schopenhauer reprochait d'avoir ignoré l'expérience intérieure telle qu'elle est intuitionnée par la forme principale de la vie, la Volonté –, *Die Welt als Wille und Vorstellung* exerça une influence déterminante sur un grand nombre de penseurs et d'artistes, parmi lesquels Nietzsche – qui s'en imprégna avant de s'en détacher et d'élaborer son propre concept de Volonté –, Wagner, Freud, Jung, Wittgenstein ou Borges.

De la bibliothèque de Pierre Bergé (deuxième vente, 2016, n° 326).

Références : *Printing and the Mind of Man* n° 279.

Des Stuart aux Bourbons, de l'Écosse à la Vendée : le bréviaire politique et romantique de la duchesse de Berry

85.

SCOTT, Walter

[Works].

Paris, Galignani [Imp. par Didot], 1821-1823.

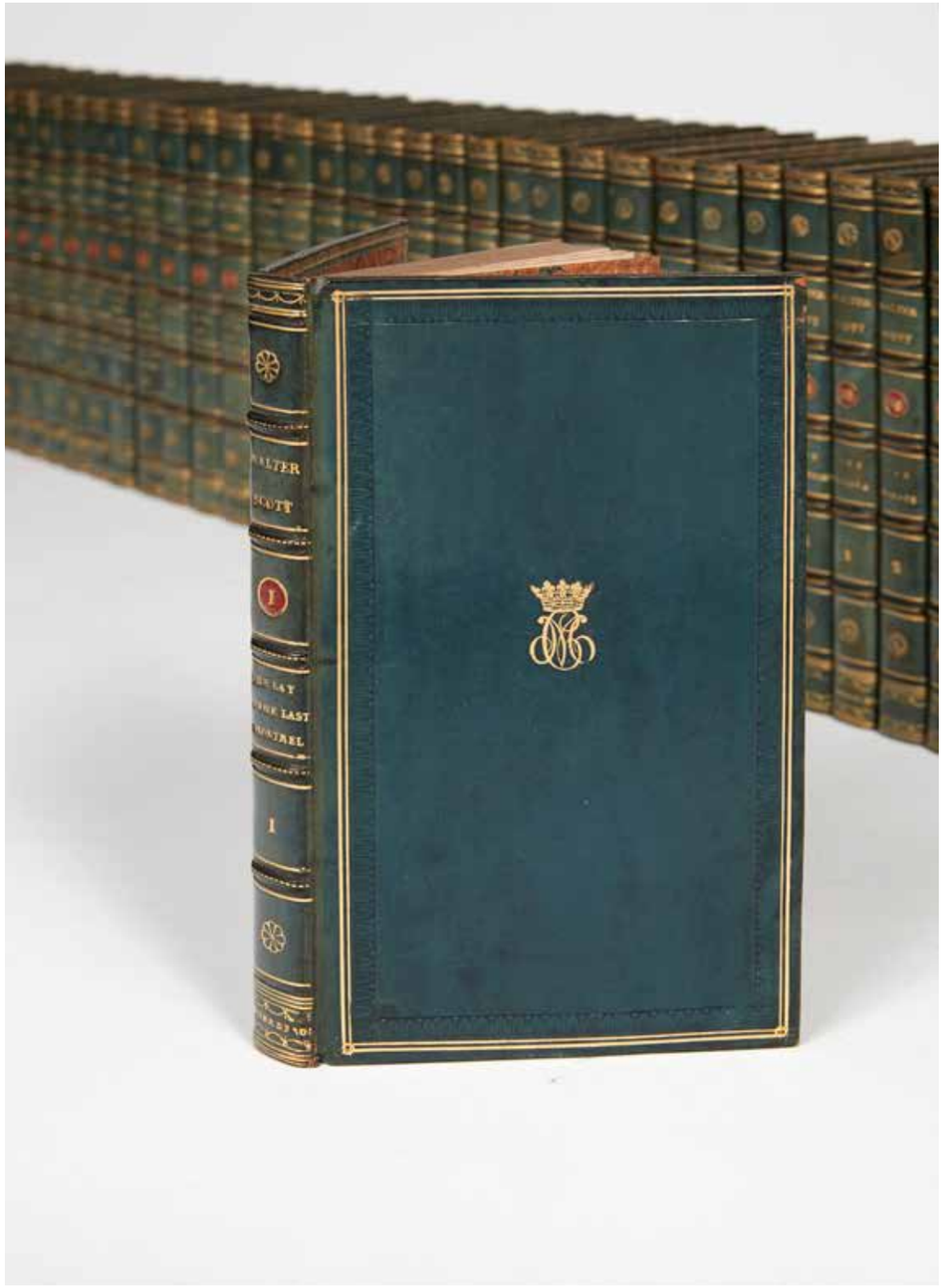
18 séries en 61 volumes in-12 (168 x 100 mm) ; veau glacé bleu-vert, dos à nerfs rehaussés de pointillés et sertis de filets, frises et rosaces, double tomaison : par série et continue (1-61) sur pièce circulaire de maroquin rouge, deux filets dorés et dentelle à froid encadrant les plats, chiffre couronné au centre, roulette intérieure, chaînette sur les coupes, coiffes guillochées, tranches dorées *(Simier).*

12 000 €

Important ensemble d'œuvres de Walter Scott, publiées en France et en anglais.

Les *Poetical Works,* qui seules portent le nom de l'auteur en toutes lettres sur la page de titre, sont placées au début de la série ; le premier volume contient un beau portrait-frontispice gravé par Delvaux d'après Raeburn. On trouve ensuite les plus célèbres romans de Walter Scott, appartenant presque tous à la série des *Waverley Novels.*

Remarquablement imprimé par Didot pour le compte de Galignani – éditeur parisien spécialisé dans la diffusion d'ouvrages en anglais imprimés sur le sol français – cette collection comprend notamment des éditions contemporaines des originales anglaises *(Kenilworth, The Pirate, The Fortunes of Nigel, Quentin Durward)* ou publiées l'année suivant leur première publication *(Ivanhoe, The Monastery, The Abbot, Peveril of the Peak).*



Composition de la collection : *The Poetical Works,* 1821, 7 volumes. – *Tales of my Landlord.* Première et deuxième séries, 1821, 8 volumes. – *Peveril of the Peak,* 1823, 4 volumes. – *The Fortunes of Nigel,* 1822, 3 volumes. – *The Monastery,* 1821, 3 volumes. – *The Antiquary,* 1821, 3 volumes. – *The Abbot,* 1821, 3 volumes. – *Guy Mannering, or the Astrologer,* 3 volumes. – *The Pirate,* 1822, 3 volumes. – *Waverley,* 1821, 3 volumes. – *Kenilworth,* 1821, 3 volumes. – *Ivanhoe,* 1821, 3 volumes. – *Rob Roy,* 1821, 3 volumes. – *Halidon Hill,* 1822, 1 volume. – *Tales of my Landlord.* Troisième série, 1821, 4 volumes. – *Peveril of the Peak,* 1823, 4 volumes : déjà présent dans l'ensemble. – *Quentin Durward,* 1823, 3 volumes.

Précieux ensemble relié par Simier au chiffre de la duchesse de Berry.

Provenance exceptionnelle et très significative : témoignage d'une époque, d'une mode, d'un imaginaire et d'une singulière aventure politique.

Marie-Caroline de Bourbon-Siciles, duchesse de Berry (1798-1870) fut une admiratrice précoce et fanatique des brumes préromantiques et des fantaisies historiques (écossaises et gothiques) dont Walter Scott inondera l'Angleterre, puis l'Europe, à partir des années 1810.

Furieusement anglophile, fascinée par l'Écosse et véritablement hantée (« jusqu'au transfert de personnalité peut-être », écrit Brégeon) par Marie Stuart et sa lutte contre les Tudor – au point de donner en 1829, aux Tuileries, un célèbre bal sur le thème de la reine suppliciée –, la jeune duchesse avait trouvé dans les romans écossais de Walter Scott (notamment *The Abbot,* qu'elle a sans doute lu dans cette édition publiée en France moins d'un an après l'originale anglaise) de quoi nourrir ses rêves d'héroïne légitimiste et complotiste troquant les Stuart contre les Bourbons et l'Écosse contre la Vendée. La jolie veuve qui, en 1825, posait en costume écossais pour Thomas Lawrence, paiera cher, en 1832, ses emportements politiques puisés en grande partie chez Scott, dont les romans lui ont servi à rêver l'Histoire et à échouer dans l'action.

Il faut laisser le dernier mot, comme souvent, à Chateaubriand qui, dans les *Mémoires d'outre-tombe,* au lendemain de la tentative de soulèvement de la Vendée et de la prise de pouvoir manquée de la duchesse de Berry, alors que celle-ci s'était réfugiée à Nantes, fait dire à l'un de ses partisans : « Si Madame ne s'en va pas, il s'agit de mourir et voilà tout ; et puis, messieurs du conseil, faites pendre Walter Scott, car c'est lui qui est le vrai coupable. »

Quelques plats et dos insolés ; de légères éraflures sur les dos, très éparses ; les délicates reliures de René Simier, qui a apposé son fer au dos du premier volume de chacune des 18 séries, ont conservé, dans l'ensemble, leur belle et profonde teinte bleu-vert.

Provenance : Marie-Caroline de Bourbon-Siciles, duchesse de Berry (1798-1970), chiffre couronné frappé sur les plats, ex-libris du château de Rosny, étiquettes de rangement. Cette série ne figure pas dans le catalogue de la vente de la duchesse de Berry (1837), qui mentionne à deux reprises des œuvres de Walter Scott : d'abord sous le numéro 1061 (un important lot de romans de différents auteurs, tous en français), puis sous le numéro 1071 (une édition tardive des œuvres en prose, en cinq volumes).

Références : Jean-Joël Brégeon, *La Duchesse de Berry,* Paris, 2013, chapitre X.

86.

SHELLEY, Mary Wollstonecraft Godwin

Frankenstein, ou le Prométhée moderne, dédié à William Godwin (…) par M.me Shelly, sa nièce. Traduit de l'anglais par J. S.*** [Jules Saladin].

Paris, Chez Corréard [Imprimerie de I. Jacob, Versailles], 1821.

3 volumes in-12 (163 x 94 mm) de 244, 210 et 261 pp. ; demi-parchemin ivoire couvert d'écriture ancienne à l'encre bistre (XVIe siècle), avec titre en long et tomaison à l'encre noire : « Frankestein » *[sic]* ; plats recouverts de papier vert, gardes et contregardes de papier vergé fort filigrané, tranches jaunes *(reliure de l'époque).*

35 000 €

Édition originale française de ce chef-d'œuvre, le sommet du genre gothique.

Elle est d'une insigne rareté. Il faudra attendre un siècle pour voir enfin paraître une deuxième version française du grand roman de Mary Shelley (1797-1851), celle établie par Germain d'Hangest, publiée à la Renaissance du Livre en 1922.

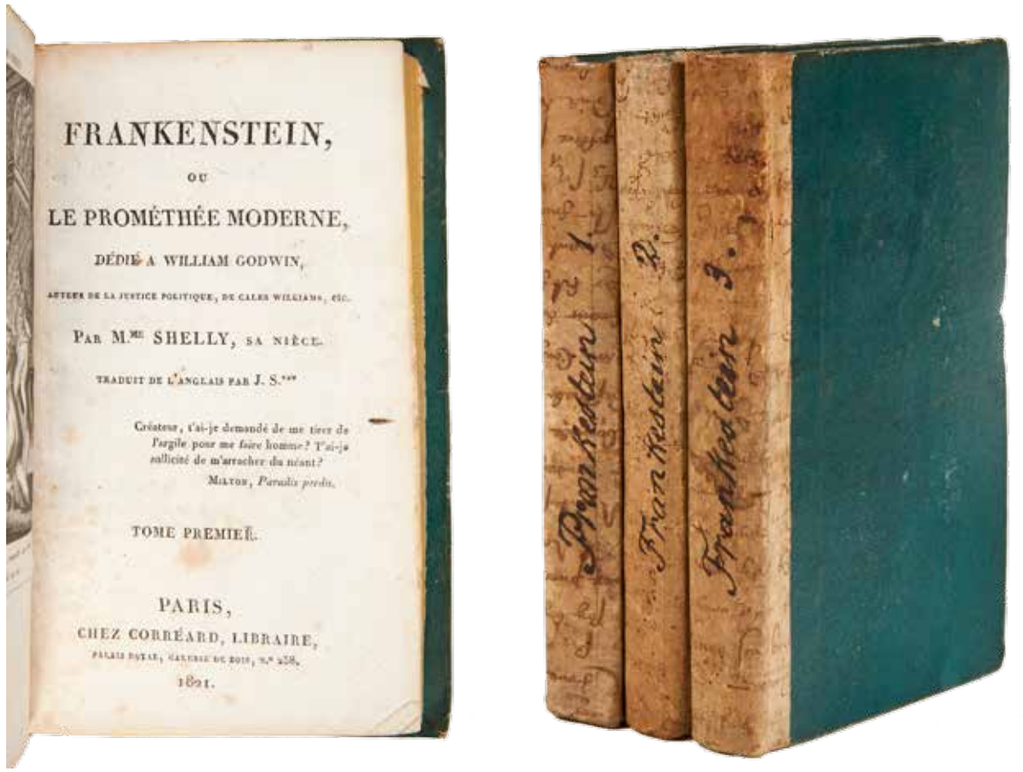
La première édition française de *Frankenstein,* traduite par Jules Saladin, fut publiée trois ans après la parution de l'édition originale anglaise du roman.

« L'éditeur parisien était Alexandre Corréard, dont la librairie se trouvait au Palais-Royal, à la galerie de Bois, lieu rendu célèbre par les *Illusions perdues* de Balzac. La page de titre contient deux erreurs : l'orthographe correcte du nom de l'auteur est Shelley, et non Shelly, et Mary était la fille, non pas la nièce, du philosophe William Godwin. (…) De toutes évidence, Jules Saladin faisait partie des nombreux Français amateurs du romantisme anglais symbolisé par Lord Byron et Walter Scott. On trouve son nom dans le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse* (1826) d'Amédée Pichot, juste après un portrait de Byron en guise de frontispice, comme le destinataire d'une lettre consacrée aux lieux écossais qui figurent dans les romans de Scott » (Spurr et Ducimetière).

Que dire de cet immense récit fantastique et philosophique qui n'ait déjà été répété des centaines de fois ? À commencer par son origine mythique, à la villa Diodati : un pari littéraire entre Mary Wollstonecraft Godwin, son amant Percy Bysshe Shelley, Lord Byron et son ami John Polidori, quatre écrivains et poètes qui, en 1816, occupèrent les soirées d'un séjour estival en Suisse, près du lac Léman, en se mesurant dans l'écriture d'un récit d'épouvante.

En dépit du talent et de la célébrité naissante de Byron et Shelley, c'est la jeune Mary Godwin, écrivaine surdouée âgée de 19 ans, qui remporta la palme de ce singulier concours en composant le texte le plus fascinant et le plus abouti, à la « forme narrative aussi simple que géométriquement parfaite ». *Frankenstein, or the Modern Promehteus,* fut publié à Londres, en 1818, chez Lackington, Hughes, Harding, Mayor & Jones.

Cette interprétation romantique du mythe du Golem, saisi à travers le prisme de la mythologie antique et de la poétique miltonienne – l'épigraphe de l'édition anglaise est tirée de *Paradise Lost* –, « offre un compendium quasi parfait de ce que sont l'esprit et aussi la lettre de la littérature gothique. En ce sens, ce roman est à la fois un aboutissement et un point de départ. Un aboutissement, car il réunit en les enrichissant toutes les composantes sécrétées depuis les origines du genre. Et comment ignorer sa dette vis-à-vis de la culture allemande, grande pourvoyeuse de frissons terrifiants et délicieux ? (…) *Frankenstein* est aussi un point de départ, car il donne un nouvel élan au roman gothique et, au-delà, à la littérature fantastique ou à ses dérivés. Mary Shelley ne touche ainsi au mythe du savant détraqué que pour le rendre plus terrifiant. La fiction littéraire et cinématographique ne cessera de lui être redevable » (A. Morvan).


FRANKENSTEIN,

OU

LE PROMÉTHÉE MODERNE,

DÉDIÉ A WILLIAM GODWIN,

AUTEUR DE LA JUSTICE POLITIQUE, DE CALEB WILLIAMS, etc.

PAR M.me SHELLY, SA NIÈCE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. S.***

Créateur, t'ai-je demandé de me tirer de
l'argile pour me faire homme? T'ai-je
sollicité de m'arracher du néant?
MILTON, *Paradis perdu.*

TOME PREMIER.

PARIS,
CHEZ CORRÉARD, LIBRAIRE,
PALAIS ROYAL, GALERIE DE BOIS, N.o 258.
1821.

Et puisqu'on parle de cinéma, il faut citer le génial James Whale qui – bien avant Terence Fisher et les productions de la Hammer avec Peter Cushing – consacra au docteur Frankenstein et à sa terrible, pitoyable créature deux films qui enracineront le mythe créé par Mary Shelley dans l'imaginaire populaire du XXe siècle : *Frankenstein* (1931) et *The Bride of Frankenstein* (1935) – un chef-d'œuvre – tous deux marqués, hantés, par l'interprétation de Boris Karloff.

Exemplaire relié à l'époque en trois volumes, condition très rare.

Ces reliures sauvages et charmantes, avec leurs dos en parchemin de réemploi, leurs plats en papier d'un beau vert soutenu et leurs tranches jonquille, ont probablement été réalisées pour un cabinet de lecture, en Allemagne ou en Suisse comme semblent l'indiquer la qualité du papier employé pour les gardes (un vergé fort filigrané), ainsi que le singulier titrage manuscrit à l'encre noire sur les dos (chaque tomaison s'achevant, à la manière germanique, par un point).

Dans sa fraîcheur artisanale, le relieur de cet ensemble nous a laissé, involontairement, un indice qui permet d'établir l'authenticité et la date approximative de la reliure.

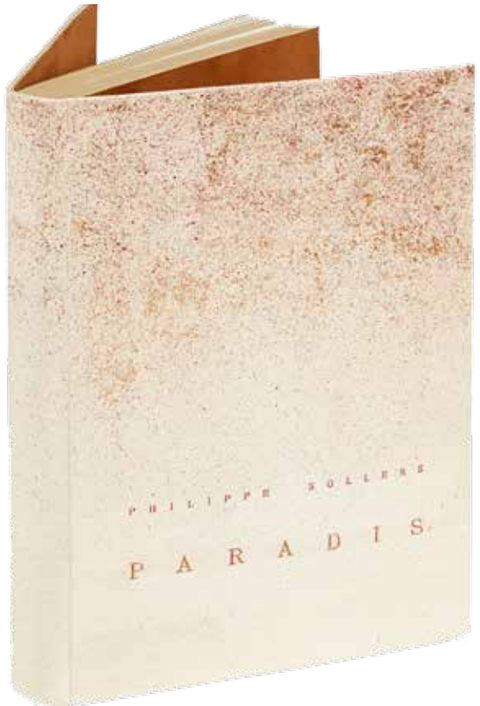
Le tome I porte en effet une gravure en frontispice, alors que cette première édition française de *Frankenstein* est normalement dépourvue d'illustrations. La figure en question, montrant une scène familiale pathétique se déroulant en plein air et signée « Barrière père », est tirée du tome II d'une édition de *L'Ami des enfants* d'Arnaud Berquin. Gumuchian cite bien, sous le n° 546, une édition en 4 volumes in-12 de l'ouvrage pédagogique de Berquin publiée par Bargeas et Masson en 1821-1822, illustrée de 12 figures hors texte gravées par Barrière Père.

Dès lors, il n'est pas difficile d'imaginer notre aimable (et distrait) praticien, ou bien l'une de ses « petites mains », débrochant un train de romans français de format in-12 fraîchement publiés et destinés à être reliés à l'identique, puis insérant par erreur dans le tome I de *Frankenstein* une gravure qui aurait glissé du tome II de *L'Ami des enfants,* publié à la même date.

Exemplaire très pur, avec de bonnes marges, terriblement séduisant.

Taches et rousseurs habituelles, éparses et peu prononcées.

Références : D. Spurr & N. Ducimetière, *Frankenstein créé des ténèbres* (cat.), Paris, Gallimard, 2016, n° 28, pp. 126-127, avec reproduction du titre du tome I (exemplaire de la BnF). – Alain Morvan, notice, in : *Frankenstein et autres romans gothiques,* Bibliothèque de la Pléiade, 2014, pp. 1326-1351.



87.

SOLLERS, Philippe

Paradis.

Paris, Éditions du Seuil, Collection Tel Quel, 1981.

In-8 (217 x 143 mm) de 254 pp. ; reliure souple « à la Vernier », plein veau à l'alun estampé et teinté par de fines projections de jaune, orange et rouge, poudré d'or, gardes de chèvre velours brun d'or ; titrage sur le premier plat par Claude Ribal : l'auteur en rouge, le titre en rouge poudré d'or ; chemise et étui à dos lisse en veau à l'alun estampé et teinté, papier rouge, chèvre velours rouge, titre en long *(Louise Bescond, 2016).*

4 500 €

Édition originale.

Le dernier livre « expérimental » de Philippe Sollers est aussi celui du retour de la voix et de la subjectivité : une longue phrase de 254 pages, sans chapitres, sans paragraphes, sans ponctuation, mais physique – flux, courants et tourbillons –, parfaitement lisible, écoutable, tour à tour lyrique, descriptive, sensuelle, érotique…

« Pourquoi Paradis ? Parce que, même si j'étais en enfer, ce serait ma manière d'être. Parce que j'ai l'impression d'être entré par hasard dans l'immense humour du non-être. Lequel, pourtant, éprouve la nécessité inouïe d'être dit. »

Un des 35 offset sirène de Sainte-Marie, seul tirage sur grand papier.

Paradisiaque, évanescente, parfaite reliure poudrée rouge et or de Louise Bescond.

88.

SPINOZA, Baruch

Tractatus theologico-politicus. *[Relié à la suite :]* Renati Des Cartes Principiorum Philosophiæ (...) More Geometrico demonstratæ.

Amsterdam, Jan Rieuwertsz, 1670 et 1663.

Deux ouvrages en un volume in-4 (200 x 155 mm) ; vélin rigide ivoire *(reliure de l'époque).*

15 000 €

Précieux volume réunissant les deux premiers traités de Spinoza – les deux seuls ouvrages que celui-ci fit paraître de son vivant.

a – Renati Des Cartes Principiorum Philosophiæ (...) More Geometrico demonstratæ.

Amsterdam, Jan Rieuwertsz 1663. (8) ff. et 140 pp.

Édition originale, très rare.

RENATI DES CARTES
PRINCIPIORUM
PHILOSOPHIÆ
Pars I, & II,
More Geometrico demonstratæ
PER
BENEDICTUM de SPINOZA Amstelodamensem.
Accesserunt Ejusdem
COGITATA METAPHYSICA,
In quibus difficiliores, quæ tam in parte Metaphysices generali, quam speciali occurrunt, quæstiones breviter explicantur.
AMSTELODAMI,
Apud JOHANNEM RIEWERTS, in vico vulgo dicto, de Dirk van Assen-steeg, sub signo Martyrologii. 1663.

Le premier livre de Spinoza, *Principes de la philosophie de Descartes,* édité par les soins de son ami, disciple et collaborateur Lodewijk Meyer. Dans cette exposition critique de la pensée cartésienne – le seul livre que Spinoza publia sous son nom – l'auteur adopte déjà la méthode *more geometrico* qu'il emploiera pleinement dans son grand ouvrage posthume, l'*Éthique*. L'ouvrage renferme, en appendice, les *Pensées métaphysiques (Cogita metaphysica).*

Le texte est orné de 24 figures et diagrammes gravés sur bois.

Références : Kingma & Offenberg 1 – Wolf p. 650 et suiv. – Caillet 10312.

B – TRACTATUS THEOLOGICO-POLITICUS continens Dissertationes aliquot...

Hambourg, Heinrich Künrath [Amsterdam, Jan Rieuwertsz, 1670]. (6), 233 pp. et 1 f. blanc.

Première édition, quatrième émission.

Le *Tractatus theologico-politicus,* critique de l'autorité religieuse mêlant rationalisme cartésien et tradition hébraïque, est l'un des ouvrages fondateurs de la philosophie politique.

Cette « *exposition cristalline de la théorie du droit naturel* » sanctionne définitivement la rupture entre philosophie et religion et renferme l'essentiel de la pensée politique de l'auteur. À la suite des violentes polémiques provoquées par la parution de ce livre, Spinoza décida de ne plus rien publier de son vivant.

« *Man is moved to the knowledge and love of God ; the love of God involves the love of our fellow men. Man, in order to obtain security, surrenders part of his right of independent action to State. But the State exists to give liberty, not to enslave ; justice, wisdom and toleration are essential to the sovereign power* » (PMM).

L'histoire de l'impression du *Tractatus* est, pour reprendre les mots de Fritz Bamberger, « *a complex and fascinating bibliographical tale* ». Ce savant allemand a en effet distingué cinq différentes émissions du *Tractatus* à l'adresse fictive de Heinrich Künrath et à la date de 1670, dont quatre in-4 et une imprimée dans le format in-8.

« *Nul philosophe ne fut plus digne, mais nul aussi ne fut plus injurié et haï. Pour en saisir la raison, il ne suffit pas de rappeler la grande thèse théorique du spinozisme : une seule substance ayant une infinité d'attributs, Deus sive Natura*, toutes les « créatures » étant seulement des modes de ces attributs ou des modifications de cette substance. Il ne suffit pas de montrer comment le panthéisme et l'athéisme se combinent dans cette thèse, en niant l'existence d'un Dieu moral, créateur et transcendant. Il faut plutôt partir des thèses pratiques qui firent du spinozisme un objet de scandale. Ces thèses impliquent une triple dénonciation : de la « conscience », des « valeurs », et des « passions tristes ». Ce sont les trois grandes ressemblances avec Nietzsche. Et déjà, du vivant de Spinoza, ce sont les raisons pour lesquelles on l'accuse de matérialisme, d'immoralisme et d'athéisme » (cf. Gilles Deleuze, *Spinoza. Philosophie pratique*, Paris, 1981, p. 27).

Références : Kingma & Offenberg, 6. – PMM, 153. – Van der Linde, p. 172. – Bamberger, « The Early Editions of Spinoza's Tractatus Theologico-Politicus », in : *Studies in Bibliography and Booklore*, vol. 5, 1962, pp. 9-33, n° T4.

Agréable exemplaire en vélin du temps.

Taches éparses et peu prononcées ; habiles réfections aux charnières intérieures ; les plats sont légèrement gauchis.

89.

STEVENSON, Robert Louis

A CHILD'S GARDEN OF VERSES.

London, Longmans, Green & Co., 1885.

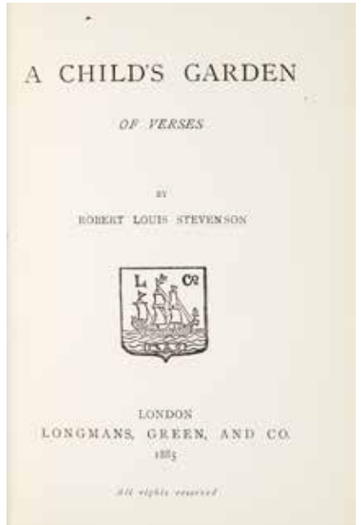
In-12 (157 x 102 mm) de X-101 pp. ; maroquin rouge, dos à nerfs, filets et pointillés, filet encadrant les plats, le plat supérieur et le dos avec titre or de la reliure originelle en toile bleue ont été montés à la fin du volume, double filet en bordure intérieure, filet sur les coupes, tête dorée *(Birdsall, Northampton).*

1 200 €

Édition originale.

L'un des livres les plus charmants de la littérature anglaise victorienne.

Ce recueil de poèmes pour les enfants composés par l'auteur de *L'Ile au trésor* entre 1883 et 1885 – d'abord intitulé *Nursery Verses* et *Penny Whistles* – a rencontré, de réédition en réédition, un immense succès : tous les écoliers anglais connaissent (ou connaissaient) par cœur plusieurs de ces poèmes, tels que « The Lamplighter » ou encore « My Shadow ».


A CHILD'S GARDEN
OF VERSES
BY
ROBERT LOUIS STEVENSON
LONDON
LONGMANS, GREEN, AND CO.
1885
All rights reserved

Imprimé sur beau papier vergé fort filigrané « John Dickinson & Co. » ; le dos de la couverture imprimée porte le titre avec l'apostrophe après le D de « Child's » (variante avec l'apostrophe en forme de petit 7 signalée par Beinecke), et le « of » en corps inférieur ; le feuillet de catalogue liminaire et le feuillet blanc n'ont pas été conservés par le relieur.

Rousseurs sans gravité aux feuillets de montage de la couverture conservée.

Références : Hayward, *English Poetry,* n° 297. – Edwin J. Beinecke Collection, 192.

90.

THÉODOSE DE TRIPOLI

Sphaericorum, libri tres [graece et latine].

Paris, Andrea Wechel 1558.

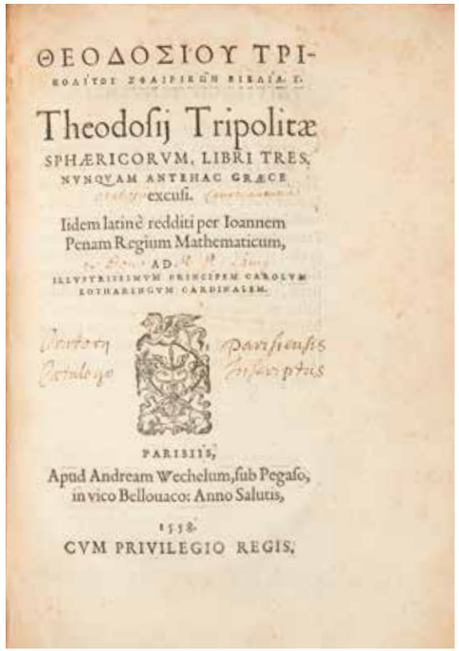
In-4 (221 x 162 mm) de (8)-54-(2)-68-(2) pp. ; demi-chagrin brun, dos lisse orné de listels à froid, titre or *(reliure du XIXe siècle).*

4 500 €

Édition princeps.

Ouvrage orné de nombreux diagrammes gravés sur bois.

Texte grec établi par Jean Pena (v. 1528-1568), suivi de la traduction latine.


ΘΕΟΔΟΣΙΟΥ ΤΡΙ-
ΚΟΛΙΤΟΥ ΣΦΑΙΡΙΚΩΝ ΒΙΒΛΙΑ Γ.

Theodosij Tripolitæ
SPHÆRICORVM, LIBRI TRES,
NVNQVAM ANTEHAC GRÆCE
excusi.
Iidem latinè redditi per Ioannem
Penam Regium Mathematicum,
AD
ILLVSTRISSIMVM PRINCIPEM CAROLVM
LOTHARINGVM CARDINALEM.

PARISIIS,
Apud Andream Wechelum, sub Pegaso,
in vico Bellouaco: Anno Salutis,
1558.
CVM PRIVILEGIO REGIS.

Ce traité du mathématicien et astronome grec Théodose de Tripoli (ou de Bythinie, v. 160-100 avant notre ère) consacré à l'analyse mathématique et géométrique de la sphère et à ses applications astronomiques, a d'abord paru, partiellement et en latin, dans une compilation de Joannes de Sacrobosco publiée à Venise en 1518, suivie d'une édition séparée, toujours en latin, imprimée à Vienne en 1518. En 1558, date de la parution de cette *editio princeps,* une traduction latine fut insérée dans un recueil astronomique de Francesco Maurolico.

Exemplaire de Bernard Lamy, physicien et mathématicien français, l'un des plus ardents défenseurs de Descartes.

Membre de la congrégation de l'Oratoire dès 1662, Bernard Lamy (1640-1715) était un ami de Nicolas Malebranche. Il professa la rhétorique, la philosophie et la grammaire à Saumur, puis à Angers, où son anti-aristotélisme commença à chauffer les esprits contre lui. Accueilli par le cardinal Le Camus à Grenoble, Lamy y occupa la chaire de philosophie et reprit en même temps la diffusion du cartésianisme. Rappelé à Paris en 1686, il fut placé d'abord au séminaire Saint-Magloire, puis envoyé à Rouen, où il mourut.

Son ex-libris manuscrit à la plume est suivi, sur le titre, de celui de la bibliothèque des Oratoriens de Paris, à qui Lamy avait légué ses livres.

Quelques rousseurs, éparses et peu prononcées ; reliure modeste, habilement restaurée.

Références : Adams T-548. – Houzeau & Lancaster 846.

Henri de Toulouse-Lautrec et l'univers de l'enfance : un album animé Meggendorfer dédicacé par le peintre

91.

[TOULOUSE-LAUTREC, Henri de] – DUCRET, Étienne

Zizi ou le prince Lilliput. Conte bleu (…) Illustré d'un joli portrait colorié et de six tableaux articulés.

Paris, Nouvelle Librairie de la Jeunesse, Louis Westhausser, 4 rue de Lille, [1899].

In-folio (370 x 260 mm) de (16) pp. comprenant 7 grandes planches en couleurs dont 6 animées par des tirettes et 1 figure dans le texte ; dos de toile rouge, plat supérieur illustré en couleurs (le prince Lilliput chevauchant la corolle d'un lys), titre imprimé noir et or *(reliure de l'éditeur).*

12 000 €

Édition originale française.

Illustrations en couleurs de Lothar Meggendorfer, comprenant notamment 6 planches animées par des tirettes, dont un poème imprimé sur le titre explique le fonctionnement.

Il s'agit de l'adaptation d'un des célèbres albums conçus en Allemagne par Lothar Meggendorfer (1847-1925), pionnier du livre à système destiné aux enfants. Ses ouvrages étaient publiés à Munich par Braun & Schneider ; Louis Westhaussen, éditeur sis au n°4 de la rue de Lille, à Paris, en assurait la traduction et la diffusion en France.

Aventures et mésaventures champêtres et aériennes du prince Lilliput, pas plus grand qu'un escargot, dont la vie, aussi courte que sa taille, se termine tragiquement dans les eaux de la rivière… Heureusement, la fée sa marraine repêche son petit corps, l'inhume sous un rosier, et laisse son âme innocente monter au ciel pour retrouver le roi, son père, et la reine, sa mère.

Précieux exemplaire dédicacé par Henri de Toulouse Lautrec :

Pour le futur petit
Fabre
Hommage de
H. de Toulouse-Lautrec
lui-même
et les souhaits d'usage
31 décembre 1899.

Cette dédicace à l'encre noire, très grande, se déploie sur le premier contreplat de l'album.

À partir de 1892, et jusqu'à sa mort en 1901, Henri de Toulouse-Lautrec séjourna régulièrement dans le bassin d'Arcachon chez son ami Louis Fabre (1860-1923), magistrat originaire d'Agen qu'il avait probablement rencontré à Paris vers 1890. Le peintre poussera même Fabre à acheter la villa Bagatelle à Taussat, ainsi qu'un voilier baptisé *Belle Hélène* en hommage à la fiancée et future épouse de ce dernier, Hélène Estève.

En cette fin d'année, Mme Fabre attendait donc un heureux évènement. Mais pourquoi un livre d'enfants, avant la naissance, et pourquoi un album à système ? S'il est vrai que les témoignages concordent en attribuant à Toulouse-Lautrec, à la fin de sa vie, un intérêt croissant pour les enfants, un autre élément, artistique et bibliographique, semble expliquer le choix de ce présent.

En 1898 paraissait à Londres, chez Bliss, Sands & Co., un curieux album à système pré-cinématographique intitulé *The Motograph*. L'éditeur Sands, qui venait de publier la seconde suite de lithographies représentant Yvette Guilbert et qui, à cette occasion, s'était fait tirer le portrait par Lautrec, eut l'idée de demander au peintre une illustration pour la couverture de son livre animé. Bien qu'annoncée, cette image ne fut finalement pas imprimée pour l'édition anglaise mais pour son adaptation en français, *Le Motographe, album d'images animées,* publiée à Paris, chez Clarke, en 1899. C'est donc son amitié pour les enfants et sa toute récente découverte de l'univers du livre à système qui ont suggéré à Lautrec l'idée de ce cadeau original, dans lequel il n'est pas interdit de percevoir, vu le sujet – la fin tragique d'un tout petit bonhomme poétique, mais prince tout de même –, un autoportrait ironique et un rien masochiste.

Excellent exemplaire de cet album à système, précieux par sa provenance.

Les planches animées sont ouvertes mais intègres, et les tirettes fonctionnent.

Coins légèrement émoussés, mouillures claires en bordure des plats, deux petites épidermures sur le premier plat, traces d'anciens cachets de cire aux coins extérieurs du premier contreplat (avec épidermures légères aux coins correspondants sur la page de titre).

Références : Jacques Huot, « Lautrec et les livres d'enfants », in : *Gazette des Beaux-Arts*, mars 1968, pp. 191-192 (avec reproduction de l'envoi).

Du libertinage érudit à la poésie religieuse : un quatrième exemplaire des Hymnes françaises de Tristan L'Hermite, avec un cahier inconnu pour les litanies

92.

TRISTAN L'HERMITE, François L'Hermite, sieur du Solier, dit

Les Hymnes de toutes les Festes solemnelles, Traduites en Vers, par F. Tristan L'Hermite. Dédiez à Monseigneur le Chancelier [Séguier].

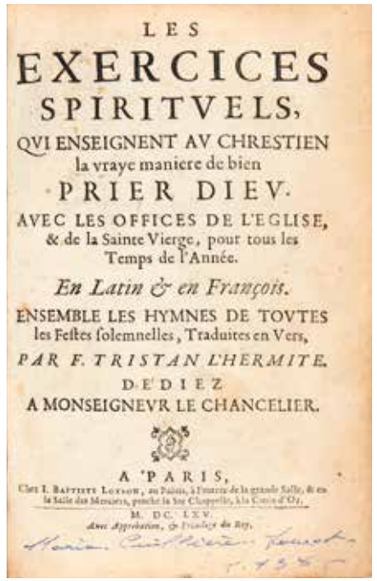
In : Les Exercices spirituels qui enseignent au Chrestien la vraye manière de bien prier Dieu. Avec les offices de l'Église, & de la Sainte Vierge, pour tous les Temps de l'Année. En Latin & en François.

Paris, Jean Baptiste Loyson, 1665.

In-8 de 16 ff.n.ch. (pour le titre, l'épître, table, l'approbation, le privilège, la *Table pour trouver les Festes Mobiles,* les *Reflexions Chrestiennes sur la conduite de la Vie* et le calendrier), 640 pp. (les pp. 625-640 avec pagination et signature continues, mais composées dans un plus petit corps que le reste de l'ouvrage), et 6 planches gravées hors texte ; maroquin noir, dos muet à nerfs, compartiments ornés de fers d'angle, frises en tête et en pied, plats encadrés à la Duseuil, tranches dorées *(reliure de l'époque).*

12 000 €

Édition originale des *Hymnes* chrétiennes de Tristan L'Hermite.


LES
EXERCICES
SPIRITVELS,
QVI ENSEIGNENT AV CHRESTIEN
la vraye maniere de bien
PRIER DIEV.
AVEC LES OFFICES DE L'EGLISE,
& de la Sainte Vierge, pour tous les
Temps de l'Année.
En Latin & en François.
ENSEMBLE LES HYMNES DE TOVTES
les Festes solemnelles, Traduites en Vers,
PAR F. TRISTAN L'HERMITE.
DEDIEZ
A MONSEIGNEVR LE CHANCELIER.
A PARIS,
M. DC. LXV.

Il s'agit de la traduction en vers français (avec texte latin en regard) de quarante-trois hymnes liturgiques, publiées ici pour la première fois, dix ans après la mort du poète, par les soins de ce François Colletet (1628-v. 1680) dont le père, Guillaume Colletet (1598-1659), avait partagé avec Tristan L'Hermite le goût de la poésie, du libertinage érudit et de Théophile de Viau.

Les *Hymnes* interprétées par Tristan, dûment annoncées sur la page de titre, occupent les pages 528 à 624 du volume et sont placées à la suite d'ignaciens *Exercices spirituels* composés par un père jésuite demeuré anonyme (peut-être Claude Texier, 1611-1687). L'épitre dédicatoire à Pierre Séguier, dernier protecteur et mécène de Tristan L'Hermite, contient un portrait élogieux de l'auteur du *Page disgracié* et des *Vers héroïques,* que le chancelier tenait en haute estime et qui obtint grâce à lui son fauteuil d'académicien en 1647.

L'illustration se compose de 6 belles figures (dont un frontispice) gravées sur cuivre par Herman Weyen (1638-1669), graveur et éditeur d'origine hollandaise installé à Paris et spécialisé dans la publication d'images de dévotion.

Ces gravures, légendées en latin, sont signées « Herman Weyen excudit » ; quatre d'entre elles comportent une mention de privilège, en français ou en latin. Il faut remarquer que les trois autres exemplaires connus des *Exercices* comportent non pas six mais sept figures, gravées par d'autres artistes ou non signées : ces images diffèrent d'un exemplaire à l'autre, ce qui suggère l'hypothèse d'une illustration « à la carte » en fonction des demandes et des disponibilités.

Un singulier manuel de piété contre-réformiste, entre dévotion et poésie.

Les *Hymnes* de 1665 sont restées inconnues pendant près de trois siècles jusqu'à l'apparition, en 1957, d'un exemplaire des *Exercices spirituels* sur le marché du livre ancien. Depuis, deux autres exemplaires ont été découverts : l'un en 1976 (acquis comme le précédent par la BnF), l'autre en 1992 (exposé à la Bibliothèque Mazarine en 2001 et encore aujourd'hui en mains privées). L'exhumation de ce petit corpus représente, pour l'évaluation de l'œuvre de Tristan L'Hermite, « un apport appréciable, un complément inespéré d'environ mille vers qui, s'ajoutant à ceux de l'*Office de la Sainte Vierge* (1646), nous conduisent à nous interroger à propos de l'orientation religieuse de quelques-uns de ses derniers recueils » (Marcel Israël).

Qu'un écrivain proche des libertins, admirateur du *cavalier* Marino, se soit tourné à la fin de sa vie vers la poésie religieuse, voilà qui peut surprendre. Le temps, la sagesse et la politique semblent avoir eu raison des aimables audaces du *Page disgracié*. Mais Jean-Pierre Chauveau a raison de préciser que, loin de faire œuvre de prosélyte, Tristan a mis en œuvre, dans ses translations religieuses, « son talent de poète ou, plus modestement, d'artisan du vers au service de l'entreprise d'édification des fidèles qui, dans la perspective de la Contre-Réforme (…) est fondée sur la dévotion personnelle et privée, et l'éducation, au fil des jours et de l'année liturgique, de la prière, du sens de la pénitence et de l'examen de conscience. C'est ainsi qu'au fil du siècle va se populariser l'usage du bréviaire et du livre d'heures, dont les traductions et adaptation en français (vers et prose) se multiplient ».

Un genre dans lequel s'illustreront, entre autres, Lemaistre de Sacy, Corneille ou Racine. Sans oublier La Fontaine qui, dans ses derniers jours – imitant sans le savoir Tristan, dont il avait subi l'influence dans sa jeunesse –, s'employait à traduire en français les hymnes de la liturgie.

Traité de dévotion enrichi de vers ou prestigieuse publication « tristanienne » augmentée d'exercices spirituels ? L'éditeur Loyson, joue, comme l'a bien vu M. Israël, sur les deux tableaux, sa tactique et celle de François Colletet consistant « à miser simultanément et séparément sur l'un et l'autre ouvrages ». L'épître de Colletet est, quant à elle, « un document précieux. Et ce qui en fait le prix, c'est l'éclairage qu'elle apporte, non sur la personne de Tristan, mais sur la faveur hors du commun que lui prodigue Séguier même à titre posthume ».

Relevant les incongruités entre l'approbation non datée (identique à celle de l'*Office* de 1646 et ne mentionnant que le seul Tristan), le privilège du 24 décembre 1663 (accordé pour la troisième édition de l'*Office*) et l'achevé d'imprimer (28 février 1665), M. Israël a essayé d'éclaircir le processus de publication des *Hymnes*.

« À partir de 1648, écrit-il, J.-B. Loyson est devenu progressivement l'éditeur attitré de Tristan. En 1653, le poète lui cède les exemplaires invendus de *L'Office de la Sainte Vierge* (imprimé en 1646), exemplaires qui seront dotés d'un nouveau titre (*Les Heures dédiées à la Sainte Vierge*) tout en arborant le nom du nouvel éditeur.

Probablement est-ce au cours de l'été 1655 que Tristan, sur le point de disparaître, a remis ou fait remettre à son éditeur les derniers vers en sa possession, dont le manuscrit des hymnes encore inédites. Une des raisons qui ont pu retarder leur publication a trait à la conception même de l'ouvrage. La quarantaine d'hymnes traduites par Tristan, dont aucune n'est très longue, et plusieurs fort courtes, ne représentaient qu'une centaine de pages au mieux… (…) N'était-il pas souhaitable d'étoffer le volume en y incorporant d'autres œuvres d'inspiration religieuse ? C'est cette formule qui a prévalu, mais l'on conçoit qu'elle ne se soit imposée qu'après bien des tergiversations. À plus forte raison le choix des textes «complémentaires» a-t-il pu entraîner des hésitations et des retards ».

Cet exemplaire, le quatrième connu et l'un des deux en mains privées, comporte in-fine un cahier supplémentaire qui semble avoir échappé aux bibliographes.

Ces huit feuillets contiennent, sur 16 pages, le texte des *Litanies* du nom de Jésus, du Saint-Sacrement et de la Vierge ; le texte latin et la version française – dont nous ignorons si elle est due à la plume de Tristan ou à celle d'un autre traducteur – sont imprimés sur deux colonnes. Si la pagination et les signatures prennent sans interruption la suite de celles des *Exercices* et des *Hymnes,* le texte est imprimé dans un plus petit caractère que celui employé tout au long de l'ouvrage (mais le matériel typographique semble bien être celui de Loyson). De plus, le mot « Fin » apparaît deux fois : à la page 624 (fin des *Hymnes*) et à la page 640 (fin des *Litanies*). Enfin, la typographie est moins soignée que celle, somptueuse, des *Exercices* et des *Hymnes*.

Loin de vouloir prétendre apposer le mot fin à cette petite énigme bibliographique, contentons-nous de rappeler qu'un événement important venait de marquer, au printemps 1664, l'histoire de la très lente élaboration du dogme de l'Immaculée Conception et le débat sur l'emploi des textes de dévotion non scripturaires dans la liturgie. Par la constitution *In Supremo* (28 mai 1664), le pape Alexandre VII interdisait en effet aux éditeurs d'apporter tout changement ou paraphrase aux supplications, issues d'une longue tradition populaire, connues sous le nom de litanies, et tout particulièrement à celles adressées à la Vierge Marie.

Dès lors, il n'est pas absurde de penser que Loyson, soucieux de respecter l'interdiction papale tout en la contournant, a pu imprimer à part (avec pagination et signatures suivies) le cahier des *Litanies* pour le joindre, à la demande des dévots, aux exemplaires des *Exercices* de 1665.

Ouvrage très rare, conservé dans une élégante reliure du temps en maroquin noir.

Ces vers, écrit Stéphan Bouttet, « sont riches d'enseignements : alors que le *je* a fait place au *nous* et que l'on attendrait une célébration monotone, Tristan multiplie les variations, les échos à sa propre production, en contrepoint à ses derniers vers encomiastiques et ne pâlit nullement d'être comparé à Lemaistre de Sacy, Corneille ou Racine. Les vers chrétiens de Tristan constituent donc un ensemble aussi important que ses autres recueils ».

Habiles restaurations à la reliure ; les gardes volantes, absentes, ont été remplacées avec du papier peigne ancien (les contregardes sont d'origine) ; la marge inférieure des feuillets Rr^1 et Rr^2 *(Litanies)* a été découpée en diagonale (7 x 70 mm) ; petite déchirure dans la marge extérieure du feuillet Rr^2 ; quelques piqûres, très éparses et peu prononcées.

Provenance : Henry Fly, de Brasenose College (Oxford), avec son bel ex-libris armorié gravé sur cuivre (XVIIIe siècle) et la devise « Homo Sum – Henricus Fly e Coll. Aen. Nas. Oxon. ». – « Maria Cuillère-Laurot 1938 » (signature manuscrite à l'encre bleue au bas du titre et de la dernière page des *Litanies*). – « Sabarthès », grand ex-libris illustré gravé en 1954, détaché (apparemment une bibliothèque mariale).

Références : A. Carriat, *Bibliographie des Œuvres de Tristan L'Hermite,* suppl., p. 47. – A. Carriat, « Un troisième exemplaire des *Exercices spirituels* », in : *Cahiers Tristan,* 1992, t. XIV, p. 77. – S. Bouttet, « Les hymnes posthumes », ibid., pp. 69-70. – I. de Conihout, A. Carriat et J.-P. Chauveau, *Tristan L'Hermite (1601-1655) ou le Page disgracié.* Préface de Marc Fumaroli, Bibliothèque Mazarine, 2001, n° 63 ; et aux pp. 57-62 l'essai « Tristan et ses livres » par Isabelle de Conihout. – J.-P. Chauveau et M. Israël, Introductions, in : Tristan L'Hermite, *Œuvres complètes*, III, 2002, pp. 277-291 et 495-512.

93.

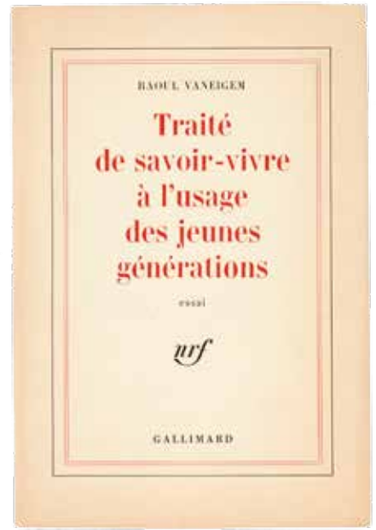
VANEIGEM, Raoul

Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations.

Paris, Gallimard, 1967.

In-8 (205 x 140 mm) de 287-(3) pp ; broché, couverture crème avec rabats imprimée en rouge et noir ; sous étui-chemise avec dos de maroquin prune.

900 €



Édition originale.

Achevé d'imprimer le 30 novembre 1967. Il n'y a pas eu de grands papiers.

L'ouvrage qui fut, avec *La Société du spectacle* de Guy Debord et *De la misère en milieu étudiant* de Mustapha Khayati, le bréviaire de la génération situationniste et l'un des livres-clefs de Mai 68.

Exemplaire parfait, complet de la bande annonce de l'éditeur : « Ce que veulent les situationnistes. »

94.

VERLAINE, Paul

Lettre autographe signée adressée à Léon Vanier.

17 février 1888.

4 pages in-12 (140 x 110 mm).

3 200 €

Belle lettre concernant le recueil *Amour* et les malheurs conjugaux du poète.

Verlaine envoie à son éditeur deux paquets d'épreuves et attend son retour avec impatience.

> *Ça m'étonne que la pièce à Fernand Langlois soit à ce rang. Je pensais qu'elle était vers la fin. Mais je réfléchis que je l'aurais remplacée là par la pièce Ecrit en 1888 (que je remplacerai elle-même par une pièce en train – s'il est jugé nécessaire). D'ailleurs je vais vérifier ça dans ma table en double. Et aussi bien, elle n'est pas mal là. Autant l'y laisser et ne pas trop remanier.*
>
> *Vous avez vu que j'ai numéroté, comme c'est l'usage. J'avais supprimé dans la pièce : adieu, la strophe : et j'ai peur aussi quand vous serez en terre etc. Je l'ai rétablie.*

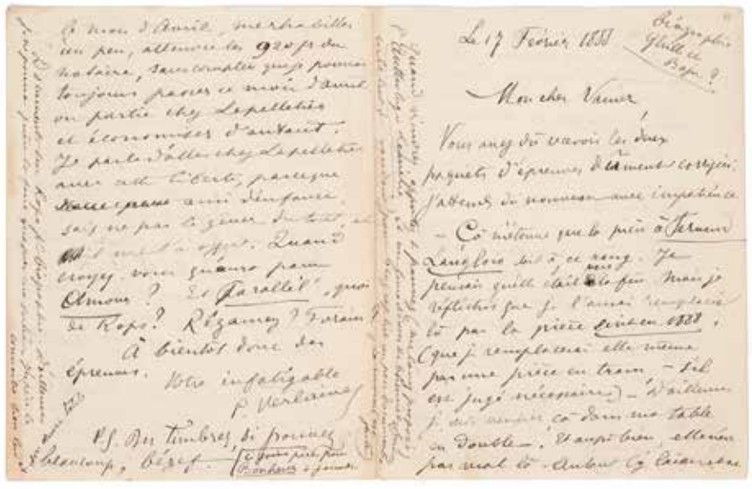
Je n'aurais d'une part pas voulu mêler mon fils à ces querelles. Mais ils le mêlent bien, eux, à leur faux ménage et sans doute à leurs paroles sur moi dont ils ont volé l'argent. Il est juste au fond que l'enfant sache comment j'apprécie, et le re-« mariage » et les canailleries légales de sa mère. Allons-y donc d' « Et j'ai peur aussi etc » et d' « O vous sans égard pour le tien et le mien ! ».

La pièce « L'adultère, du moins celui codifié », qui sera dans « Bonheur », expliquera bien ce que j'entends par adultère dans ce volume ci, enlèvera tout soupçon de cocuisme, toujours ridicule, pour « la positivité », enfin mettra les choses au point. C.Q.F.D.

Il déplore le mauvais temps, qui lui fait apprécier l'hôpital Broussais – il songe néanmoins à le quitter – puis évoque ses soucis financiers.

Quand croyez-vous qu'aura paru Amour ? Et Parallèl', quoi de Rops ? Regamey ? Forain ? A bientôt dans les épreuves…

En post-scriptum : il adresse à Vanier une autre pièce pour *Bonheur*.



95.

VERNE, Jules

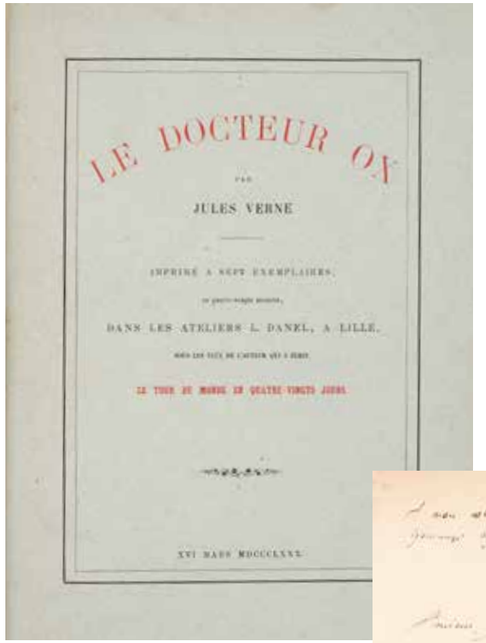
Le Docteur Ox. Imprimé à sept exemplaires, en quatre-vingts minutes, dans les ateliers L. Danel, à Lille, sous les yeux de l'auteur qui a écrit Le Tour du Monde en quatre-vingts jours.

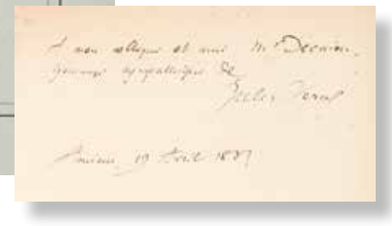
Lille, L. Danel, 16 mars 1880.

Petit in-folio (312 x 220 mm) de 96 pp. (y compris la couverture imprimée sur papier bleu pâle) et 2 ff. blancs ; demi-chagrin brun foncé avec coins, dos à nerfs soulignés de filets dorés, tête dorée *(reliure de l'époque),* étui bordé.

6 000 €

Première édition séparée, hors commerce.





Elle est ornée en frontispice d'un petit portrait photographique de l'auteur tiré sur papier albuminé (86 x 56 mm).

L'ouvrage aurait été imprimé sous les yeux de Jules Verne, alors conseiller municipal d'Amiens, lors de la visite officielle de ce dernier à Lille, le 16 mars 1880. À cette occasion, Verne fut invité par Léonard Danel, l'un des plus illustres imprimeurs français de l'époque, à visiter ses ateliers typographiques. Danel exécuta en un temps record l'impression de ce volume contenant le célèbre conte dont l'action se situe dans les Flandres.

Le faux-titre porte cet envoi à la plume de l'auteur :

A mon collègue et ami M. Decaiou,
Hommage sympathique de
Jules Verne
Amiens, 19 avril 1881

Le dédicataire exerçait les fonctions de juge à la Cour de cassation d'Amiens.

Bien que la page de titre mentionne un tirage de 7 exemplaires, on en a recensé à ce jour 18, dont 7 numérotés et nominatifs, 3 dédicacés et 8 dépourvus d'envoi (probablement des exemplaires « de passe »).

Publication très rare.

Quelques rousseurs, plus prononcées sur le support du portrait et la serpente.

Habiles restaurations au mors supérieur.
Autres provenances : Librairie Le Tour du Monde (cotes au crayon sur une garde). – Eric Weissenberg (ex-libris).

96.

VIONNET, Paul

[Les monuments préhistoriques de la Suisse occidentale et de la Savoie].

Sans lieu, 1872.

Album (264 x 365 mm) de 51 photographies dont 43 aristotypes, 7 épreuves albuminées et 1 cyanotype (format moyen 180 x 240 mm) montées en coin sur les pages de l'album ; des légendes dactylographiées au XXe siècle sur des languettes de papier collées sur les montages accompagnent la plupart des épreuves ; relié par un cordon de soie verte, couverture muette avec étiquette de titre dactylographiée ; conservé dans une boîte moderne en feuille de pierre *(Benjamin Elbel).*

7 500 €

Bel ensemble de photographies archéologiques.

Le photographe suisse Paul Vionnet (1830-1914), pasteur et conservateur de musée actif au sein de la Société vaudoise des sciences naturelles et du Club alpin, s'investit dans la sauvegarde des monuments préhistoriques et employa la photographie pour en conserver la trace.

Dès la fin des années 1860, il entama un inventaire des mégalithes et monuments préhistoriques érigés avec un ou plusieurs blocs de pierre (dolmens, menhirs...) dans les régions vaudoises et en Savoie. Ses travaux aboutirent à la publication, en 1872, d'un ouvrage intitulé *Les Monuments préhistoriques de la Suisse occidentale et de la Savoie,* imprimé à Lausanne, à compte d'auteur, chez Georges Bridel. L'album commercialisé comprenait la description de 34 mégalithes illustrés par un tirage photographique. Pour certaines prises de vue, Paul Vionnet eut recours à l'emploi d'un élément extérieur – figure humaine, canotier ou encore matériel photographique – afin de donner une échelle de grandeur aux blocs de pierre photographiés.

Cette suite, déjà fort rare (4 ou 5 exemplaires conservés dans des collections ou bibliothèques suisses et 1 à la BnF), est ici enrichie de 17 épreuves qui ne figurent pas dans la publication de 1872 : des variantes des photographies publiées ou des vues non retenues par l'auteur.

97.

VITRUVIUS, Marcus Vitruvius Pollio

I Dieci libri de l'Architettura (…) tradutti et commentati da Monsignor Barbaro…

Venise, Francesco Marcolini, 1556.

In-folio (392 x 268 mm) de 274 pp. et (9) ff. ; veau brun, dos à six nerfs orné de fleurons et rosaces dorés, pièce de titre vieux-rouge ajoutée au XVIIIe siècle, plats ornés d'un grand encadrement à froid formé de filets et bordures, réserve centrale ornée des mêmes fleurons que le dos mais à froid, tranches rouges mouchetées *(reliure de l'époque).*

25 000 €

Première édition de la traduction de Daniele Barbaro, illustrée par Andrea Palladio.

Elle est ornée d'un titre avec encadrement architectural, d'un frontispice allégorique et de 132 figures et diagrammes gravés sur bois insérées dans le texte, à pleine page ou sur double page, dont 6 avec prolongement ou volet mobile, et 3 avec parties mobiles pivotantes (le petit sextant page 228 et les deux grands théâtres placés après la table). Initiales et lettrines historiées.

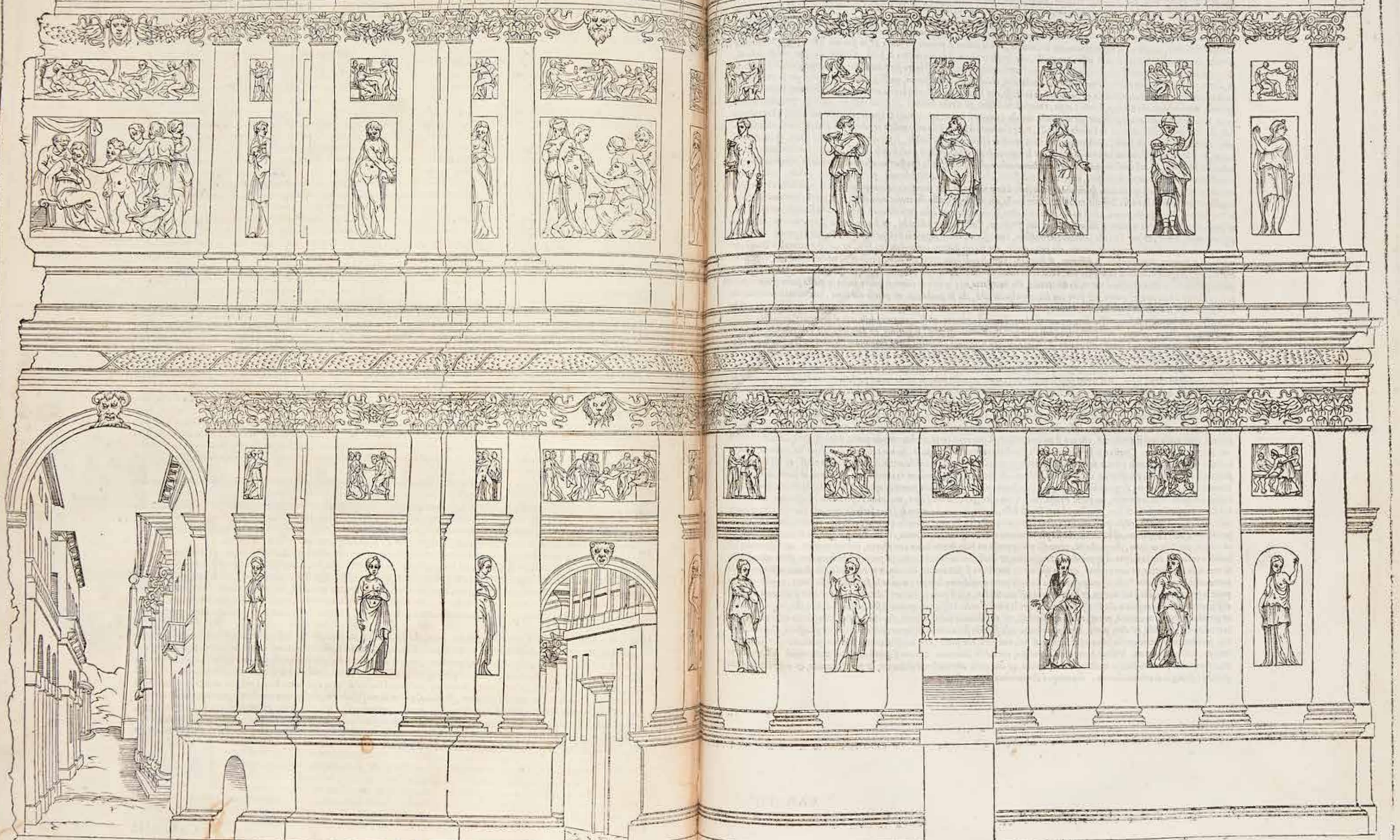
Ouvrage d'une importance considérable, remarquablement illustré et imprimé.

Cette traduction italienne commentée du traité *De architectura* de Vitruve, œuvre du patricien vénitien Daniele Barbaro (1514-1570), a été publiée par Francesco Marcolini, un personnage central dans le monde de l'édition vénitienne du milieu du XVIe siècle, qui avait déjà publié le *Terzo libro* (1540) et le *Quarto libro* (1537) de Sebastiano Serlio, ainsi qu'un court traité sur la volute ionique de Giuseppe Salviati (1552), dédié à Barbaro.

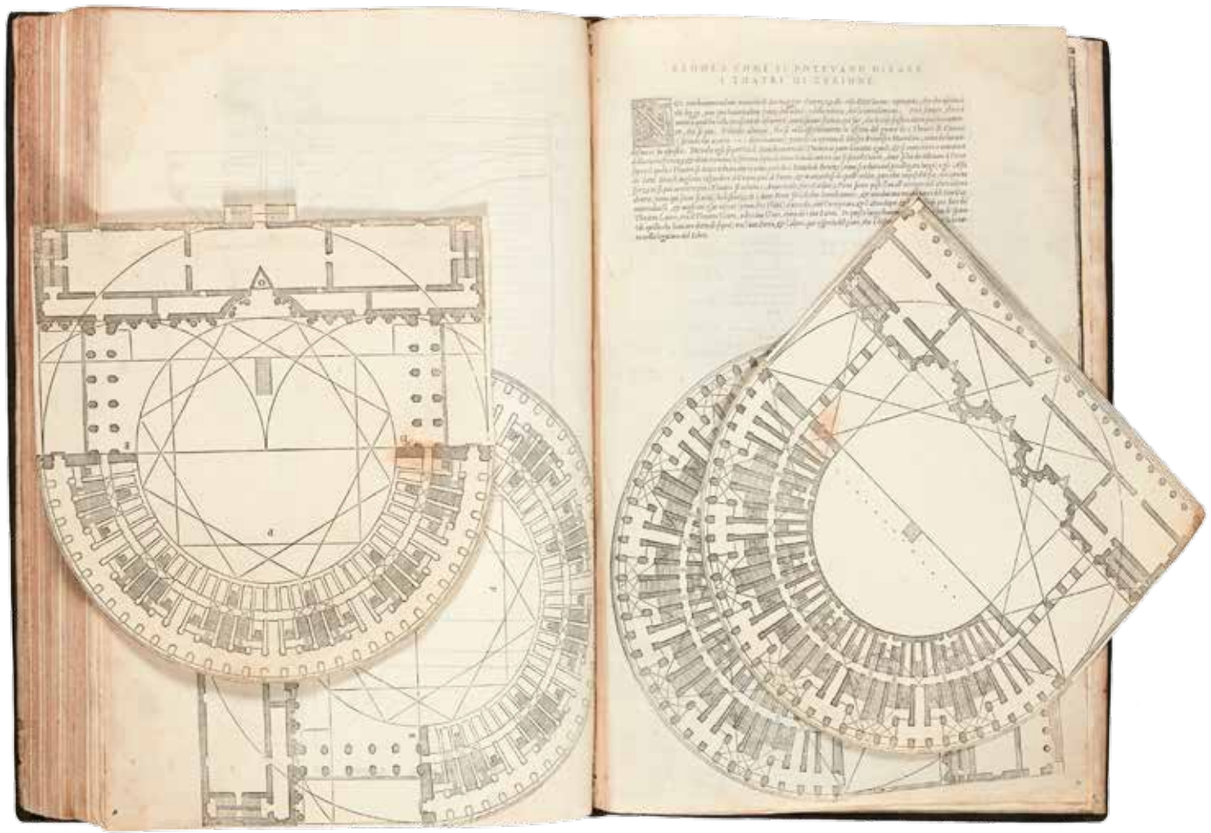
Le but des éditeurs était de rendre accessible aux architectes qui ne connaissaient pas le latin un texte fiable et d'une qualité lexicographique supérieure à celle des trois traductions italiennes précédentes (publiées en 1521, 1524 et 1536), tout en l'accompagnant d'une restitution fidèle de l'architecture antique telle que la décrit Vitruve et d'un commentaire qui ferait fonction de traité d'architecture pour la pratique contemporaine.

L'édition est célèbre pour la qualité du texte et du commentaire, et surtout pour les figures gravées d'après les dessins d'Andrea Palladio.

Le grand architecte vicentin (1508-1580) ne se contenta pas de dessiner les illustrations les plus importantes dans les livres I-VI du Vitruve de 1556, mais contribua aussi aux commentaires et à l'élucidation de certaines obscurités grâce à sa vaste expérience archéologique et à sa connaissance de Vitruve, étudié dès les années 1535-1540 lors de l'association avec son premier mécène, le patricien vicentin Gian Giorgio Trissino.



La combinaison de l'érudition classique et des compétences philologiques de Barbaro avec l'expertise archéologique et architecturale de Palladio marque l'apogée de près d'un siècle de recherches sur le texte de Vitruve et confère une grande valeur scientifique à cette collaboration éditoriale. Les autres illustrateurs de l'ouvrage sont Giuseppe Porta Salviati (1520-1575) et Giovanni Antonio Rusconi (1520-1579).



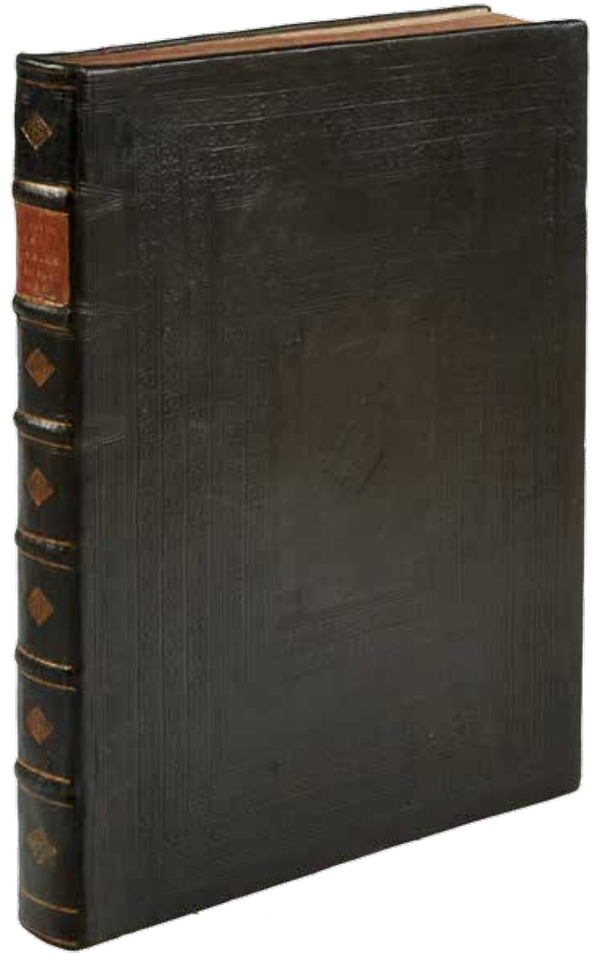
« Le Vitruve de Barbaro représente l'aboutissement des études vitruviennes de la Renaissance qui avaient débuté un siècle auparavant en Toscane avec Lorenzo Ghiberti et Leon Battista Alberti, et avaient connu un développement sans précédent entre 1511, date de l'édition illustrée de Fra Giocondo et 1544, lorsque Guillaume Philandrier publia à Rome son commentaire latin sur l'auteur antique, comme un résultat de ses discussions savantes avec les membres de l'*Accademia della Virtù* de l'humaniste Claudio Tolomei. Mis à part la publication illustrée posthume moins érudite de Giovanni Antonio Rusconi, l'édition de Barbaro est la dernière édition majeure à paraître en Europe jusqu'à la publication en 1673 de l'édition française de Claude Perrault » (Louis Cellauro).

Bel exemplaire, complet des six figures à volets et des trois volvelles, préservé dans une reliure italienne du temps ornée, sur les plats, d'un beau décor estampé.

Les planches des pages 72 et 85, probablement fautives, ont été corrigées au moyen d'une autre gravure collée directement sur la page (cancel).
Le titre a été restauré ; quelques rousseurs et auréoles, marginales pour la plupart ; réfection ancienne dans la marge extérieure de trois feuillets ; habiles restaurations à la reliure.

Provenance : Ercole Silva (1756-1840), architecte et lettré milanais, auteur d'un fameux traité sur l'art des jardins anglais (timbre armorié à l'encre brune au recto de la première garde).

Références : Brunet V, 1330. – Berlin Kat. 1814. – Cicognara 713. – Fowler 407. – Mortimer (Italian) 547. – Millard (Italian) 160 : « The most significant Italian edition of the treatise ». – Louis Cellauro, notice, in Architectura (http://architectura.cesr.univ-tours.fr).



98.

WELLS, Herbert George

The Time machine. An Invention.

London, William Heinemann, 1895.

In-8 (172 x 115 mm) de (8)-151-(1) pp. et (16) pp. de catalogue de l'éditeur (commençant par « The Manxman » et s'achevant par « The Naulahka ») ; percaline sable imprimée en bistre, premier plat orné d'une vignette représentant un sphinx *(reliure de l'éditeur).*

5 000 €

Édition originale anglaise, en première émission.

L'édition parue aux États-Unis quelques jours avant celle-ci chez Holt, à New York, présente d'importantes variantes textuelles.

Le premier des romans d'anticipation de Wells, et l'un de ses chefs-d'œuvre. Cette courte fantaisie futuriste et évolutionniste, teintée de pessimisme social – souvent couplée, par sa brièveté et son sujet avec une autre cruelle allégorie wellsienne, *L'Île du docteur Moreau* –, connut différentes versions entre 1888 (date à laquelle Wells imagina les grandes lignes de l'aventure du Voyageur du temps) et 1924 (année où il fit paraître une édition définitive corrigée). C'est un récit impeccable, racé, entraînant, auquel aucune adaptation cinématographique n'a su rendre honneur (à l'exception peut-être de celle, réductive mais charmante, que George Pal réalisa en 1960).

L'ouvrage est dédié à l'écrivain, critique littéraire et éditeur anglais William Ernest Henley (1849-1903), un proche de Robert Louis Stevenson, qui s'en inspira pour créer le personnage de Long John Silver dans *L'Île au trésor.*

Rousseurs sur les gardes et les contregardes, titre un peu passé au dos, faibles incrustations de poussière dans la percaline.

Excellent exemplaire dans son beau cartonnage d'éditeur « au sphinx ».

Provenance : Annie M. Gurney (bel ex-libris gravé Art nouveau tiré en vert).

99.

WELLS, Herbert George

The Invisible Man.

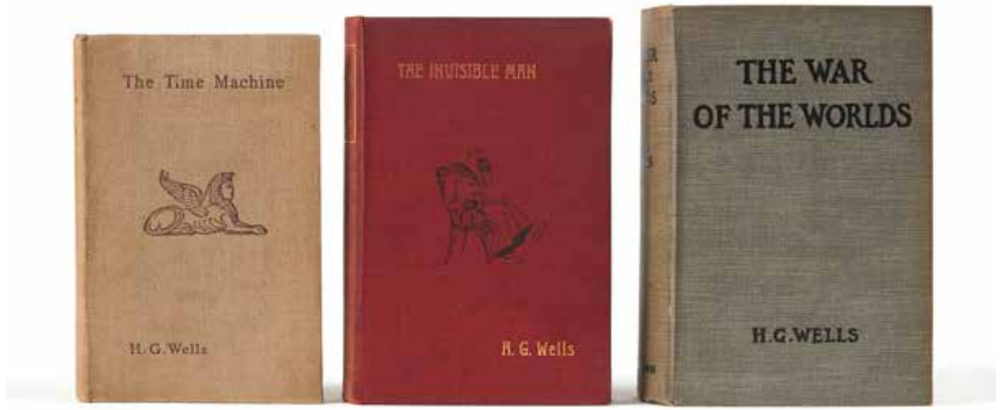
London, C. Arthur Pearson Limited, 1897.

In-8 (184 x 123 mm) de VIII pp. (1 f. blanc, faux-titre, titre imprimé rouge et noir et table des matières), 245-(1) pp. et 2 pp. de catalogue de l'éditeur ; percaline rouge à la Bradel, titre or au dos et sur le premier plat illustré, au centre, d'une vignette en noir montrant l'homme invisible assis et en robe de chambre en train de boire *(reliure de l'éditeur).*

4 000 €

Édition originale.

Probablement la plus célèbre des « fables atroces » (J. L. Borges) composées au tournant du siècle par H. G. Wells : un roman fantastique et cruel pourvu d'une trame parfaite – l'un des chefs-d'œuvre de l'auteur, en parfait équilibre entre réalisme, fantastique et allégorie.



La seule adaptation cinématographique digne du roman est celle donnée en 1933 par James Whale, avec Claude Rains : l'un des grands classiques du cinéma fantastique.

Excellent exemplaire ; le célèbre cartonnage illustré de l'éditeur est très bien conservé.

Papier un peu jauni, comme toujours ; première garde effrangée et remontée ; le dos du cartonnage est très légèrement bruni.

100.

WELLS, Herbert George

The War of the Worlds.

London, William Heinemann, 1898.

In-8 (190 x 130 mm) de (8), 303 pp. et (16) pp. de catalogue de l'éditeur in-fine ; percaline grise à la Bradel avec le nom de l'auteur, celui de l'éditeur et le titre imprimés en lettres noires *(reliure de l'éditeur).*

2 000 €

Edition originale.

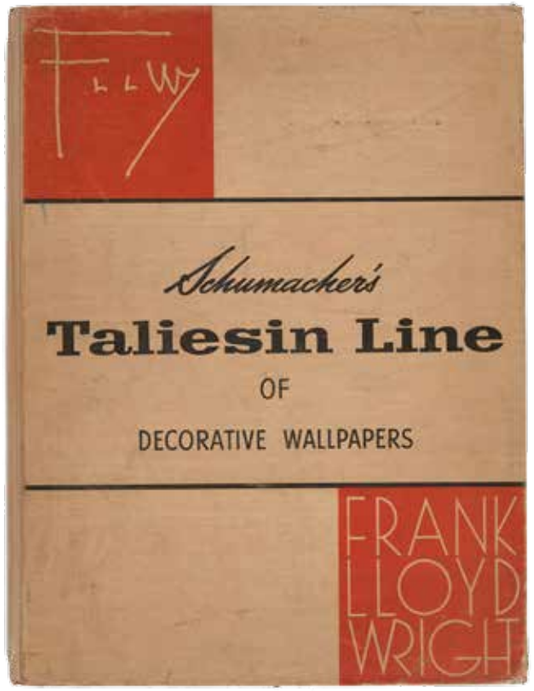
Exemplaire comportant le catalogue de l'éditeur (32 pp.) non daté, alors que dans d'autres exemplaires il porte la date de 1897.

Le plus épique parmi les romans d'anticipation de Wells, décrivant une invasion d'impitoyables Martiens. Un récit parfait et haletant : l'odyssée du protagoniste, en fuite à travers un monde au bord de la destruction, n'est pas sans rappeler d'autres romans apocalyptiques anglo-saxons plus ou moins allégoriques, jusqu'au récent *La Route* de Cormac McCarthy.

Deux célèbres adaptations au cinéma : par Byron Haskin (1953), un film élémentaire et cruel, et par Steven Spielberg (2005), techniquement parfait mais plus lisse et convenu. Aucune de ces deux adaptations n'approche l'élégance, la sobriété et la puissance de l'apologue wellsien.

Bel exemplaire en cartonnage de l'éditeur. Légères traces de poussière sur les plats, le dos est très faiblement bruni.

Provenance : J. Gittler (timbre à l'encre bleue).



101.

WRIGHT, Frank Lloyd

Schumacher's Taliesin line of decorative wallpapers.

New York, F. Schumacher & Co., 1955.

Grand in-folio (450 x 355 mm) de (31) ff. ; cartonnage de l'éditeur en papier beige imprimé en rouge et noir.

6 500 €

Frank Lloyd Wright décorateur d'intérieur.

Ce très bel album présente 26 spécimens de papiers peints en couleurs, parfois avec rehauts d'or, conçus par le grand architecte américain pour la firme Schumacher & Cº.

Le nom de la collection s'inspire de la maison que Frank Lloyd Wright a bâtie pour lui-même à Taliesin, près de Phoenix, Arizona. Plusieurs photos de la maison, ainsi qu'un portrait de l'architecte, illustrent les feuillets de texte et de séparation.

Exemplaire en excellent état.

De la Venise de Giacomo Casanova aux vampires des Balkans
Les rarissimes « Morlaques » de Justine Wynne

102.

WYNNE, Giustiniana, dite Justine

Les Morlaques. Par J. W. C. D. U. & R.

[Modène], sans nom, 1788.

Grand in-8 (214 x 154 mm) de (4) ff. pour le titre gravé, la dédicace gravée et les 3 pp. de « Sujet de l'ouvrage », 358 pp. et 1 f. blanc ; cartonnage souple d'attente de papier crème, coutures apparentes, titre à l'encre en haut du dos (« Morlaques »), non rogné *(reliure de l'époque).*

9 000 €

Édition originale.

Imprimée à compte d'auteur, elle est de la plus grande rareté.

Le prototype du roman ethnologique et « noir », situé dans les Balkans.

Ce récit tributaire du genre frénétique, inspiré des voyages en Dalmatie du Vénitien Alberto Fortis (1741-1803), met en scène une tragédie amoureuse et des passions violentes au sein de la nature sauvage d'un pays imaginaire, la Morlaquie, petite principauté montagneuse coincée entre la Croatie et la Dalmatie. Rousseauisme, primitivisme, folklore, ossianisme et fantastique sont les ingrédients qui pimentent cette fantaisie ethnologique et balkanique où ne pouvait manquer de figurer, parmi les fantômes, esprits et autres lémures morlaques, la spécialité locale : le redoutable vampire.

« Je le connois à son aspect noir, à la foiblesse, à l'engourdissement qu'il insinue de loin dans mes bras & dans mes jambes. Sans doute il vient de faire violence à quelqu'une de nos femmes & il veut se désaltérer à présent dans notre sang… », s'écrie un personnage des *Morlaques* à la page 193. Il semblerait que ce passage marque même l'apparition du mot « vampire » dans la littérature gothique européenne, et ce plusieurs années avant la parution du *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Potocki (1794).

L'envoûtant chef-d'œuvre d'une aventurière amie de Casanova.

Écrit en français, imprimé aux frais de l'auteure et non mis dans le commerce, l'ouvrage connut un succès immédiat et fut rapidement traduit en italien et en allemand. Goethe – friand d'exotisme au retour d'Italie et au début de sa retraite définitive à Weimar – accueillit l'ouvrage avec un enthousiasme où l'on perçoit encore les ferveurs agitées du *Sturm und Drang* ; Mme de Staël y puisa l'inspiration pour sa *Corinne ;* Nodier, très admiratif, assura sa réputation auprès des romantiques et des bibliophiles. L'atmosphère balkanique insufflée par Justine Wynne atteindra même Mérimée et sa *Guzla,* dont ces *Morlaques* sont l'une des sources avérées. L'influence du roman est même sensible au XXe siècle chez John Buchan, dans son merveilleux *The Dancing Floor* (1926).

LES MORLAQUES

Par J. W. C. D. U. & R.

VOL. I.

1788.

L'auteure des *Morlaques,* Giustiniana ou Justine Wynne (1736-1791), comtesse des Ursins et Rosenberg – dont les six initiales sont gravées sur la page de titre –, était la fille d'un Anglais et d'une Vénitienne d'origine grecque. Elle connut une jeunesse mouvementée qui la conduisit de Venise en Angleterre en passant par la France. En 1759, à Paris, elle est dans les bras du fermier général La Popelinière, dont elle tombe accidentellement enceinte. Embarrassée à plus d'un titre, elle appela au secours son compatriote Giacomo Casanova qui, dans l'une de ses mises en scène érotico-paracelsiques, essaiera de la tirer d'affaire avec un onguent naturel dit « aroph », administré via un coït abortif (miel, myrrhe et corne de cerf mêlés de semence appliqués *in vivo*). Casanova finira par emmener celle qu'il nomme, dans ses *Mémoires,* « Mlle X. C. V. » ou « la charmante Anglaise », dans un couvent pour y accoucher en secret ; elle y abandonnera son enfant. De retour à Venise, elle épousa, à vingt-six ans, le comte Rosenberg-Orsini, ambassadeur d'Autriche, de quarante ans son aîné. Devenue rapidement veuve, elle se consacra à la carrière des lettres et publia quelques ouvrages, dont celui-ci est le plus célèbre – et sans conteste le plus rare.

L'exemplaire, imprimé sur vergé fort et à toutes marges, comporte les deux feuillets finement gravés sur métal signalés par Brunet : le titre orné d'un médaillon allégorique et la dédicace à Catherine II de Russie, signée par l'auteure en toutes lettres.

Petite fente au dos, sinon très bel exemplaire dans son cartonnage d'origine.

Provenance : Janos Török, écrivain, journaliste et ingénieur agronome hongrois (1807-1877), avec son ex-libris appliqué au bas du feuillet de dédicace.

Références : Brunet V, 1485. – Barbier III, 358. – A. Ernouf, « Notice sur la vie et l'œuvre de J. Wynne », in : *Bulletin du Bibliophile,* 1858. – R. Maixner, « Traductions et imitations du roman Les Morlaques », in : *Revue des études slaves*, t. 32, fasc. 1-4, 1955, pp. 64-79. – V. Jovanovic, *La Guzla de Prosper Mérimée : les origines du livre, ses sources, sa fortune. Étude d'histoire romantique,* 1910. – A. K. Miosic, introduction, in : *The Ballads of Marko Kraljević translated by D. H. Low,* Cambridge, 1922, p. XV *passim*. – Enfin, il faut signaler l'article publié dans *l'Express* du 20 juillet 2012 par Gérard Oberlé, grand amateur de romans noirs et de vampires qui contribua à la résurrection de ces *Morlaques*.

103.

WYSS, Johann David

Le Robinson suisse, ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfans. Traduit de l'allemand de M. Wiss ; par Mme de Montolieu. Orné de huit [i.e. douze] fig. en taille douce.

Paris, Arthus Bertrand, 1814.

4 volumes in-12 de VII-261-(2) pp. et 3 figures pour le tome I ; (4)-235 pp. et 5 figures pour le tome II ; (4)-296-(2) pp. et 2 figures pour le tome III ; (4)-209-(2) pp., et 2 figures et 1 carte gravée dépliante pour le tome IV ; reliures à la Bradel avec dos de cuir de Russie lisses et ornés de fleurons droits et courbes, ainsi que de petits fers à la grappe de raisin (tomes I et II) ou de fleurettes (tomes III et IV), plats de toile rouge (vernie pour les tomes III et IV), initiales M L dorées et couronnées frappées au centre des plats, non rognés *(reliure de de l'époque).*

15 000 €

Édition originale de la traduction française, très rare.

L'ouvrage est illustré de 12 figures hors texte, légendées en lettres italiques, gravées sur cuivre par plusieurs artistes d'après les dessins de Chasselat et d'une belle carte gravée sur cuivre, dépliante, non signée : « Carte de l'ile déserte ou le Ministre Suisse et sa Famille furent jettés ».

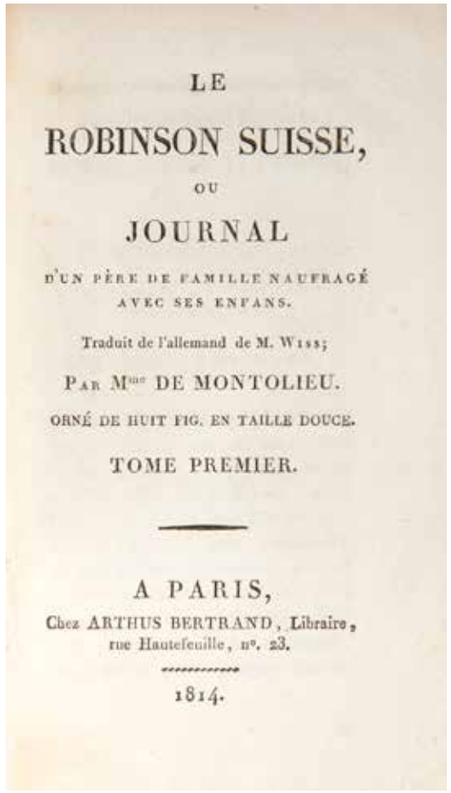
Le Robinson suisse, roman pédagogique et rousseauiste composé en allemand par le pasteur helvète Johann David Wyss (1743-1818) et publié en 1812-1813 par son fils Johann Rudolph (1782-1830), est non seulement l'un des plus célèbres récits destinés à la jeunesse, mais sans doute l'un des tout premiers *best-sellers* de la littérature du XIXe siècle. C'est également, sinon la première, du moins la plus illustre des « robinsonnades » inspirées du chef-d'œuvre de Defoe.

Le roman décrit le naufrage aux Indes Orientales d'une famille suisse qui émigrait en Australie. Cette mésaventure est l'occasion, pour le père de famille – un pasteur, tout comme l'auteur du *Robinson suisse* –, d'initier ses enfants aux sciences naturelles et physiques, à la morale (fortement marquée par le protestantisme), aux vertus personnelles et familiales, à l'autonomie, à la force de caractère… L'ouvrage connut un succès phénoménal et engendra, pendant près d'un siècle, une myriade d'adaptations, suites et parodies.

« Le Robinson suisse », Isabelle de Montolieu et la chute de l'Empire
L'exemplaire de Marie-Louise

Bien plus que l'édition originale allemande, cette traduction française assura le rayonnement de l'œuvre à travers l'Europe.

Elle est due à la plume, ô combien fertile, d'Isabelle de Montolieu (1751-1832), née Elisabeth Jeanne Pauline Polier de Bottens, femme de lettre vaudoise, amie de Mme de Genlis et d'Edward Gibbon. On lui doit la traduction-adaptation d'innombrables récits sentimentaux et gothiques anglais, *last but not least* les romans de Jane Austen, qu'elle introduisit auprès du public français. Elle-même composa un roman sentimental qui connut un immense succès, *Caroline de Lichtfield.* En 1824, Mme de Montolieu donna une suite au *Robinson suisse* qui sera souvent réimprimée avec l'original, au point de former avec ce dernier un seul ouvrage.


LE
ROBINSON SUISSE,
OU
JOURNAL
D'UN PÈRE DE FAMILLE NAUFRAGÉ
AVEC SES ENFANS.
Traduit de l'allemand de M. Wiss;
PAR Mme DE MONTOLIEU.
ORNÉ DE HUIT FIG. EN TAILLE DOUCE.
TOME PREMIER.
A PARIS,
Chez ARTHUS BERTRAND, Libraire,
rue Hautefeuille, n°. 23.
1814.

Certains auteurs affirment que la version française est supérieure à l'original. « Mme de Montolieu savait mal l'allemand : elle adapta, bien plus qu'elle ne traduisit. Le *Robinson suisse* gagne à être vu dans son habit français, débarrassé de ses lourdeurs, de ses longueurs, de ses interminables dialogues et de ses continuels panégyriques de Luther. La traductrice en a fait un ouvrage limpide, bien écrit, élégant (…). Dans son adaptation française, traduite à son tour en anglais (1814) et en italien (1818), le *Robinson suisse* est devenu un classique de la jeunesse dans tous les pays (…). La gloire du *Robinson suisse* fit sortir *Robinson Crusoë* du marécage où l'avait plongé la foule innombrable des imitations et des adaptations. » (Paul Dottin).

Précieux exemplaire de Marie-Louise, duchesse de Parme, relié à son chiffre.

Marie-Louise de Habsbourg-Lorraine (1791-1847), duchesse de Parme, Piacenza et Guastalla après l'abdication de Napoléon en avril 1814, constitua pendant son exil une riche bibliothèque, principalement française. Ses livres étaient pour l'essentiel reliés en demi-maroquin rouge avec son chiffre couronné et doré sur les plats. Littérature, histoire des idées, économie et politique, histoire : sa bibliothèque témoigne d'un éclectisme et d'une ouverture singuliers.

On a déjà signalé, lors de la description matérielle de l'ouvrage, les petites variantes dans le décor des reliures qui distinguent les deux premiers volumes des deux suivants, l'ensemble étant par ailleurs tout à fait homogène (il faut encore ajouter la police des titres sur les dos des tomes III et IV, légèrement plus petite). On ne peut croire à l'hypothèse d'un relieur distrait.

Une note de trois lignes, placée à la fin du tome II, semble fournir une explication à ces légères variantes. On y lit : « Au commencement du mois de mars prochain, l'Editeur donnera la continuation et la fin du *Robinson Suisse,* retardées jusqu'à ce moment. » Par ailleurs, le titre des tomes I et II indique huit gravures, portées à douze sur les titres des volumes suivants. Enfin, l'imprimeur des tomes I et II est A. Clo, au n° 256 de la rue St-Jacques, alors que les deux derniers volumes ne portent pas d'adresse typographique. Il y a donc eu un hiatus, et même une modification du projet éditorial entre la publication du tome II et celle du tome III.

Au mois de mars 1814, date annoncée par l'éditeur pour la publication de la suite du *Robinson suisse,* la débâcle de Napoléon Ier est proche : Paris tombe le 31 mars, l'abdication est signée le 6 avril. Les événements ont fort

probablement retardé la publication des tomes III et IV du *Robinson*. L'impératrice déchue, condamnée à rejoindre le duché de Parme dès le 11 avril 1814, entame son voyage vers l'Autriche. Elle a autre chose à faire que de surveiller les nouveautés des libraires : l'heure est davantage aux trains des équipages qu'aux trains de reliures.

Il est donc plus que probable que l'ouvrage a été relié à deux dates différentes : juste après la chute de l'Empire pour les deux premiers tomes ; quelques semaines ou mois pour tard pour les deux derniers, publiés après l'abdication et habillés « à l'identique » (ou presque) par un praticien qui n'avait pas sous les yeux les tomes I et II pour lui servir de modèle.

Ravissant exemplaire de ce chef-d'œuvre de la littérature pédagogique.

Minuscules trous de ver sur quelques mors, léger accroc au mors supérieur du tome III, petite tache brune sans gravité sur le plat supérieur du tome II.

Références : Paul Dottin, *Daniel De Foe et ses romans,* 1924, II, pp. 418-426. – Voir Gumuchian, n° 4907, pour la rare édition anglaise établie, selon Dottin, d'après la version d'Isabelle de Montolieu.

CARTE DE L'ILE DÉSERTE
RENVOIS.

Ce catalogue est le deuxième publié par Michel Scognamillo et le premier paru sous le nom de la Librairie Métamorphoses, créée en janvier 2018 par Alban Caussé, Eric Mouton et Michel Scognamillo. Il sera suivi de catalogues et d'expositions consacrés aux livres anciens et modernes, aux manuscrits, à la photographie, à la reliure, aux œuvres sur papier, et aux relations entre la littérature et les arts graphiques.

Nous sommes acheteurs d'ouvrages et de manuscrits, de bibliothèques, de collections thématiques, mais vous pouvez également nous consulter pour des évaluations, des expertises ou des partages.

Michel Scognamillo, membre du SLAM (Syndicat national de la Librairie Ancienne et Moderne) est expert en livres et manuscrits auprès du SFEP (Syndicat Français des Experts Professionnels en Œuvres d'Art et Objets de Collection) et de la CNE (Compagnie Nationale des Experts).

Remerciements :

Benjamin Spademan

&

Louise Bescond, Grégoire Beurier, Amandine et Thomas Boichot, Michel Bouvier, Denis Canguilhem, Frédéric Castaing, Jonathan Chiche, Laurent Coulet, Justin Croft, Sylvie Delaume Garcia, Philippe Fontana, Jean-Bernard Gillot, Marion Gridel, Anne Heilbronn, Sebastian Hidalgo Sola, Patrice Jeudy, Jérôme Kornicki, Adrien Legendre, Nicolas Lieng, Philippe Luiggi, Bertrand Meaudre, Brigitte Morel, Alice Nez, Benoît Puttemans, Alan Spademan, Verena Steffen, Timur & Henri Yüksel.

Achevé d'imprimer le 26 mai 2018 sur les presses de PBtisk à Prisbram (République Tchèque).

Photographies : © Stéphane Briolant +33 (0)6 11 07 47 97

Conception graphique, mise en page : Constance Allard +33 (0)6 68 54 17 74

Photogravure : Image Press Edition +33 (0)1 77 15 15 90

Illustrations : couverture n° 41 (Harm) et 23 (Dubuffet),
Frontispice n°97 (Vitruvius), vignette de titre : n° 69 (Ovidius)